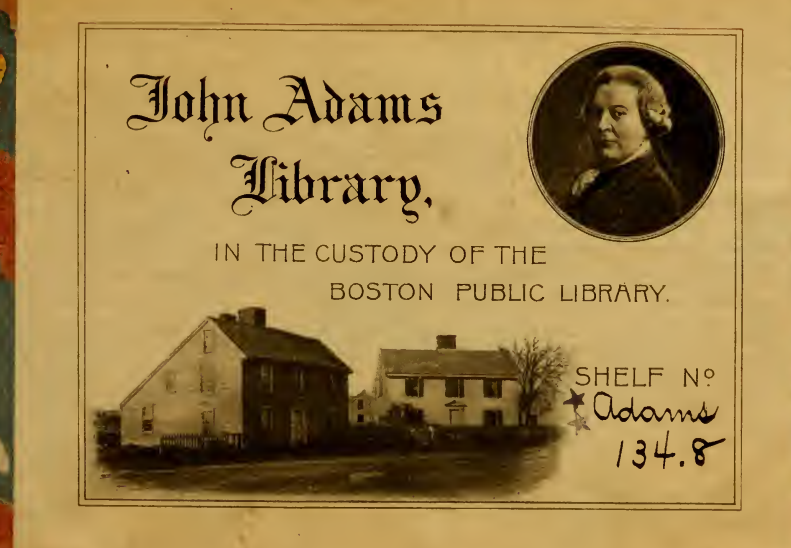






HISTOIRE D'HERODIEN.

HISTOIRE D'HERODIEN,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇOIS;

AVEC

DES REMARQUES SUR LA TRADUCTION.

Par M. l'Abbé MONGAULT, de l'Académie Françoise, & ci-devant Précepteur de Monseigneur le Duc d'Orléans.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.



A PARIS,

Chez { BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Augustins.
SAVOIE, Libraire, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



PRÉFACE.

La première & la plus essentielle perfection dans une histoire, c'est une fidélité généralement reconnue. C'est ce qui en fait le plus grand prix ; & c'est aussi ce qui a fait regarder celle d'Hérodien comme un des meilleurs morceaux qui nous restent en ce genre. La vérité seule a droit de plaire toujours. On n'aime point à hasarder ses réflexions sur des événemens chimériques ; & l'on voudroit ne point porter de défiance dans la lecture d'un historien. C'est une vanité qu'on ne lui pardonne guère, que de prétendre nourrir notre esprit de ses idées. Lorsqu'on vient à le découvrir, cette espèce de honte

qu'il y a à ſe laiſſer tromper, fait naître en nous un ſecret dépit, dont la réputation de l'ouvrage ſe reſſent bientôt. Par-là ſont tombés de notre temps certains écrivains que la politeſſe & l'agrément de leur ſtyle n'a pu ſoutenir, & qui ont aſſez vécu pour ſe voir autant négligés, qu'ils avoient été d'abord avidement courus.

Ce goût de notre ſiècle, que je ſuis bien aiſe d'avoir occaſion de remarquer, m'a perſuadé qu'on liroit avec plaiſir une hiſtoire qui a toujours paſſé pour très-fidèle. Ce mérite eſt d'autant plus eſtimable, qu'il eſt devenu plus rare. Les hiſtoriens contemporains qui ont tant de facilités pour être exacts, le ſont ordinairement le moins. Ceux qui ſeroient les

mieux intentionnés, s'ils ne suivent point leurs passions, cèdent à d'autres motifs. Tout ce qu'on peut espérer des plus sincères, c'est qu'ils ne diront rien contre la vérité; ils ne la défigureront point, mais souvent ils la supprimeront.

Il n'en étoit pas de même du temps des Romains. Les intérêts changeoient si souvent, qu'on pouvoit écrire sans déguisement & sans fard, les faits les plus récens. La vérité n'avoit rien à appréhender que des passions particulières & personnelles des historiens, mais la crainte ne la retenoit point captive. Ainsi l'on a lieu de croire qu'Hérodien, en se bornant, comme il le dit lui-même, à écrire la vie des princes qu'il avoit vus sur le trône,

s'eſt propoſé de ne rien laiſſer à la poſtérité que de très-sûr & de très-authentique.

Il a pu le faire d'autant plus aiſément, que les ſoixante années dans leſquelles il ſe renferme, lui fourniſſent un grand nombre d'événemens très-propres à rendre ſon hiſtoire auſſi agréable qu'elle eſt fidèle. Quatorze empereurs dont les caractères ſont ſi différens & quelquefois ſi bizarres, & qui tous, hors un ſeul, font une fin tragique; des guerres civiles auſſi opiniâtres & auſſi ſanglantes que celles qui coûtèrent à Rome ſa liberté; enfin, des révolutions preſque continuelles, c'eſt un champ trop beau, & un ſujet trop rempli pour être tenté d'y ajouter des ornemens aux dépens de la vérité. On verra donc

ici des portraits où la flatterie & la paſſion n'ont point touché, & où les bonnes & les mauvaiſes qualités des empereurs paroiſſent dans un même jour. Il faut toutefois en excepter Pertinax, dont l'auteur n'a dit que du bien, & Héliogabale, dont on ne pouvoit dire que du mal.

Cependant je ne diſſimulerai point que quelques écrivains prétendent qu'il a été trop favorable à Maximin, & cela par averſion pour Alexandre ſon prédéceſſeur. Je ne ſais ſi Hérodien a eu de l'animoſité contre Alexandre; mais j'oſe aſſurer qu'il ne l'a point écoutée. Si l'adulation n'a point eu de part à la peinture qu'il nous fait de ce prince, on y reconnoît encore moins les traits de la haine & du reſſentiment. Pouvoit-il

Pages 227 228, 254.

nous en laiſſer une meilleure idée, qu'en finiſſant ſa vie & les éloges qu'il lui donne, par ces paroles? » Jamais règne n'eût été ni plus » heureux ni plus regretté, ſi l'ava- » rice ſordide de ſa mère n'en avoit

Page 254. » terni l'éclat. « C'eſt ſur cette femme qu'il rejette en pluſieurs endroits tout ce qu'il y eut d'o- dieux dans ſon gouvernement;

V. Lamprid. quoique d'autres hiſtoriens accu- ſent Alexandre même de cette avarice qu'Hérodien n'attribue qu'à Mammée. Quelle a dû être ſon exactitude & ſa ſincérité dans toute ſon hiſtoire, s'il a gardé tant de modération à l'égard d'un prince contre lequel on veut qu'il ait été prévenu?

Il eſt vrai qu'il ne nous donne point cet empereur pour un grand capitaine, & qu'il ne s'accorde

pas avec quelques hiſtoriens dans le récit qu'il fait de la guerre contre les Perſes; il rend du moins cette juſtice à Alexandre, » qu'il » avoit pris d'aſſez bonnes me» ſures, mais que la fortune les » rompit. « Cette réflexion part-elle d'un eſprit aigri & envenimé? L'animoſité prend avantage de tous les mauvais ſuccès, & n'a garde d'en accuſer la fortune. Lamprid. Aur. Vict.

Pour ſe convaincre encore mieux qu'Hérodien a été fort éloigné de louer Maximin en rabaiſſant Alexandre, il n'y a qu'à lire ces paroles du commencement du ſeptième Livre : » Après » la mort d'Alexandre, Maximin » changea tout d'un coup la face » des choſes : la crainte & la » cruauté ſuccédèrent à l'amour » & à la douceur, & l'on paſſa

» du gouvernement le plus mo-
» déré qui fut jamais, ſous la plus
» cruelle des tyrannies. « Mais
l'horreur qu'il a conçue de la
cruauté de Maximin ne lui ferme
point les yeux ſur ce qu'il y avoit
en lui de recommandable. Il raſ-
ſemble ces différentes images,
pour en former un tableau com-
plet & achevé. » Telles étoient,
» dit-il, les vertus militaires de
» Maximin, qui lui auroient don-
» né place parmi les plus grands
» hommes, ſi ſa cruauté ne l'a-
» voit mis au nombre des ty-
» rans; & s'il ne s'étoit pas rendu
» encore plus odieux à ſes ſujets,
» que redoutable à ſes ennemis.
» Que ſervoit à l'empire qu'il
» ſe couvrît du ſang des barba-
» res, pendant qu'à Rome & dans
» les provinces il faiſoit couler
» celui des citoyens? &c. « Pou-

voit-on garder un plus juſte tempérament ? & s'il falloit attribuer à Hérodien quelque partialité pour l'un de ces deux princes, ne ſeroit-il pas naturel de croire qu'il a favoriſé plutôt Alexandre que Maximin ?

Je ne comprends pas Jule Capitolin. Après avoir avancé, qu'Hérodien a été trop favorable à Maximin, il copie tout ce qu'il a dit de plus fort ſur le courage & l'intrépidité de cet empereur, ſans rien ajouter à l'affreuſe deſcription qu'il nous fait de ſa tyrannie. C'eſt néanmoins ſur ce témoignage qu'eſt fondé principalement le reproche qu'on a voulu faire à Hérodien, & dont je crois l'avoir pleinement juſtifié. Pages 256, 264, 65, 66.

On pourroit l'accuſer avec plus de juſtice, d'avoir été plutôt le

panégyriſte de Pertinax que ſon hiſtorien. Ce prince, avec de grandes vertus, ne laiſſoit pas d'avoir ſes défauts. Divers écrivains s'accordent à lui reprocher un excès d'économie qui dégénéra en avarice. Cependant Hérodien, non-ſeulement n'en dit pas un mot ; il aſſure même, qu'ayant paſſé par les premières charges de l'empire, il en ſortit auſſi pauvre qu'il y étoit entré. Il eſt vrai que, juſqu'à la mort de Marc Aurèle, il fit paroître aſſez de déſintéreſſement ; mais il ſe démentit bientôt après. Il revint fort riche de ſon gouvernement de Syrie; & fut, tout le reſte de ſes jours, ſi avide du gain, que depuis même qu'il étoit monté ſur le trône, il continuoit à trafiquer, comme auparavant, ſous le nom de ſes commis. Ses épar-

Jul. Capit. Aur. Vict.

gnes alloient jusqu'au sordide, & servirent souvent de matière aux bons-mots des poètes de son temps. C'est par-là qu'il a donné prise à la médisance ; & c'est ce qu'un historien, qui fait profession d'une exactitude scrupuleuse, ne devoit pas dissimuler.

PERSONNE n'ignore que c'est à Hérodien qu'on est redevable de ce que l'on sait des cérémonies de l'apothéose. Il est surprenant que depuis près de trois cens ans qu'elle étoit établie, aucun écrivain n'eût pensé à conserver à la postérité un détail si curieux. Vouloient-ils épargner les Romains, & auroient-ils eu honte d'un usage dont ils sentoient le ridicule ? Mais Hérodien ne l'a pas moins senti. Il dépeint d'une

manière fort plaiſante, les médecins, qui, ſix jours de ſuite, alloient de temps en temps tâter le pouls d'une image de cire qui repréſentoit l'empereur, & prononçoient gravement, le ſeptième, qu'il étoit mort. Quand il dit, que l'aigle qu'on lâchoit à la fin de la cérémonie, alloit porter au ciel l'ame du nouveau dieu; il ajoute, *à ce que croit le peuple*, pour faire entendre ce qu'il en croyoit lui-même avec tous les honnêtes gens. Il ne manque point d'affoiblir, par de
P. 183, 184, 305, 306.
ſemblables correctifs, les fables qu'il rapporte, quoiqu'elles fiſſent partie de la religion des Romains. Enfin, il paroît par-tout fort ennemi de la ſuperſtition.

J'ai vu quelquefois des perſonnes d'eſprit étonnées de la hardieſſe

hardiesse avec laquelle plusieurs écrivains de l'antiquité s'expliquent sur les vains mystères du paganisme. Ils ne concevoient pas comment le peuple, qui est si délicat sur cet article, devenoit quelquefois si traitable. Mais c'est faire trop d'honneur aux hommes que de croire qu'ils agissent conséquemment ; & jamais on ne voit tant de bizarrerie dans leur esprit & dans leur conduite, qu'en fait de religion.

Les Athéniens nous en fournissent un grand exemple. Pendant qu'Aristophane décrioit Socrate comme un athée, & qu'il échauffoit contre lui la multitude qui enfin le condamna à la mort ; sur le même théâtre, ce poète jouoit les dieux d'une manière cruelle. Dans le *Plutus*, Mer-

Dans la comédie des *Nuées*.

cure leur ambaſſadeur, trouvant la cuiſine de ſon hôte meilleure que la ſienne, renonce au nectar & à l'ambroſie, abandonne ſa négociation, oublie ſa dignité, & s'offre aux plus vils miniſtères pour entrer au ſervice d'un bourgeois d'Athènes. La comédie intitulée *les Oiſeaux*, dont le deſſein eſt fort ſingulier, ne paroît faite que pour tourner en ridicule ces mêmes dieux. Elle nous les repréſente fort intrigués de ce qu'on veut leur interdire tout commerce avec les hommes, & les réduire à la famine en empêchant la fumée des ſacrifices de monter juſqu'à eux. Ce peuple ſi ſcandaliſé de la philoſophie de Socrate, qui alloit à ne reconnoître qu'une ſeule divinité, ne l'étoit point du tout de ces plaiſanteries. Il rioit ſans ſcrupule aux dé-

pens de ſes dieux ; mais ceux-ci n'y perdoient rien. Au ſortir du théâtre, on n'offroit pas les ſacrifices avec moins de pompe & de dévotion. L'odeur & la fumée étoient pour l'idole, le ſolide reſtoit aux prêtres ; c'étoit l'eſſentiel : à cela près, les railleries des poètes ne tiroient point à conſéquence.

Après de tels exemples, on ne doit pas être ſurpris que des écrivains judicieux du paganiſme, laiſſent voir quelquefois leur incrédulité ſur les points de leur religion, même les plus généralement reçus : c'eſt ainſi qu'Hérodien paroît n'avoir pas beaucoup de foi aux augures, & qu'il traite de ſuperſtition la crédulité des Romains ſur ce ſujet ; il parle de même de celle qu'Antonin Caracalla avoit pour les aruſpices

& pour les devins, qu'il appelle des affronteurs publics; peu s'en faut qu'il ne mette les oracles au même rang. Cette diſpoſition eſt fort eſtimable dans un hiſtorien; & ſi elle s'étoit trouvée dans quelques autres, d'ailleurs fort raiſonnables, elle nous auroit épargné beaucoup de contes fades & ridicules.

POUR la manière dont Hérodien a traité ſon hiſtoire, elle eſt agréable & engageante. Il ne s'attache qu'aux grands événemens, & ne rapporte que les circonſtances les plus propres à former le caractère de ſes principaux perſonnages. Il ne néglige point les ornemens de la rhétorique; peut-être même que des juges auſtères trouveront qu'il les a quelquefois trop recherchés. Son grec eſt plus

fleuri qu'il n'eſt pur; il me ſemble qu'il revient aſſez au latin de Quinte-Curce. Ceux qui aiment les harangues auront de quoi ſe contenter. Ceux qui, élevés dans notre goût, voudroient les bannir de l'hiſtoire, lui ſauront du moins bon gré de ne les avoir pas faites trop longues; & je puis les aſſurer que ce n'eſt pas ce qu'il y a de moins travaillé & de moins ſupportable dans la traduction.

Mais tout ce que je pourrois ajouter ici pour faire valoir mon auteur, n'iroit jamais ſi loin que le jugement avantageux qu'en porte Photius. *Son ſtyle*, dit ce grand critique, *quoique noble & majeſtueux, eſt clair & coulant. Il n'affecte point ces atticiſmes, qui, par leur ſingularité vicieuſe, font*

perdre les graces de la naïveté. Il ſait toutefois emprunter à propos les ſecours de l'art, & il ne lui échappe rien de relâché ni de rampant. Sa narration demeure dans de juſtes bornes; elle n'eſt ni trop sèche ni trop diffuſe. Enfin, on trouvera peu d'auteurs qui aient poſſédé plus parfaitement que lui, tout ce qu'on peut ſouhaiter dans un hiſtorien.

On ne ſait de la vie d'Hérodien autre choſe, ſinon qu'il étoit d'Alexandrie, fils d'un rhéteur nommé Apollonius le *dyſcole* ou le difficile, & qu'il ſuivit la profeſſion de ſon père. Il nous apprend lui-même qu'il avoit été ſouvent employé par le prince & par l'état, & qu'il avoit exercé différentes charges. Il me ſemble qu'il devoit ſe montrer quelquefois ſur

Suidas. Amm. Marcellin.

la ſcène : cela auroit donné plus de dignité à ſa perſonne, & plus d'autorité à ſon hiſtoire.

VOILA tout ce que j'avois à dire ſur l'hiſtorien que je donne au public. Il faut maintenant rendre compte de la méthode que j'ai ſuivie. Graces aux excellens ouvrages qui ont paru dans ce genre, il n'eſt plus beſoin d'avertir que les traductions trop littérales ſont non-ſeulement les moins polies, mais encore les moins fidèles, puiſqu'elles expriment toujours fort imparfaitement les penſées des auteurs. On eſt revenu de ces verſions barbares, où, ſous des mots françois, on ſentoit une phraſe toute grecque ou toute latine ; ſemblables à ces étrangers qui, avec nos habits, ne peuvent prendre notre air &

nos manières. On a reconnu que cette ſervitude, en faiſant perdre aux anciens les beautés qui ſont propres à leurs langues, ne leur communiquoit point les agrémens de la nôtre.

Cette heureuſe hardieſſe a produit des traductions qui ne cèdent guère aux originaux par la force du ſtyle, & qui les ſurpaſſent peut-être par la préciſion, la juſteſſe & la netteté. La langue françoiſe ayant la ſuprême clarté en partage, & étant ennemie des moindres équivoques, elle porte par-tout avec elle quelque nouveau jour. Il n'en eſt pas de même des traductions de grec en latin; on ſe ſauve à la faveur de la conformité qui ſe trouve entre ces deux langues, & les paſſages difficiles demeurent ſouvent auſſi obſcurs dans la verſion que dans le texte.

Il faut pourtant rendre juſtice au célèbre traducteur d'Hérodien. Sa politeſſe l'a mis ſouvent au deſſus des petits ſcrupules des grammairiens ; ce qui n'a pas peu ſervi à donner à ſon ſtyle ce tour libre & aiſé qu'on y admire. H. Eſtienne pouvoit ſe diſpenſer en pluſieurs endroits de ſubſtituer une verſion plus littérale : quoiqu'il ait quelquefois redreſſé Politien avec fondement, je ne puis m'empêcher de dire qu'il y a plus de grammaire que de véritàble exactitude, dans la plupart des corrections de ce ſavant imprimeur.

J'ai pris une autre ſorte de liberté qui, quoique moins commune, ne manque pas d'exemples fort approuvés, & qui me paroît auſſi eſſentielle que la première. J'ai trouvé dans mon auteur des

circonſtances répétées pluſieurs fois dans une même narration, des penſées qui revenoient trop ſouvent, & pluſieurs autres petites négligences qui lui ſont communes avec beaucoup de Grecs, & qui ſont ſupportables dans les originaux; ſoit que l'emphaſe & la fécondité de leur langue les ſoutiennent, ſoit que le reſpect que l'on a pour l'antiquité nous rende moins difficiles. Mais les anciens, par la traduction, devenant comme modernes, on ne leur paſſe plus rien; & l'on ſent beaucoup mieux les redites dans une langue qui ne peut les ſouffrir ni dans les mots, ni dans les choſes.

J'ai donc retranché toutes les répétitions les plus marquées. Par exemple, à la fin de pluſieurs Livrés, Hérodien reprend les principaux faits qu'il contient, &

au commencement du Livre ſuivant, il fait la même récapitulation preſque dans les mêmes termes. Il y a beaucoup d'apparence qu'il donnoit ſon hiſtoire Livre à Livre. C'eſt une ſorte d'impatience qui a été de tout tems aſſez ordinaire aux auteurs. Ainſi ces doubles récapitulations étoient alors auſſi néceſſaires, qu'elles ſeroient maintenant inutiles & déſagréables.

J'ai fait un petit nombre de tranſpoſitions, pour donner à la narration plus de ſuite & de netteté. J'ai quelquefois ſubſtitué des équivalens à la place de certaines expreſſions favorites, qu'Hérodien remanioit trop ſouvent & de trop près. J'ai encore exprimé d'une façon plus naturelle quelques phraſes emphatiques, où il ne diſoit que des choſes fort

ſimples, ce qui dans notre langue lui auroit donné un air de déclamation, dont il n'eſt pas tout-à-fait exempt dans la ſienne. Comme il eſt bon néanmoins qu'on puiſſe reconnoître, même dans une traduction, le caractère de l'original, j'en ai laiſſé quelques-unes qui ne ſeront peut-être pas du goût de ceux qui aiment & étudient la nature.

J'ai cru qu'en faiſant paroître Hérodien en françois, il falloit le rapprocher de nos manières, ſans toutefois le rendre méconnoiſſable; & je ſuis perſuadé qu'il m'avoueroit lui-même de toutes les libertés que j'ai priſes dans cette vue. Mais afin de contenter tout le monde, j'ai tâché de juſtifier les principales dans mes Remarques. Pour les autres moins conſidérables, il faut s'en rap-

porter à un traducteur. On doit être persuadé qu'on ne chicane point son auteur, & qu'on ne se chicane point soi-même à plaisir; & je confesse en mon particulier, que je suis fort d'humeur à m'épargner toute peine inutile. Je n'ai pas fait le moindre changement que je n'aye auparavant rendu les passages à la lettre, & que je n'aye examiné avec soin le bon & le mauvais effet de ces différentes manières de traduire : j'ai même souvent consulté des personnes habiles pour me déterminer. Mais il est aussi aisé de sentir toutes ces minuties, qu'il seroit long & ennuyeux d'en rendre compte dans les remarques.

On trouvera peut-être que je suis trop clair-voyant sur les petites imperfections de mon auteur. J'avoue que l'estime que j'en

ai toujours faite, ne m'a point empêché de le lire avec des yeux critiques. Ses bonnes qualités couvrent ſi fort ſes défauts, qu'on peut les laiſſer voir ſans haſarder ſa réputation, qui eſt trop générale & trop bien établie pour avoir rien à craindre de la cenſure. J'eſpère enfin lui gagner les ſuffrages des bons eſprits, plutôt par des louanges ſobres & éclairées, que par un entêtement aveugle & outré.



TABLE DES SOMMAIRES.

LIVRE PREMIER.

Préface de l'Auteur, Page 1
Eloge de Marc Aurèle. Sa mort, 3
Commode ; les bonnes qualités de ce jeune prince. Son départ pour Rome, 10
Crédit de Pérennis. Conjuration de Lucilla, 19
Conjuration & mort de Pérennis, 23
Brigandages & conjuration de Maternus, 27
Digreſſion ſur la déeſſe de Peſſinunte, 30
Peſte & famine à Rome. Fortune de Cléandre : ſédition du peuple à ſon ſujet ; ſa mort, 33
Cruauté & débauches de Commode, 39
Prodiges. Incendie, 40

Excès & folie de Commode ; son adresse à tirer de l'arc, 42
Conjuration de Marcia ; mort de Commode, 47

LIVRE SECOND.

Pertinax proclamé empereur par le peuple, 55
Election de Pertinax confirmée par le sénat, 62
Heureux commencemens du règne de Pertinax. Il est tué par les soldats, 68
Julien achète l'empire, 76
Niger proclamé empereur à Antioche, 80
Sévère élevé sur le trône par l'armée de Pannonie, 85
Sévère marche vers Rome. Son élection confirmée par le sénat. Mort de Julien, 92
Cohortes prétoriennes cassées. Albin créé César. Préparatifs contre Niger, 97

LIVRE TROISIEME.

Préparatifs de Niger. Bataille de Cysique, 107

Défaite & mort de Niger, 115
Défaite & mort d'Albin, 119
Retour de Sévère à Rome. Sa cruauté & son avarice, 129
Guerre contre les Atréniens & contre les Parthes, 132
Humeurs opposées des enfans de Sévère, 135
Conjuration de Plautien, 137
Antipathie d'Antonin & de Géta, 145
Expédition d'Angleterre, 147
Mort de Sévère, 150

LIVRE QUATRIEME.

Retour d'Antonin & de Géta, 153
Description des cérémonies de l'apothéose, 154
Caractères différens de Géta & d'Antonin Caracalla, 158
Projet d'Antonin & de Géta. 159
Antonin tue son frère, 161
Cruautés inouies de Caracalla, 167
Vertus militaires de Caracalla, 169
Antonin Caracalla nouvel Alexandre & nouvel Achille, 171
Horrible massacre à Alexandrie, 175
Caracalla surprend le roi des Parthes par une trahison, 177

Conjuration de Macrin, 182
Mort de Caracalla, 186
Election de Macrin. Bataille contre les Parthes, 188

LIVRE CINQUIEME.

Election de Macrin confirmée par le sénat. Mollesse de ce prince, 199
Antonin Héliogabale proclamé empereur, 201
Mort de Macrin, 207
Luxe & mollesse d'Antonin Héliogabale, 210
Antonin établit à Rome le culte d'Héliogabale, 212
Sacrilèges & folies d'Antonin Héliogabale, 214
Alexandre créé César, 218
Mort d'Antonin Héliogabale, 220

LIVRE SIXIEME.

Heureux commencemens du règne d'Alexandre, 225
Vertus d'Alexandre. Avarice de Mammée, 227
Mouvemens & invasion d'Artaxerxès, 229

Alexandre marche contre les Perses, 235
Différens succès de la guerre de Perse, 239
Alexandre repasse l'Euphrate & revient à Antioche, 242
Guerre d'Allemagne, 245
Maximin élevé à l'empire. Mort d'Alexandre, 249

LIVRE SEPTIEME.

Cruautés de Maximin, 255
Conjuration de Magnus, 257
Révolte des Osroéniens, 258
Victoires de Maximin sur les Allemands, 260
Tyrannie de Maximin, 264
Soulèvement de l'Afrique. Gordien proclamé empereur, 268
Rome se déclare pour Gordien, 274
Maximin marche contre les rebelles, 279
Victoire de Capellien. Mort des deux Gordiens, 284
Maxime & Balbin élus par le sénat, 289
Emotion populaire. Le jeune Gordien créé César, ibid.

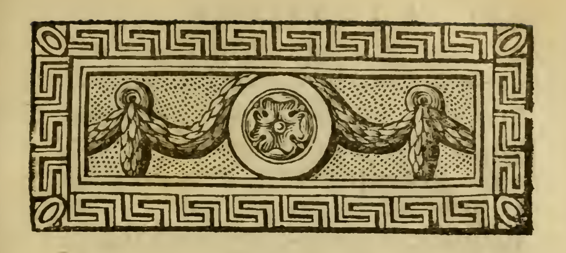
Guerre civile entre le peuple & les soldats, 291
Grand incendie. Approche de Maximin, 294

LIVRE HUITIEME.

Maximin passe les Alpes, 297
Description de la ville & des environs d'Aquilée, 300
Maximin fait sommer Aquilée de se rendre, 302
Maximin marche contre Aquilée, 306
Siége d'Aquilée, 308
Mort de Maximin, 312
Les soldats de Maximin mettent bas les armes 313
Alégresse universelle à la mort de Maximin, 315
Maxime & Balbin reconnus dans tout l'empire, 317
Maxime & Balbin tués par les soldats, 320

Fin de la Table.

HISTOIRE



HISTOIRE D'HERODIEN,

TRADUITE DU GREC EN FRANÇOIS.

LIVRE PREMIER.

Préface de l'Auteur.

CEUX qui donnent au public l'hiſtoire des ſiècles reculés, n'ayant la plupart d'autre vue que de paſſer pour des écrivains polis, & ne penſant qu'à ſe faire un nom & à ſe tirer de la foule, négligent ſouvent la vérité & l'exactitude, pour donner tous leurs ſoins à l'arrangement des mots & au choix des expreſſions ; c'eſt qu'ils comptent de ſe faire honneur de la beauté de leur ſtyle,

ſans avoir à craindre qu'on les recherche trop ſur la fidélité de leur hiſtoire. D'autres, par des motifs & des diſpoſitions oppoſées, de haine ou de flatterie, pour des princes, pour des villes ou pour de ſimples particuliers, relèvent avec art, & beaucoup au-deſſus de la vérité, des actions d'elles-mêmes peu conſidérables & peu éclatantes.

Pour les choſes que je vais écrire, je m'en ſuis inſtruit par moi-même : ce ne ſont point des faits inconnus, & qui ſe ſoient paſſés ſans témoins ; la mémoire en eſt encore toute récente, & je les ai recueillis avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe. J'eſpère que la poſtérité lira avec plaiſir cette hiſtoire, & qu'on n'en trouvera point qui, dans un ſi petit eſpace de tems, renferme une ſi grande variété d'événemens remarquables. L'empire, en ſoixante années, ayant changé de maître juſqu'à douze fois, il n'eſt pas ſurprenant que des révolutions ſi fréquentes fourniſſent à un hiſtorien beaucoup de faits & d'aventures extraordinaires. En effet, ſi l'on conſidère tout ce qui s'eſt paſſé depuis qu'Auguſte changea la forme du gouvernement, juſqu'au tems de M. Aurele, on

ne verra pendant deux cens ans, ni l'empire paſſer par tant de mains, ni des guerres civiles & étrangères, dont les événemens aient été ſi mêlés, & la fortune ſi différente; on n'y verra point tant de ſoulèvemens de peuples, tant de places aſſiégées, tant de peſtes & de tremblemens de terre; enfin on n'y verra point des princes dont la vie & la conduite ait été auſſi bizarre & auſſi étrange, que celle des empereurs dont je vais écrire ici l'hiſtoire. Les uns ont régné très long-tems; le règne des autres a été très-court; & quelques-uns ont perdu la vie, le jour même * qu'ils avoient été revêtus de la pourpre. Ceux qui parvinrent à l'empire dans un âge avancé, profitant d'une longue expérience, devinrent de parfaits modèles de ſageſſe & de politique; d'autres étant montés ſur le trône dans une trop grande jeuneſſe, négligèrent les affaires, & ſe permirent pluſieurs choſes qui, juſques à eux, n'avoient point eu d'exemple: c'eſt ce que je vais rapporter en détail, & en ſuivant l'ordre des tems & des empereurs.

* *V. les Remarques.*

Eloge de M. Aurele. Sa mort.

M. Aurele eut deux fils, Commode & Veriſſimus: ce dernier mourut étant

M. AURELE.

encore enfant ; pour ſe conſoler de ſa perte, ſon père donna tous ſes ſoins à l'éducation de celui qui lui reſtoit. Il fit venir, de toutes les provinces de l'empire, les perſonnes les plus célèbres par leur doctrine, & les mit auprès de lui, en qualité de gouverneurs & de précepteurs. Pour ſes filles, lorſqu'elles furent en âge, il les maria aux plus vertueux d'entre les ſénateurs, ſans avoir égard ni à la nobleſſe du ſang, ni aux grandes richeſſes, perſuadé que les bonnes mœurs & la probité ſont les ſeuls biens qui nous ſont propres, & qu'on ne peut nous enlever. Toutes les vertus lui furent également recommandables ; il eſtimoit fort les anciens, les poſſédoit parfaitement, & ne cédoit en cela à pas un Romain, ni même à aucun Grec, comme on le peut voir encore par ce qui nous reſte de ſes écrits & de ſes paroles remarquables. C'étoit un prince modéré, affable, d'un abord facile ; il préſentoit ſa main à tous ceux qui s'approchoient de lui pour le ſaluer, & il ne vouloit pas que ſes gardes écartaſſent perſonne. De tous les princes qui ont pris la qualité de philoſophe, lui ſeul l'a méritée. Il ne la faiſoit pas conſiſter

ſeulement à connoître tous les ſentimens des ſectes différentes, & à ſavoir diſcourir de toutes choſes, mais plutôt dans une pratique exacte & ſévère de la vertu. Les ſujets ſe font un honneur d'imiter leur prince ; auſſi ne vit-on jamais tant de philoſophes que ſous ſon règne. Pluſieurs perſonnes habiles ont donné ſa vie ; ils ont dépeint ſes vertus politiques & militaires, ſa prudence & ſa valeur ; nous avons les guerres qu'il a faites contre les peuples du nord & de l'orient. Je ne commencerai donc mon hiſtoire qu'à ſa mort, & je ne rapporterai que ce qui eſt arrivé de mon tems ce que j'ai appris, ce que j'ai vu, & pluſieurs choſes même auxquelles j'ai eu part, pendant que j'ai été employé par le prince ou par l'état, & que j'ai exercé différentes charges.

M. Aurele tomba malade en Pannonie. Ce prince alors fort vieux, étoit encore plus caſſé par ſes longs travaux, & par les ſoins & les peines du gouvernement, que par ſon grand âge. Sitôt qu'il ſentit ſa fin approcher, il ne s'occupa plus que de ſon fils : il n'avoit que quinze ou ſeize ans ; & l'empereur craignoit qu'abandonné à lui-même

M. AURELE.

dans une ſi grande jeuneſſe, il n'oubliât bientôt les bonnes inſtructions qu'on lui avoit données, pour ſe livrer aux excès & à la débauche; car les jeunes gens ſe portent naturellement aux plaiſirs, & la meilleure éducation ne tient guère contre un tel penchant. L'hiſtoire, qu'il ſavoit parfaitement, lui fourniſſoit des exemples qui redoubloient ſes craintes. Il trouvoit, qu'entre les princes qui étoient montés trop jeunes ſur le trône, Denis le tyran avoit pouſſé l'intempérance, juſqu'à promettre de groſſes ſommes à ceux qui ſauroient inventer des raffinemens dans les voluptés; que les ſucceſſeurs d'Alexandre avoient, par leurs violences & leur cruauté, obſcurci la gloire de celui dont ils avoient partagé l'empire; que Ptolémée, par un mépris déclaré des lois & des coutumes reçues preſque chez toutes les nations, avoit oſé épouſer ſa propre ſœur; qu'Antigonus affectoit ridiculement d'imiter Bacchus en toutes choſes, qu'il portoit au lieu de diadême, une couronne de lierre, & au lieu de ſceptre, un de ces bâtons dont on ſe ſert dans les cérémonies de Bacchus. Les exemples domeſtiques, & moins

éloignés, faisoient encore plus d'impression sur son esprit. Il se représentoit les horreurs du règne de Neron, qui avoit mis le comble à tous ses crimes par la mort de sa mère ; qui paroissoit dans le cirque, montoit sur le théâtre, & se donnoit en spectacle à un peuple dont il devenoit la risée. Enfin il pensoit souvent aux cruautés, encore plus récentes, de l'empereur Domitien. Mais ce n'étoit pas là l'unique chose qui lui donnât de l'inquiétude : les peuples de la Germanie étoient de dangereux voisins ; il ne les avoit pas entièrement domptés ; il en avoit vaincu une partie ; il avoit traité avec les autres, le reste s'étoit réfugié dans les forêts ; sa présence les retenoit, & les empêchoit de rien entreprendre. Il craignoit donc que la jeunesse de son fils ne leur relevât le courage, & qu'ils ne reprissent les armes ; car il savoit d'ailleurs que les barbares aiment la nouveauté, & qu'il faut peu de chose pour les mettre en mouvement.

Dans l'agitation & le trouble où le laissoient toutes ces réflexions, il fit appeler ses parens & ses amis ; & lorsqu'ils furent assemblés, il mit son fils

M. AURELE. au milieu d'eux, ſe leva un peu deſſus ſon lit, & leur parla en ces termes: » Je » ne ſuis nullement ſurpris que l'état où » vous me voyez, vous touche & vous » attendriſſe; les hommes ont une com- » paſſion naturelle pour leurs ſembla- » bles, & les malheurs dont nous ſom- » mes les témoins, nous frappent plus » vivement. Mais j'attends de vous quel- » que choſe de plus, que ces ſentimens » ordinaires qu'inſpire la nature; mon » cœur me répond du vôtre, & mes » diſpoſitions à votre égard, m'en pro- » mettent de pareilles de votre part. » C'eſt à vous maintenant à juſtifier mon » choix, à me faire voir que j'avois bien » placé mon eſtime & mon affection, & » à me prouver par des marques certai- » nes, que vous n'avez point perdu le » ſouvenir de mes bienfaits. Vous voyez » devant vous mon fils; c'eſt à vos ſoins » que je ſuis redevable de ſon éduca- » tion: il ſort à peine de l'enfance; dans » les premiers bouillons de la jeuneſſe, » comme ſur une mer orageuſe, il a be- » ſoin de gouverneur & de pilote, de » peur que ſans expérience & ſans guide » il ne s'égare, & n'aille donner contre » les écueils. Tenez-lui tous lieu de père;

M. AURELE.

» qu'en me perdant, il me retrouve en » chacun de vous; ne le quittez point; » donnez-lui ſans ceſſe de bons avis & » de ſalutaires inſtructions. Les plus » grandes richeſſes ne peuvent fournir » aux plaiſirs & aux débauches d'un » prince voluptueux. S'il eſt haï de ſes » ſujets, ſa vie n'eſt guère en ſûreté, & » ſa garde eſt pour lui un foible rempart. » Nous voyons que les princes qui ont » régné long-tems, & qui ont été à » couvert des conjurations & des ré- » voltes, ont plus penſé à ſe faire ai- » mer qu'à ſe faire craindre. Ceux qui » ſe portent d'eux-mêmes à l'obéiſ- » ſance, ſont dans leur conduite & dans » toutes leurs démarches au-deſſus des » ſoupçons; ſans être eſclaves, ils ſont » bons ſujets; & s'ils refuſent quelque- » fois d'obéir, c'eſt qu'on leur com- » mande avec trop de dureté, & qu'on » joint à l'autorité, le mépris ou l'ou- » trage: car il eſt bien difficile d'uſer » avec modération, d'une puiſſance » qu'on poſſède ſans partage & qui n'a » point de bornes. Donnez ſouvent à » mon fils de ſemblables inſtructions, » répétez-lui celles qu'il vient d'enten- » dre; par-là vous formerez pour vous,

M. AURELE.

» & pour tout l'empire, un prince » digne du trône; vous me marquerez » votre reconnoiſſance, vous honorerez ma mémoire, & c'eſt l'unique » moyen de la rendre immortelle. « En achevant ces paroles, il lui prit une ſi grande foibleſſe, que ne pouvant continuer, il ſe laiſſa retomber ſur ſon lit. Tous ceux qui étoient préſens furent ſi pénétrés de ce diſcours, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. M. Aurele languit encore un jour, & mourut regretté de tous ſes ſujets, laiſſant à la poſtérité dans l'hiſtoire de ſa vie, le modèle de toutes les vertus. Le peuple & les ſoldats furent également affligés de ſa mort, & perſonne dans l'empire ne l'apprit ſans la pleurer. Tous d'une commune voix lui donnoient les qualités de père de la patrie, de prince habile, de vaillant capitaine, d'empereur plein de prudence & de modération ; & ils ne diſoient en cela que la vérité.

COMMODE; les bonnes qualités de ce jeune prince. Son départ pour Rome.

LORSQU'ON eut achevé les cérémonies des obſèques, & que les premiers jours du deuil furent paſſés, les amis de l'empereur défunt crurent qu'il étoit tems de faire voir Commode aux

COMMODE.

ſoldats, afin qu'il les haranguât, & leur fît les largeſſes que les princes ont coutume de faire à leur avènement à l'empire. On les avertit de ſe trouver tous dans la place; l'empereur s'y rendit; & après avoir fait les ſacrifices ordinaires, il monta ſur un tribunal qu'on avoit dreſſé exprès, autour duquel ſe rangèrent les principaux amis de ſon père, & il parla en ces termes : » Je ſuis très-» perſuadé que vous partagez avec moi » ma douleur, & que vous n'êtes guère » moins affligés que je le ſuis, d'une » perte qui nous eſt commune. Tant que » mon père a vécu, je ne me ſuis en rien » élevé au-deſſus de vous; pour lui, il » nous aimoit tous également, & m'ap-» peloit plus volontiers ſon compa-» gnon de guerre, que ſon fils. Il diſoit » que cette dernière qualité marque » ſeulement le rapport que met entre » nous la naiſſance, & que la première » en marque un autre, qui ne vient que » du courage & de la vertu. Souvent, » lorſque j'étois encore au berceau, il » me mettoit entre vos bras, comme » pour s'en remettre à vos ſoins & à vo-» tre zèle, de mon éducation. J'eſpère » que vous aurez tous pour moi beau-

COMMODE.

» coup d'attachement. Les vieillards me » le doivent comme à leur élève, & les » jeunes gens, comme à leur compa- » gnon dans les exercices militaires : car » mon père nous aimoit tous comme » ſes propres enfans, & nous formoit » avec la même application. La for- » tune, après lui, m'a appelé à l'em- » pire ; j'y ai un droit naturel, & il ne » m'a point fallu l'acheter, comme » ont fait pluſieurs de mes prédéceſ- » ſeurs. Je ſuis né dans le palais & près » du trône, j'ai été revêtu de la pourpre » en ſortant du ſein maternel, & le jour » qui me donna la vie m'aſſura l'em- » pire. Il eſt donc bien juſte, ſi vous » faites toutes ces réflexions, que vous » aimiez un prince qui n'eſt redevable » de ſon élévation, ni à de ſecrettes ca- » bales, ni aux diſſenſions publiques. » Mon père déja monté dans le ciel, a » pris ſa place au nombre des dieux, & » il nous a remis le ſoin des choſes d'ici- » bas. Il ne tient qu'à vous d'achever » ce qu'il avoit commencé, d'aſſurer & » d'étendre ſes conquêtes. Vous pou- » vez terminer heureuſement cette » guerre, & par-là vous travaillerez à » votre propre gloire, autant qu'à celle

» de mon père. Ne doutez pas qu'il » n'entende tout ce que nous disons, » & qu'il ne voie toutes nos actions: » quel bonheur pour nous, de faire notre devoir sous les yeux d'un si grand » témoin ! Toutes les victoires que vous » avez remportées jusqu'ici, on a pu » en attribuer la gloire au général, à sa » bonne conduite, à sa grande expérience ; mais tout ce que vous ferez » maintenant sous un jeune prince, » vous sera propre ; vous en aurez tout » l'honneur, & vous ferez paroître en » même tems votre fidélité & votre » courage. Vos victoires donneront à » ma jeunesse du poids & de l'autorité ; » les barbares réprimés dans le commencement d'un nouveau règne, & » instruits par leurs pertes passées, n'oseront plus rien entreprendre. « Commode joignit à ce discours de grandes largesses, & se retira dans son palais.

COMMODE.

Pendant quelque tems, il ne fit rien que par le conseil des amis de son père ; ils ne le quittoient point, ils le tenoient appliqué aux affaires, & ne lui laissoient prendre de relâche, qu'autant qu'en pouvoit demander le soin de sa santé. Dans la suite, il se glissa dans sa fami-

COMMODE.

liarité quelques officiers de la cour, qui n'oublièrent rien pour corrompre ses mœurs. C'étoit de ces flatteurs, parasites de profession, qui mettent tout leur bonheur dans la débauche & dans les plus infâmes voluptés. Ils le faisoient souvenir des délices de Rome, des musiques, des spectacles, & de l'abondance de toutes les choses qui peuvent servir au luxe & aux plaisirs. Ils opposoient aux campagnes fertiles de l'Italie, la stérilité des bords du Danube, qui sont toujours couverts de glace, où le soleil ne se montre presque jamais, & où les saisons sont toutes également désagréables. Jusques à quand, Seigneur, lui disoient-ils, boirez-vous de l'eau à demi glacée, pendant que d'autres jouiront de ces bains chauds, de ces ruisseaux agréables, & de cet air tempéré qu'on ne trouve qu'en Italie? Par de tels discours & de si vives images, ils enflammoient les passions de ce jeune prince, & le portoient à la volupté. Lors donc qu'on y pensoit le moins, il fit appeler ses amis, & leur déclara qu'il souhaitoit de revoir sa patrie. Il n'osoit leur découvrir les véritables causes d'un départ si précipité. Il leur allé-

COMMODE.

gua pour prétexte, » qu'il appréhen-
» doit que pendant son absence, quel-
» qu'un des plus riches patriciens ne
» s'emparât du palais impérial, & que
» de-là, comme d'une place forte, il
» n'envahît l'empire ; qu'il seroit facile
» à l'usurpateur de lever des troupes,
» & que de l'élite du peuple Romain,
» on pourroit former un corps d'armée
» considérable. « Ses amis reçurent ce
discours avec un air triste, sombre, les
yeux baissés, & dans un morne silence;
mais Pompéianus, l'un d'entre eux, &
le plus distingué par son alliance avec le
prince, dont il avoit épousé la sœur aî-
née, prenant la parole, lui dit : » Je
» ne suis pas surpris, Seigneur, que
» vous souhaitiez de revoir votre patrie,
» nous n'en avons pas moins d'envie
» que vous ; mais les grandes affaires
» qui nous retiennent ici, l'emportent
» sur cette passion naturelle. Vous pour-
» rez dans la suite goûter à loisir les dou-
» ceurs de Rome, (quoiqu'en effet
» Rome soit par-tout où se trouve l'em-
» pereur); mais il y a maintenant au-
» tant de danger que de honte, à ne
» point achever la guerre. Par-là vous
» enflerez le courage des ennemis : ils

COMMODE.

» n'attribueront pas votre départ au
» desir de retourner dans votre capi-
» tale, mais ils le regarderont comme
» un effet de votre crainte & comme
» une véritable fuite. Qu'il vous seroit
» plus glorieux de dompter tous les bar-
» bares, de porter les limites de l'em-
» pire jusques à l'Océan, & de rentrer
» dans Rome en triomphe, traînant à
» votre suite les rois & les chefs des
» peuples que vous auriez vaincus !
» C'est par de tels exploits que vos pré-
» décesseurs, que les anciens Romains
» se sont fait un nom immortel. Vous
» n'avez d'ailleurs aucun sujet de crain-
» dre qu'on profite de votre absence,
» pour vous nuire ; les principaux du
» sénat sont ici auprès de vous ; l'armée
» que vous commandez met autant en
» sûreté votre autorité, que votre per-
» sonne. Tous les trésors de l'empire
» sont entre vos mains ; enfin, la mé-
» moire de votre père vous répond de
» la fidélité & de l'attachement de tous
» ceux qui sont en place, & qui ont
» quelque crédit. « Ces remontrances
retinrent pour quelque tems le jeune
prince ; il n'avoit rien de raisonnable à
y opposer, & il étoit confus d'avoir
laissé

laiffé voir fes difpofitions. Il renvoya donc fes amis, & leur dit qu'il penferoit plus à loifir à cette affaire. Cependant les officiers de fa maifon l'affiégeoient fans ceffe, & le preffoient fi vivement, qu'il réfolut enfin de partir fans confulter davantage les amis de fon père.

Il écrivit à Rome, qu'on fe préparât à le recevoir, nomma des officiers pour commander les troupes qu'il laiffoit fur les bords du Danube ; & après avoir donné en fecret tous fes ordres, il déclara fa réfolution. Ses généraux dans peu de tems, ou domptèrent les barbares par la force des armes, ou traitèrent avec eux, & les gagnèrent fans peine en leur offrant de grandes fommes. Ces peuples aiment fort l'argent ; & comme ils méprifent les dangers, ils vivent de courfes & de brigandages, ou vendent chèrement la paix à ceux qui veulent fe mettre à couvert de leurs infultes. Commode qui les connoiffoit, & qui avoit des richeffes immenfes, voulant à quelque prix que ce fût fe délivrer de l'embarras d'une guerre éloignée, leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Sitôt que le bruit de fon départ fe fut répandu, cette nouvelle

COMMODE.

mit tout le camp en mouvement; tout le monde vouloit être du voyage, & quitter le pays ennemi pour aller jouir des délices de l'Italie. Lorſque les couriers furent arrivés à Rome, & qu'ils y eurent annoncé ſon retour, le peuple en eut une joie incroyable; ils ſe promettoient de la préſence du prince, de grands avantages, & ne doutoient point qu'il ne tînt en tout de ſon père. Cependant il s'avançoit à grandes journées, avec une ardeur & un empreſſement de jeune homme; on lui faiſoit des entrées magnifiques dans toutes les villes de ſa route, & il trouvoit les chemins bordés d'une multitude de peuple infinie, qui accouroit de tous côtés pour le voir. Lorſqu'il approcha de Rome, le ſénat & le peuple s'empreſſant à l'envi, & tâchant de ſe prévenir, ſortirent de la ville portant des branches de lauriers & des couronnes de fleurs, & allèrent fort loin au devant de lui, pour voir des premiers leur empereur, que ſa jeuneſſe rendoit auſſi aimable, que la nobleſſe de ſon extraction le rendoit illuſtre. Ils avoient pour lui une ſingulière affection, parce qu'il avoit été élevé au milieu d'eux, qu'il étoit d'une maiſon

fort ancienne, & comptoit plusieurs empereurs entre ses aïeux : car l'impératrice Faustine sa mère étoit fille d'Antonin le Pieux, petite-fille d'Adrien, & arrière petite-fille de Trajan. Tels étoient les ancêtres de Commode, qui joignoit à une fort grande jeunesse, une beauté qui n'étoit pas moindre : il avoit la taille bien prise ; son air n'avoit rien d'efféminé, son regard étoit doux & vif tout ensemble, ses cheveux frisés & fort blonds ; lorsqu'il marchoit au soleil ils jetoient un éclat si éblouissant, qu'il sembloit qu'on les eût poudrés avec de la poudre d'or. Quelques-uns disoient, que ces rayons naturels étoient une marque ou un heureux présage de sa divinité. Les Romains, charmés de voir un prince si accompli, le reçurent avec toute sorte d'acclamations & de cris de joie, & semèrent de festons de fleurs les chemins par où il devoit passer.

COMMODE.

Crédit de Perennis. Conjuration de Lucilla.

Lorsqu'il fut arrivé, il alla d'abord offrir ses vœux dans tous les temples, & remercia ensuite le sénat & les soldats prétoriens, de leur fidélité. Les premières années de son règne, il eut tous les égards possibles pour les amis de son père, & ne fit rien sans les consulter.

COMMODE. Mais lorſqu'il voulut gouverneur ſeul, & qu'il ne prit plus leurs avis, il donna le commandement des cohortes prétoriennes à un officier d'Italie nommé Perennis, qui ſavoit parfaitement la guerre, mais qui d'ailleurs n'avoit aucune bonne qualité. Cet homme, abuſant de la jeuneſſe du prince, le livroit à toutes ſortes de débauches, & l'éloignoit des affaires, pour ſe rendre maître du gouvernement. Il avoit une avarice inſatiable, & comptant pour rien toutes les richeſſes qu'il poſſédoit, il ne penſoit qu'à en amaſſer de nouvelles. Il oſa le premier imputer des crimes à ceux qui avoient été attachés à M. Aurele; il donnoit ſans ceſſe au prince des impreſſions déſavantageuſes contre tous ceux qui étoient riches ou de qualité; il les faiſoit condamner, obtenoit la confiſcation de leurs biens, & par cette voie il devint le plus riche particulier de ſon tems. Cependant Commode n'étoit pas entièrement changé; le ſouvenir de ſon père, & la conſidération qu'il avoit pour ſes amis, le retenoit encore; mais un malheureux haſard & la malignité de la fortune achevèrent de le corrompre.

Lucilla, l'aînée de ses sœurs, avoit épousé en premières noces Lucius Verus que M. Aurele avoit associé à l'empire, & à qui il avoit donné sa fille pour se l'attacher plus étroitement par cette alliance. Après la mort de Lucius Verus, son père la maria à Pompéianus, sans lui ôter les marques & les honneurs d'impératrice ; Commode les lui conserva aussi : au théâtre, elle étoit assise sur un trône ; & dans les rues, on portoit le feu devant elle. Mais lorsque Commode eut épousé Crispine, il fallut lui céder le pas. Lucilla en fut piquée, & ne put se résoudre à marcher même après la femme de l'empereur. Elle savoit que Pompéianus son mari avoit une fidélité & un attachement inviolable pour Commode ; ainsi elle ne lui communiqua rien de ses pernicieux desseins ; mais elle s'adressa à un jeune patricien fort riche nommé Quadratus, avec qui on la soupçonnoit d'être en commerce de galanterie. Elle le sonda peu à peu ; & commençant par se plaindre qu'on lui eût ôté son rang, elle l'engagea insensiblement dans une entreprise aussi fatale au sénat, qu'elle le fut à lui-même. Il fit entrer dans sa

COMMODE.

conjuration quelques-uns des sénateurs les plus distingués, & entre les autres, Quintianus, jeune homme hardi & entreprenant, qui lui promit de porter toujours un poignard sous sa robe, & d'épier tous les momens & toutes les occasions pour tuer l'empereur. Quadratus se chargea de faire réussir tout le reste, & d'appaiser par ses largesses le peuple & les soldats. Quintianus se cacha donc dans le passage qui conduit à l'amphithéâtre, lieu fort obscur & propre pour un tel dessein; & lorsque Commode vint à passer, il se jeta sur lui le poignard à la main, en criant: *Voici ce que t'envoie le sénat.* Ces paroles avertirent l'empereur d'éviter le coup qu'on lui portoit: l'assassin se découvrit lui-même; les gardes l'arrêtèrent, & il fut puni sur le champ de sa témérité & de son imprudence. Ce fut-là l'origine & la cause principale de la haine qu'eut depuis Commode pour le sénat. Ces paroles de Quintianus firent de profondes impressions dans son esprit; cette plaie ne se referma jamais, & il regarda depuis tous les sénateurs comme ses communs ennemis. Perennis ne manqua pas de profiter d'une si belle occasion, & lui

COMMODE.

persuada sans peine de se défaire de toutes les personnes puissantes, dont l'élévation lui faisoit ombrage. Il fit des informations exactes de cette conjuration ; la sœur de l'empereur & tous les complices furent condamnés à perdre la tête. On punit avec eux, du dernier supplice, plusieurs personnes contre qui on n'avoit que de fort légers soupçons.

Conjuration & mort de Perennis.

Par tous ces moyens Perennis se délivra de ceux que Commode ménageoit encore, & qui avoient pour lui une tendre affection & une fidélité inviolable. Lors donc qu'il se vit chargé seul du salut du prince, que sa vie fut entre ses mains, & que son crédit & sa puissance n'eurent plus de bornes, il porta ses vues plus loin, & pensa à s'emparer de l'empire. Il fit donner à son fils, qui étoit encore fort jeune, le commandement des armées d'Illyrie ; & il amassoit des sommes immenses, pour corrompre par ses largesses les gardes prétoriennes. Son fils, de son côté, levoit des troupes en secret, afin d'être en état de le seconder & de le soutenir, lorsqu'il auroit tué l'empereur. Cette conjuration se découvrit d'une manière fort étrange. Les Romains

COMMODE.

célèbrent des jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin, avec un grand concours de peuple : l'empereur, avec les prêtres qui font des fonctions, préside aux jeux & distribue les prix. Commode étant donc venu pour entendre les plus excellens acteurs, étoit assis sur son trône ; l'amphithéâtre étoit rempli, chacun y étoit placé selon son rang & sa qualité. Comme on alloit commencer, une espèce de philosophe qui étoit à demi nu, & qui avoit un bâton à la main & une besace à son côté, courut tout d'un coup au milieu du théâtre, & faisant signe au peuple de l'écouter : » Il n'est pas tems, Seigneur, s'écria- » t-il, de s'occuper de jeux, de fêtes » & de spectacles ; l'épée de Perennis » pend déja sur votre tête ; il amasse ici » contre vous de l'argent & fait lever » des troupes, pendant que son fils » tâche de corrompre les armées d'Illy- » rie : ce n'est point un orage qui se » prépare, il est tout formé ; si vous ne » le prévenez, c'est fait de vous. « Cet homme se porta à une action si hardie, ou par un mouvement secret qui avoit quelque chose de divin, ou pour acquérir de la gloire, & se tirer de l'obscurité

dans

dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors, ou dans l'espérance de recevoir du prince quelque récompense considérable. Commode, à ce discours, demeura interdit; tout le monde se doutoit bien que ces choses pouvoient être véritables, quoiqu'on fît semblant de n'en rien croire; mais Perennis, sans s'étonner, fit arrêter ce malheureux, & le condamna au feu, comme un insensé & un imposteur. Les courtisans qui vouloient paroître s'intéresser pour le salut de l'empereur, & qui haïssoient d'ailleurs Perennis, que sa fierté & ses hauteurs rendoient insupportable, ne manquèrent pas cette occasion, & n'oublièrent rien pour le mettre mal dans l'esprit du prince.

La fin de Commode n'étoit pas encore venue, la conjuration devoit être découverte, & l'attentat de Perennis & de son fils ne devoit pas demeurer impuni. Car peu de tems après, quelques soldats de l'armée d'Illirie s'étant échappés, sans que le fils de Perennis en sût rien, apportèrent à Rome des pièces de monnoie que ce jeune homme avoit eu l'audace de faire marquer à son coin. Ils trouvèrent moyen de parler à l'empe-

reur, quoique Perennis fût capitaine de ſes gardes; ils lui montrèrent ces pièces d'argent, & lui découvrirent le détail de la conjuration. Commode leur donna de grandes récompenſes, & ſans perdre de tems, envoya la nuit ſuivante couper la tête à Perennis. Il dépêcha vers le fils ceux même qui avoient exécuté le père. Ils arrivèrent en Illirie avant qu'on y eût rien appris de ce qui s'étoit paſſé, & lui rendirent des lettres de l'empereur, qui, après pluſieurs démonſtrations d'amitié, lui faiſoit entendre qu'il ne le rappeloit à la cour que pour l'élever à une plus grande fortune, & pour le mettre en paſſe de concevoir de plus hautes eſpérances. Le jeune Perennis ne ſe douta point du piège qu'on lui tendoit. Il croyoit ſon père encore en vie, & les couriers l'aſſuroient qu'il les avoit chargés de vive voix de preſſer ſon départ, & qu'il n'eût pas manqué de lui écrire, s'il n'avoit cru que ſa lettre ſeroit entièrement inutile après les ordres du prince. Il ſe laiſſa donc perſuader; & quoiqu'il n'abandonnât qu'à regret ſes projets, il ſe réſolut cependant à partir, ſe tenant fort du crédit & de la puiſſance de ſon père. Il fut tué en

chemin ſur les confins de l'Italie, par ceux qui en avoient reçu l'ordre de l'empereur.

COMMODE.

Commode créa enſuite deux préfets des gardes Prétoriennes, dans la penſée qu'il y avoit trop de danger à mettre une charge ſi importante ſur une ſeule tête, & qu'il valoit mieux affoiblir cette puiſſance en la partageant. Mais ces précautions ne le mirent guère en ſûreté. Il ſe vit peu de tems après expoſé à de nouvelles embûches. Un ſoldat nommé Maternus, coupable de pluſieurs crimes, ayant déſerté, perſuada à quelques-uns de ſes compagnons, qui ne valoient pas mieux que lui, de ſuivre ſon exemple, & aſſembla en fort peu de tems un aſſez grand nombre de bandits. D'abord il couroit la campagne, & pilloit les villages. Mais quand il eut amaſſé de grandes ſommes d'argent, l'eſpérance de faire fortune attirant tous les jours à ſa ſuite beaucoup d'autres ſcélérats, il forma un corps qui avoit plus l'air d'une armée réglée, que d'une troupe de brigands. Ils s'attaquèrent alors aux plus grandes villes. Ils forçoient les priſons, délivroient tous les criminels, leur offroient un aſyle, & les

Brigandages, & conjuration de Maternus.

COMMODE.

engageoient, autant pour leur ſûreté que par reconnoiſſance, à prendre parti avec eux. Ils coururent de la ſorte les Gaules & l'Eſpagne; ils entroient les armes à la main dans les villes les plus riches & les plus peuplées, y mettoient le feu, & ſe retiroient chargés de butin. Commode ayant été informé de tous ces déſordres, écrivit aux gouverneurs des provinces, des lettres pleines de menaces; il leur reprochoit leur lâcheté & leur négligence, & leur ordonnoit de faire au plus tôt marcher des troupes contre ces brigands. Mais ſitôt qu'ils ſurent les ordres qu'on avoit donnés contre eux, ils ceſſèrent de piller & de courir le pays, ſe ſéparèrent en pluſieurs petites bandes, & gagnèrent en toute diligence l'Italie par des chemins détournés. Cependant Maternus n'avoit plus de vues médiocres, & ne penſoit à rien moins qu'à l'empire. Tout lui avoit réuſſi juſqu'alors au-delà de ſes eſpérances; il voyoit bien qu'il s'étoit engagé trop avant pour reculer, & qu'il falloit pouſſer ſa fortune juſqu'où elle pourroit aller, ou finir avec éclat & en homme de cœur. Ses forces n'étoient pas aſſez grandes pour les oppo-

ſer à celles de Commode, & pour lui faire une guerre ouverte; il ſavoit d'ailleurs que ce prince étoit aimé du peuple & des ſoldats prétoriens. Il crut donc qu'il valoit mieux avoir recours à l'artifice, & ſe ſervir de quelque ſtratagême. Voici ce qu'il imagina.

Commode.

Au commencement du printems, les Romains célèbrent en l'honneur de la mère des dieux une fête, dans laquelle on porte en cérémonie devant ſon image, tout ce que l'empereur & les particuliers ont de plus précieux pour la matière & pour la délicateſſe de l'art. Alors on a une liberté entière de faire toutes les folies & toutes les extravagances qui viennent dans l'eſprit. On ſe déguiſe chacun à ſa fantaiſie; il n'eſt dignité ſi conſidérable, perſonnage ſi ſérieux, dont on ne puiſſe prendre l'air & les habillemens. Maternus trouva ce jour très-propre pour l'exécution de ſon projet; il crut qu'il pourroit aiſément ſe déguiſer avec ſes gens, en ſoldat de la garde de l'empereur, ſe mettre à ſa ſuite comme étant de la cérémonie, & le tuer lorſqu'on y penſeroit le moins. Mais il fut trahi par quelques-uns de ceux qui avoient ſon ſecret, & qui

COMMODE.

étoient entrés avec lui dans la ville. Ils ne purent ſe réſoudre à avoir pour empereur celui qu'ils avoient bien voulu ſuivre comme un chef de brigands. Cette penſée leur inſpira une ſecrette jalouſie, & ils allèrent découvrir tout ce qu'il avoit concerté. On arrêta Maternus avant la fête, & il eut la tête tranchée avec ſes compagnons. Commode fit à la déeſſe des ſacrifices en action de graces, & parut dans la cérémonie avec un air fort gai & fort tranquille. Le peuple, de ſon côté, redoubla ſon alégreſſe & ſa joie pour faire ſa cour à l'empereur.

Digreſſion ſur la déeſſe de Peſſinunte.

Je croi qu'il ne ſera pas inutile de rapporter ici l'origine de cette fête, & de rechercher dans l'hiſtoire pourquoi les Romains honorent ſi particulièrement la mère des dieux. Cette digreſſion pourra faire quelque plaiſir aux Grecs, qui la plupart ne ſont pas inſtruits des antiquités romaines. La ſtatue de la déeſſe vient du ciel, ſi l'on veut croire ce que l'on en dit. On n'en connoît point l'ouvrier, & on eſt perſuadé qu'aucun homme n'y a mis la main. On raconte qu'elle tomba en Phrygie dans la ville de *Peſſinunte* *, qui a tiré

* *Du mot*

ſon nom de cet événement. Je trouve néanmoins dans quelques auteurs, que ce fut dans cet endroit qu'Ilus & Tantale en vinrent aux mains; & qu'après un combat fort long & fort opiniâtre, il demeura de part & d'autre beaucoup de morts ſur le champ de bataille, qui depuis cette journée fut appelé *Peſſinunte*. Ce fut auſſi dans cette occaſion que Ganimede diſparut, pendant que ſon frère Ilus & Tantale ſon raviſſeur ſe l'arrachoient l'un à l'autre; & c'eſt ſur cette hiſtoire qu'on a inventé la fable de ſon enlèvement par Jupiter. C'eſt dans ce même lieu encore, qu'autrefois les Phrygiens célébroient des myſtères ſemblables à ceux des Bacchantes, ſur le bord du fleuve Gallus, d'où les prêtres de la déeſſe qu'on y honoroit, & tous ceux qui ſont eunuques comme eux, ont été appelés *Galli*. Lorſque les Romains eurent jeté les fondemens de cette grandeur où ils ſont depuis parvenus, ils apprirent par un oracle que leur empire ſe ſoutiendroit, & iroit toujours en augmentant, s'ils faiſoient venir à Rome la déeſſe de Peſſinunte. On députa auſſitôt vers les Phrygiens; on fit valoir

grec πίσειν, qui ſignifie *tomber*.

COMMODE.

le degré d'alliance qui étoit entre eux & les Romains, qui par Enée tiroient d'eux leur origine ; & l'on obtint ſans peine ce qu'on demandoit. On mit la déeſſe ſur un vaiſſeau, qui étant arrivé à l'embouchure du Tibre, fut arrêté ſoudain par une force inviſible & inſurmontable. Tous les efforts que l'on put faire, & les ſecours qu'on employa pour le mettre en mouvement, furent inutiles. On déſeſperoit d'en venir à bout, lorſqu'une veſtale qu'on accuſoit d'avoir violé la virginité dont elle faiſoit profeſſion, & qu'on alloit condamner, demanda en grace qu'on s'en rapportât au jugement de la mère des dieux. On le lui accorde ; elle détache ſa ceinture, la lie à la proue, & prie la déeſſe de permettre, pour confondre ſes accuſateurs, que le vaiſſeau ſe laiſſât tirer ſans peine, & ſuivît comme de lui-même ; ce qui ne manqua pas d'arriver, au grand étonnement de tout le peuple, qui reconnut par ce prodige, & la puiſſance de cette nouvelle divinité, & l'innocence de la veſtale. Mais c'eſt aſſez parlé de la déeſſe de Peſſinunte ; je n'en ai peut-être que trop dit.

COMMODE.

Peste & famine à Rome. Fortune de Cléandre : sédition du peuple à son sujet ; sa mort.

Commode, après tant de conjurations où il s'étoit vu si près de perdre la vie, se tenoit plus sur ses gardes, & se montroit rarement au peuple ; il demeuroit ordinairement dans ses jardins hors de la ville, ou dans ses maisons de campagne ; il ne donnoit plus d'audiences, & ne s'occupoit plus des affaires de l'état. Dans le même tems, toute l'Italie fut affligée d'une peste très-violente ; mais le mal fut beaucoup plus grand à Rome, à cause du nombre infini des habitans & des étrangers qui y abordent de toutes parts. Commode, par l'avis de ses médecins, se retira à Laurente ; c'est un lieu fort frais, entouré de plusieurs bois de lauriers, d'où il a pris son nom. Ils disoient que la fraîcheur, l'ombrage agréable & l'odeur des lauriers étoit un fort bon préservatif contre le mauvais air. A Rome, on se remplissoit les narines & les oreilles des senteurs les plus fortes, & l'on brûloit sans cesse des parfums. Les médecins prétendoient que ces odeurs occupant les passages, empêchoient le mauvais air de pénétrer, ou que par leur force elles lui ôtoient la sienne, & arrêtoient son effet. Cependant ces

COMMODE. remèdes furent aſſez inutiles ; le mal croiſſoit tous les jours, & cette peſte emporta une effroyable multitude d'hommes & d'animaux. Elle n'eut pas plutôt ceſſé, que la famine prit ſa place. Voici quelle en fut la cauſe.

Cléandre, phrygien de nation, & eſclave d'origine, avoit été acheté par les officiers de l'empereur. Sa fortune qui avoit commencé avec le règne de Commode, alla ſi vîte ſous ce prince, & il s'inſinua ſi avant dans ſon eſprit, qu'il le fit ſon chambellan, capitaine de ſes gardes & général de ſes armées. Mais cet indigne favori ne ſe contenta pas d'avoir réuni en ſa perſonne les premières charges de l'empire : les plaiſirs irritèrent ſes paſſions, & ſes grandes richeſſes flattèrent ſes eſpérances. Il amaſſa beaucoup d'argent, & fit de grands magaſins de bled qui mirent la cherté dans Rome. Il ſe perſuadoit qu'il n'y avoit point de moyen plus ſûr pour gagner le peuple & les ſoldats, que de leur faire de grandes largeſſes dans le tems où ils en auroient le plus de beſoin, qu'ils lui tiendroient plus de compte d'une libéralité ſi bien placée. Il avoit déja fait bâtir à ſes dépens des

bains publics & une académie. Il prétendoit par-là s'attirer l'affection du peuple, mais il réussissoit fort mal; cette avidité insatiable qu'il ne pouvoit cacher, le rendoit odieux à tout le monde; & l'on s'en prenoit à lui de toutes les calamités présentes. D'abord le peuple s'amassoit par troupes au théâtre & lui disoit des injures: mais il n'en demeura pas-là. Un jour que l'empereur étoit dans ses jardins hors de Rome, ils allèrent en foule, & crièrent tous ensemble qu'on eût à leur livrer Cléandre pour le faire mourir. Pendant ce tumulte, Commode faisoit la débauche dans les lieux les plus reculés de son palais, & ne savoit rien de ce qui se passoit. Cléandre empêchoit qu'on ne l'en avertît; & lorsque le peuple s'y attendoit le moins, il fit sortir sur lui les cavaliers de la garde de l'empereur. Des gens à pied & sans armes ne pouvoient tenir contre des hommes armés & à cheval; il fallut donc prendre la fuite & se retirer vers la ville. Cependant les soldats les poursuivoient & en tuoient plusieurs; quelques-uns furent écrasés sous les pieds des chevaux, & d'autres étouffés dans la presse. Les cavaliers les

COMMODE.

pouſſèrent ainſi juſqu'aux portes de Rome ſans trouver de réſiſtance : mais lorſque ceux qui étoient dans la ville eurent appris ce déſordre, ils penſèrent à venger leurs concitoyens ; ils ferment auſſitôt les portes de leurs maiſons, montent ſur les toits, & jettent d'en haut une grêle de pierres & de tuiles. Le peuple eut alors ſon tour, & ſans faire tête aux ſoldats, il combattoit d'un lieu ſûr, & les contraignit à la fin de prendre la fuite. Mais pendant qu'ils ſe retiroient, les chevaux rencontrant ſous leurs pieds ces pierres dont les rues étoient pleines, faiſoient à tous momens de faux pas, & jetoient par terre ceux qui les montoient. Les ſoldats qui étoient en garde dans la ville & qui haïſſoient les cavaliers, ſe joignirent au peuple, & il ſe fit de part & d'autre un grand carnage.

La guerre civile étant ainſi allumée au milieu de Rome, on n'oſoit toutefois en avertir l'empereur, tant on redoutoit la puiſſance & le reſſentiment de Cléandre. Mais enfin Phadilla, l'aînée * des ſœurs de Commode, à qui ſa qualité donnoit à toute heure un libre accès auprès de lui, y courut au plus tôt.

* *Depuis la mort de Lucilla.*

Elle avoit les cheveux épars ; tout ſon extérieur triſte & défiguré, marquoit ſon alarme & ſon épouvante. En entrant elle ſe jeta par terre, & déchirant ſes habits, elle s'écria : » Vous êtes ici » en repos, Seigneur ; vous ignorez ce » qui ſe paſſe, & à quel danger vous » êtes expoſé. Vous venez de perdre » une partie de votre peuple & de vos » ſoldats ; & nous-mêmes, votre propre » ſang, nous ne ſommes pas en ſûreté. » Vos domeſtiques nous font éprouver » des maux que les barbares ne nous » ont jamais fait craindre ; & ceux que » vous avez le plus comblés de bien- » faits, ſont vos plus grands ennemis. » Cléandre vient d'armer contre vous » le peuple & les ſoldats ; animés, les » uns par la haine qu'ils lui portent, & » les autres par l'affection qu'ils ont » pour lui, ils ſe font une cruelle » guerre, & le ſang des citoyens coule » dans les places de Rome. Mais les » malheurs des deux partis retombe- » ront ſur nous, ſi vous ne ſacrifiez au » plus tôt ce vil eſclave qui a déja cauſé » la mort de tant de perſonnes, & qui » nous fera périr après eux. « Quelques-uns de ceux qui étoient préſens,

COMMODE.

COMMODE.

devenus hardis par ce diſcours de la ſœur du prince, la ſecondèrent, & firent concevoir à Commode le danger où il étoit. Il en fut épouvanté, & crut qu'on menaçoit déja ſa tête. Il fit donc appeler Cléandre. D'abord qu'il parut on le ſaiſit, on lui trancha la tête, & on la porta dans les rues au bout d'une lance; ſpectacle ſans doute bien agréable pour un peuple maltraité ! Ce remède arrêta le mal ſur le champ; on mit bas les armes de part & d'autre : les ſoldats, voyant que celui pour qui ils combattoient n'étoit plus, appréhendoient les ſuites de cette affaire ; ils reconnurent qu'on les avoit trompés, & que Cléandre n'avoit reçu aucun ordre du prince. D'autre part, le peuple étoit ſatisfait, & ſe croyoit aſſez vengé par la mort de celui qui étoit l'auteur & la première cauſe de tout le déſordre. Il tourna ce qui lui reſtoit de rage contre les deux fils & contre les amis de ce favori. Ils furent tous maſſacrés : on traîna leurs corps par les rues; & après leur avoir fait toutes les indignités dont s'aviſe une populace en fureur, on les jeta dans les égoûts. Telle fut la fin malheureuſe de Cléandre. Il ſemble que la

fortune ait affecté de faire voir en un seul homme tous ses caprices, & qu'il ne lui faut qu'un tour de roue pour élever ceux qui lui servent de jouet, de la plus basse condition aux plus grandes places, & pour les faire retomber avec d'autant plus de rapidité qu'elle les avoit portés plus haut.

COMMODE.

Cruauté & débauches de Commode.

Commode n'étoit pas encore bien revenu de sa peur, il appréhendoit que le peuple n'entreprît quelque chose contre sa personne; il se rendit toutefois au conseil de ses amis, & rentra dans Rome où il fut reçu avec de grandes acclamations. Cependant ces différens périls auxquels il s'étoit vu exposé, le rendirent défiant à l'excès. Tout le monde lui devint suspect; ses jours étoient tous marqués par quelque nouvelle proscription. D'abord qu'on étoit accusé, on étoit coupable; il suffisoit d'avoir quelque mérite pour n'être point admis dans sa familiarité. Aussi ne lui restoit-il aucune bonne inclination; il s'étoit livré à toutes sortes de débauches, elles le partageoient tour-à-tour; le jour & la nuit n'y pouvoient suffire. Pour peu qu'on eût de probité, ou quelque teinture des belles-lettres, on étoit

COMMODE.

éloigné de sa cour, comme personnes inutiles ou dangereuses, pendant que les bouffons & les farceurs les plus infâmes y étoient fort bien reçus. Il passoit tout son tems à conduire des charriots, & à tirer sur des bêtes farouches. Les courtisans prenoient de-là occasion de louer sa force & son adresse, & par leurs flatteries entretenoient sa passion pour des exercices dont ils auroient dû plutôt le détacher.

Prodiges. Incendie.

Il parut en même tems des prodiges dans le ciel; on vit des comètes & des étoiles en plein midi. Les animaux eurent des petits d'une espèce différente, ou d'une figure extraordinaire & bizarre, ou bien avec des membres mal placés & peu proportionnés. Mais il arriva un accident plus fâcheux, qui de soi-même très-considérable, le devint encore plus par le trouble qu'il jeta dans les esprits. Le feu prit au temple de la Paix, sans qu'on pût en découvrir la cause. Le ciel étoit serein, & on n'avoit point entendu tonner; on avoit seulement senti quelques légères secousses de tremblement de terre; & peut-être qu'alors il étoit sorti des feux souterrains qui s'étoient répandus dans le temple,

temple, ou que le tonnerre y étoit tombé pendant la nuit. C'étoit un des plus beaux & des plus ſomptueux édifices de Rome ; il étoit orné & enrichi d'offrandes d'or & d'argent que la piété de nos ancêtres y avoit conſacrées. Comme ce lieu étoit fort ſûr, chacun y mettoit en dépôt tout ce qu'il avoit de plus précieux ; ainſi en une ſeule nuit, le feu ruina un grand nombre de familles, & preſque tout le monde avec le malheur public eut à pleurer ſes pertes particulières. La flamme, après avoir réduit en cendre ce ſuperbe bâtiment, gagna plus loin & brûla pluſieurs autres temples. Celui de Veſta ne fut point exempt de ce malheur ; & l'on vit à découvert, pour la première fois, le palladium qu'Enée apporta de Troye en Italie, & que les Romains tiennent caché avec tant de religion ; car, pour ſauver cette ancienne ſtatue, les veſtales la portèrent ſur leurs épaules par la rue ſacrée dans le palais de l'empereur. Les plus beaux quartiers de la ville furent entièrement brûlés, & le feu dura pluſieurs jours avec la même violence, juſqu'à ce qu'il ſurvint des pluies qui arrê-

COMMODE.

tèrent ſon impétuoſité. Ainſi l'on crut qu'il n'y avoit rien de naturel dans cet accident; tout le monde diſoit que les dieux qui avoient fait commencer l'incendie, avoient pu ſeuls en arrêter le cours. D'autres ajoutoient que la ruine du temple de la Paix étoit un préſage infaillible de quelque guerre dont l'empire étoit menacé: ce pronoſtic ne ſe trouva que trop vrai, comme on le verra dans la ſuite de cette hiſtoire.

Excès & folie de Commode; ſon adreſſe à tirer de l'arc.

Ces accidens funeſtès qui ſe ſuivirent de ſi près, aigrirent l'eſprit du peuple contre Commode. Ils rejetoient ſur lui la cauſe de tous leurs malheurs; ils diſoient hautement que les dieux vengeoient la mort de tant d'illuſtres perſonnages injuſtement condamnés, & que ſes crimes attiroient ſur Rome le courroux du ciel. Car on n'ignoroit pas ſes déportemens; il ne ſe mettoit guère en peine de les cacher, & il n'eut pas de honte de faire paroître au grand jour ſes excès & ſes infamies. Son extravagance alla ſi loin, qu'il lui prit fantaiſie de changer de nom; & au lieu de Commode, fils de M. Aurele, il ſe faiſoit appeler Hercule, fils de Jupiter. Il quit-

toit ſouvent l'habit à la romaine & la pourpre impériale, & ſe montroit en public avec une peau de lion & une maſſue à la main. Il portoit deſſous une veſte brochée d'or, & c'étoit une choſe ridicule & bizarre de le voir faire parade en même tems de l'afféterie des femmes & de la force des héros. Il changea auſſi les noms des mois, & leur en donna de nouveaux, qui la plupart avoient rapport aux actions & aux combats d'Hercule. Entre les ſtatues qui étoient placées dans tous les quartiers de la ville, il en fit mettre une devant le ſénat, où il étoit repréſenté avec un arc à la main; il vouloit que ſes images mêmes inſpiraſſent de la terreur, & que leur marbre eût un air menaçant. Mais dès qu'il fut mort on ôta celle-ci, & l'on mit en ſa place celle de la Liberté. Après tant d'extravagances, il ne garda plus de meſures. Il fit publier des jeux où il devoit paroître en perſonne & ſe donner en ſpectacle dans le cirque, où on le verroit tuer lui ſeul toutes les bêtes qu'on lâcheroit dans l'amphithéâtre, & combattre enſuite contre les gladiateurs les plus vi-

COMMODE.

goureux. D'abord que cette nouvelle se fut répandue, il vint de toute l'Italie & des pays voisins une multitude infinie de personnes pour voir des choses si nouvelles & si surprenantes. On ne parloit que de son adresse merveilleuse. Il s'étoit fait exercer à tirer des flèches par des Parthes très-habiles, & à lancer le javelot par des Maures non moins expérimentés; mais il surpassoit tous ses maîtres.

Lorsque le jour des jeux fut arrivé, l'amphithéâtre fut bientôt rempli d'un nombre infini de spectateurs. On avoit élevé alentour une galerie, de laquelle Commode tiroit sur les bêtes sans s'exposer, faisant ainsi voir plutôt son adresse que son courage. Il tua d'abord des cerfs, des daims & autres bêtes à cornes; il couroit après eux de sa galerie, & prévenoit par la vitesse de ses flèches la rapidité de leur course. Il se servit ensuite de dards contre les lions & les autres bêtes farouches; il ne tira jamais deux fois sur la même, & toutes les blessures qu'il leur faisoit étoient mortelles; car, pendant qu'elles couroient avec le plus de vitesse, il portoit

ſon coup juſte au front ou dans le cœur. On lui amenoit des Indes, de l'Ethiopie, du midi & du ſeptentrion, les animaux les plus rares & les plus extraordinaires; & il nous fit voir pour la première fois en nature ce que nous n'avions vu juſqu'alors que dans des tableaux. Mais on admiroit encore plus ſon adreſſe que la figure étrange de ces bêtes féroces. Un jour, ayant pris des flèches dont le fer étoit en croiſſant, il fit lâcher des autruches de Mauritanie. Ces oiſeaux ſans quitter la terre ſe ſervent de leurs aîles recourbées comme de voiles, & courent avec une rapidité ſurprenante. Cependant il les tiroit ſi juſte, qu'il leur coupoit à toutes le cou; & dans cet état l'impétuoſité de leur vol les ſoutenoit encore & les emportoit quelques pas plus loin. Une autre fois un léopard s'étant lancé ſoudainement ſur un homme qui étoit deſcendu dans le cirque, alloit le dévorer ſi Commode d'une main ſûre n'eût tué cette bête furieuſe, ſans bleſſer le malheureux qui étoit déja ſous ſes dents. Un autre jour on fit ſortir de leur loge cent lions qu'il tua tous les uns après les

COMMODE.

autres avec un pareil nombre de javelots. Ils demeurèrent long-tems étendus ſur le ſable, & on put les compter à loiſir. Juſques-là il n'y avoit rien que de ſupportable ; & quoique toutes ces actions ne fuſſent guère de la majeſté d'un empereur, elles avoient d'ailleurs un air de force & d'adreſſe qui ne déplaiſoit pas au peuple. Mais lorſqu'on le vit paroître tout nu dans l'amphithéâtre, & entrer en lice avec des gladiateurs, ce fut pour le peuple même un triſte ſpectacle. On ne put ſans horreur & ſans indignation voir un empereur dont le père & les ancêtres avoient remporté tant de fois l'honneur du triomphe, qui au lieu de s'armer à la romaine & de porter la guerre chez les barbares, deshonoroit la pourpre & la majeſté de l'empire, & paroiſſoit aux yeux de tout le monde dans l'équipage infâme d'un gladiateur. Au reſte, dans ces combats il étoit toujours le victorieux ; on n'en venoit pas juſqu'aux bleſſures, chacun à l'envi ſe faiſoit honneur de lui céder, & reconnoiſſoit le prince ſous cette figure empruntée. Il quitta le nom d'Hercule, & prit celui d'un fameux gladiateur

qui étoit mort depuis peu. A la folie il voulut joindre l'impiété; ayant fait ôter la tête de cette grande ſtatue du ſoleil, de tout tems ſi révérée par les Romains, il fit mettre la ſienne à la place; & ſur le piédeſtal, au lieu des qualités qu'il tenoit de ſon père & que lui donnoit ſa dignité, il mit pour inſcription : *Commode victorieux de mille gladiateurs.*

COMMODE.

Conjuration de Marcia. Mort de Commode.

Il étoit tems enfin que ces extravagances ceſſaſſent, & que l'empire fût délivré de ce tyran. Le premier jour de l'année, les Romains célèbrent une fête en l'honneur de Janus, le plus ancien de leurs dieux. Ils diſent que ce fut lui qui reçut dans ſa maiſon Saturne, lorſque détrôné par Jupiter ſon fils, il vint ſur la terre; & que de-là ſon pays fut appelé (1) *Latium*, parce que ce dieu s'y étoit tenu caché. C'eſt pour cela encore que les ſaturnales ſont immédiatement ſuivies de la fête de Janus qu'ils repréſentent avec un double viſage, pour faire entendre que par lui commence & finit l'année. Le jour de cette ſolemnité, les Romains ſe rendent des

(1) De *lateo*, qui ſignifie ſe cacher. Voyez les Rem.

COMMODE.

visites mutuelles & se font des présens, ou en argent, ou en bijoux. C'est ce même jour que les consuls désignés entrent en charge, & prennent les marques de leur dignité. Commode se mit donc en tête de sortir ce jour-là en cérémonie, non de son palais selon la coutume, mais du lieu des exercices, & de quitter la robe impériale pour se montrer au peuple armé de pied en cap, & précédé de tous les gladiateurs. Il communiqua son dessein à Marcia; c'étoit de toutes ses concubines celle qu'il aimoit & considéroit le plus, & elle avoit tous les honneurs des impératrices, à la réserve du feu qu'on ne portoit pas devant elle. Cette femme surprise d'une pensée si bizarre, se jeta à ses pieds, & les arrosant de ses larmes, elle le conjura de se souvenir de ce qu'il étoit, & de ne pas exposer son honneur & sa vie en livrant sa personne à des misérables sans nom & sans aveu. Mais après beaucoup d'instances redoublées, n'ayant pu rien gagner sur lui, elle fut obligée de se retirer. Il fit ensuite appeler Lætus chef des cohortes prétoriennes, & Electus son chambellan, & les chargea de lui

lui faire meubler un appartement dans la maiſon des gladiateurs. Ces officiers employèrent à leur tour les remontrances & les prières pour le faire revenir de cette manie.

COMMODE.

Commode, choqué de ce que perſonne n'entroit dans ſes penſées, les renvoya & s'en alla dans ſa chambre ſur le midi, comme pour y dormir à ſon ordinaire. Il prit une cédule faite d'une petite peau de tilleul fort mince, repliée en deux & roulée des deux côtés. Il écrivit deſſus les noms de tous ceux qu'il vouloit faire tuer la nuit ſuivante. A la tête étoient Marcia, Lætus & Electus; ſuivoit après une grande liſte des ſénateurs les plus diſtingués. Il vouloit ſe défaire de ce qui reſtoit des anciens amis de ſon père; leur préſence le gênoit, il appréhendoit leur cenſure, & il étoit bien aiſe de n'avoir plus pour témoins de ſes indignités, des perſonnages ſi graves & ſi ſérieux. Il avoit mis ſur la même cédule pluſieurs perſonnes riches dont il vouloit confiſquer les biens, pour en faire des largeſſes aux gladiateurs & aux ſoldats; à ceux-ci, afin qu'ils gardaſſent ſa perſonne avec

COMMODE.

plus de vigilance & de fidélité ; & à ceux-là, afin qu'ils contribuassent avec plus d'ardeur à ses plaisirs. Il laissa cette cédule sous le chevet de son lit, ne s'imaginant pas que personne dût entrer dans sa chambre. Il avoit à sa cour un de ces petits enfans qui servent aux plaisirs des Romains voluptueux, qu'on tient à demi nus, & dont on relève la beauté par l'éclat des pierreries. Il aimoit celui-ci éperdûment, & le faisoit appeler *Philocommode* (1), afin que son nom même exprimât la passion qu'il avoit pour lui. Cet enfant étant entré dans la chambre pendant qu'il étoit aux bains, cherchant de quoi jouer, trouva le billet dont nous avons parlé & l'emporta avec lui. Marcia le rencontra heureusement ; elle l'embrassa, le baisa, & après l'avoir carressé, lui ôta ce billet, appréhendant que ce ne fût quelque papier de conséquence. Elle reconnut d'abord la main de l'empereur, ce qui augmenta sa curiosité ; mais lorsqu'elle eut lu l'arrêt de sa mort, & les noms de Lætus,

(1) C'est-à-dire, *Mignon de Commode.*

d'Electus & de tant d'autres personnes de qualité, elle dit, en jetant un profond soupir : » Courage, Commode ! » ne te démens point. Voilà donc la ré» compense de ma tendresse, & de la » longue patience avec laquelle j'ai sup» porté tes brutalités & tes débauches ? » Mais il ne sera pas dit qu'un homme » toujours enseveli dans le vin, prévien» dra une femme sobre & qui a toute » sa raison. « Elle fit aussitôt appeler Electus : sa charge de chambellan lui donnoit souvent occasion de la voir en particulier, & on les soupçonnoit même d'avoir ensemble un commerce secret. *Voyez*, lui dit-elle en lui présentant le billet, *quelle nuit & quelle fête on nous prépare.* Il en fut étrangement surpris. C'étoit un Egyptien, homme violent, emporté & capable de tout. Après l'avoir lu, il le cacheta, & l'envoya par une personne de confiance à Lætus, qui vint les trouver aussitôt, comme pour prendre ensemble des mesures sur les ordres que leur avoit donnés l'empereur.

Ils conclurent d'abord qu'il falloit prévenir Commode, s'ils ne vouloient

COMMODE. périr eux-mêmes ; qu'il n'y avoit point de tems à perdre, que tous les momens étoient chers. Ils crurent que la voie du poiſon ſeroit la plus ſûre & la plus facile ; Marcia ſe chargea de l'exécution. Lorſqu'il ſe mettoit à table, elle lui verſoit toujours le premier coup à boire, afin que de la main d'une maîtreſſe, le vin lui parût meilleur. Quand il fut donc revenu du bain, elle lui préſenta une coupe empoiſonnée. Ses exercices l'avoient fort altéré, & il l'avala ſans qu'on fît l'eſſai, n'ayant pas lieu de ſe défier d'une perſonne qui lui en avoit ſervi tant de fois. Sa tête s'appeſantit à l'heure même ; il crut que c'étoit un aſſoupiſſement cauſé par la fatigue de la chaſſe, & s'alla mettre ſur ſon lit. Marcia & Electus firent dire en même tems que le prince avoit beſoin de repos, & qu'on ſe retirât. Ce n'étoit pas la première fois que pareille choſe lui étoit arrivée ; comme il étoit toujours dans la débauche, qu'il ſe baignoit ſouvent, & mangeoit à toutes les heures du jour, il n'avoit point de tems réglé pour le ſommeil. Les voluptés le partageoient les unes après les autres ; & dans quel-

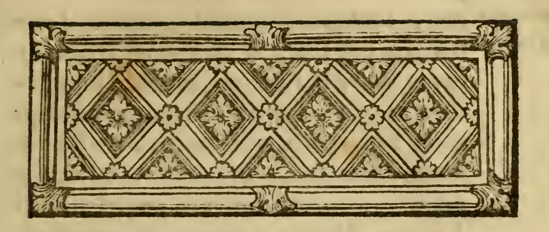
COMMODE.

que tems, à quelque heure que ce fût, ſouvent preſque malgré lui, il s'abandonnoit à des excès dont il étoit devenu l'eſclave. Après qu'il eut un peu dormi, & que le poiſon eut commencé à agir ſur l'eſtomac & ſur les entrailles, il s'éveilla avec un tournoiement de tête, qui fut ſuivi d'un grand vomiſſement; ſoit que le vin & les viandes dont il s'étoit rempli repouſſaſſent le poiſon, ou que, ſuivant la coutume des princes, il eût pris quelque préſervatif avant de ſe mettre à table. Cet incident épouvanta les complices; ils ne doutoient point qu'il ne les fît mourir ſur le champ, s'il en réchappoit; & pour parer ce coup, ils perſuadèrent à force de promeſſes à un eſclave appelé Narciſſe, d'entrer dans ſa chambre & de l'achever. Cet homme hardi & vigoureux, trouva l'empereur affoibli par les efforts du vomiſſement, & lui ſerra ſi fort le cou qu'il l'étrangla. Ainſi finit Commode, après treize ans de règne; prince, qui par la grandeur de ſa naiſſance ne cédoit à aucun de ſes prédéceſſeurs comme en beauté & en bonne mine il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon tems; & pour dire quelque

COMMODE.

chose qui ressente un peu le courage & la force, l'homme le plus adroit de son siècle à tirer de l'arc; qualités qui auroient pu lui mériter quelque estime, si elles n'avoient pas été obscurcies par tant de vices & d'inclinations indignes d'un empereur.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE SECOND.

Pertinax proclamé empereur par le peuple.

Les conjurés s'étant défaits de Commode, de la manière que nous venons de rapporter dans le livre précédent, pensèrent d'abord à tenir cette affaire secrette ; & pour tromper les gardes de l'empereur, enveloppèrent son corps dans une méchante couverture, & le firent emporter comme un paquet de vieilles hardes par deux esclaves affidés. Ils passèrent au milieu des soldats ; les uns, pris de vin, étoient ensevelis dans le sommeil ; les autres, à moitié endor-

PERTINAX.

mis, tenoient nonchalamment leurs hallebardes, & ſe mettoient peu en peine de viſiter ce qui ſortoit de la garderobe du prince, croyant que cela étoit ſans conſéquence. Les eſclaves étant ainſi ſortis du palais, mirent le corps ſur un chariot & l'envoyèrent à Ariſtée. Marcia, Lætus & Electus, après avoir long-tems délibéré, conclurent qu'il falloit faire courir le bruit que Commode étoit mort d'apoplexie; que ſes débauches fréquentes & exceſſives donneroient à cette nouvelle toute la vraiſemblance néceſſaire ; mais qu'ils devoient avant toutes choſes penſer à leur ſûreté, & faire enſorte que le nouvel empereur leur fût redevable de ſon élection ; qu'il falloit choiſir un homme âgé, d'une modération & d'une prudence reconnue, qui fît reſpirer le peuple accablé ſous la tyrannie du règne précédent. Après avoir jeté la vue ſur pluſieurs perſonnes, il s'arrêtèrent à Pertinax: il étoit originaire d'une province de l'Italie ; la paix & la guerre avoient également fait paroître ſes grandes qualités ; il avoit triomphé pluſieurs fois du nord & de l'orient. C'étoit de tous les anciens amis de

Marc-Aurele, celui pour qui ce ſage prince avoit le plus d'eſtime & de conſidération, & le ſeul qu'eût épargné Commode; peut-être, parce que le mérite d'un ſi grand perſonnage avoit retenu juſqu'alors ſes ennemis, ou plutôt, parce que ſa grande pauvreté l'avoit mis à couvert des pourſuites des accuſateurs & des ſoupçons du tyran: car entre ſes autres vertus, ce qui lui faiſoit le plus d'honneur, c'étoit, qu'ayant paſſé par les plus grands emplois & les plus hautes dignités, il en étoit ſorti auſſi pauvre qu'il y étoit entré.

PERTINAX.

Lætus & Electus avec quelques-uns de leurs amis, allèrent à ſa maiſon ſur le minuit, & éveillèrent ſon portier qui leur ayant ouvert, & ayant apperçu des ſodats avec Lætus leur commandant, courut tout effrayé en avertir ſon maître. Il dit » qu'on les fît en» trer; qu'il voyoit bien que ſon heure » étoit venue; que ce coup n'avoit rien » qui le ſurprît. « Quoiqu'il ne doutât point que ces officiers ne vinſſent pour le tuer, il les vit toutefois paroître ſans changer de viſage; & ſe tenant ſur ſon lit avec un air aſſuré: » Je m'attendois,

PERTINAX.

» dit-il, toutes les nuits à un pareil sort. » Je restois seul des amis de M. Aurele, & je ne comprenois pas pourquoi son fils différoit si long-tems de me rejoindre à eux. Exécutez vos ordres, & délivrez-moi pour toujours d'une incertitude plus cruelle que la mort même. — N'ayez point de nous, dit Lætus, des pensées si injustes, & concevez des espérances qui répondent au mérite de vos grandes actions. Nous sommes bien éloignés d'avoir aucun dessein contre votre personne ; nous venons au contraire implorer votre secours, & nous remettre à vos soins de la liberté du peuple & du salut de l'empire. Le tyran est mort, ses crimes ne sont pas demeurés impunis; nous l'avons prévenu, & nous avons sauvé notre vie en lui ôtant la sienne. Il faut que vous preniez sa place ; votre autorité, votre prudence, votre modération, votre âge même, tout vous en rend digne. Le peuple a pour vous beaucoup d'affection, d'estime & de respect ; nous sommes persuadés qu'il nous avouera de notre choix, & qu'il trouvera son avantage où nous cherchons notre

» sûreté. — Pourquoi, reprit Pertinax, » insulter un vieillard & vouloir éprou- » ver sa constance ? N'est-ce pas assez » de me faire mourir, sans joindre la » moquerie à la cruauté ? — Puisqu'il » n'y a pas moyen de vous désabuser, » dit Electus, lisez ce billet : vous con- » noissez la main de Commode ; vous » allez voir à quel péril nous avons été » exposés, & vous serez convaincu que » nous ne vous disons rien que de très- » sincère & de très-véritable. « Pertinax, après cette lecture, revint enfin de sa méprise ; il considéra que Lætus & Electus avoient toujours été de ses amis ; & le détail qu'ils lui firent de la conjuration ayant achevé de le remettre, il s'abandonna à eux.

On fut d'avis d'aller d'abord trouver les soldats pour sonder leurs dispositions. Lætus leur chef, à qui cette qualité donnoit beaucoup de crédit parmi eux, se faisoit fort de les gagner ; ils marchèrent tous ensemble vers le camp, la nuit étant fort avancée, & la fête des calendes de janvier prête à commencer. Ils répandirent en même tems dans la ville quelques-uns de leurs amis, qui publièrent par-tout que Commode

PERTINAX.

étoit mort, & que Pertinax choisi pour lui succéder, alloit se faire reconnoître. A ce bruit, tout le peuple ne se possédant pas de joie, se mit à courir par les rues : chacun s'empressoit de faire part de cette bonne nouvelle à ses amis, à ses voisins, & sur-tout aux personnes riches & de qualité, qui étoient les plus exposées à la cruauté & à l'avarice de Commode. On crioit par-tout que ce tyran étoit mort; les uns l'appeloient le gladiateur, & d'autres lui donnoient des noms & des épithètes plus infâmes. On laissoit paroître sans crainte ce qu'on n'avoit tenu renfermé qu'avec beaucoup de peine, & l'on se dédommageoit avec plaisir d'un silence forcé. On couroit aux temples rendre aux dieux des actions de graces. Mais la plus grande partie du peuple alla du côté du camp ; ils appréhendoient que les cohortes prétoriennes ne se portassent pas volontiers à reconnoître Pertinax ; ils se doutoient bien qu'un prince sage & modéré ne seroit pas de leur goût : la tyrannie les accommodoit mieux; c'étoit un tems très-propre & très-sûr pour exercer impunément leurs violences. Dans cette appréhension, le peuple se rendit en

foule au camp pour ſoutenir Pertinax. Lætus & Electus le firent alors paroître, & le premier harangua ainſi ſes ſoldats : » Une apoplexie vient de vous enlever » Commode ; il ne s'en faut prendre » de ſa mort qu'à lui-même : il s'eſt » moqué des avis que nous lui don» nions tous les jours, & n'a rien dimi» nué de ſes excès : vous n'ignoriez pas » ſes débauches ; le vin & les viandes » l'ont à la fin ſuffoqué. Tous les » hommes ſont condamnés à mourir, » mais ils ne meurent pas tous de la » même manière ; ils vont par diffé» rentes voies au même terme, & celle» ci étoit marquée dans le deſtin pour » l'empereur. En ſa place nous venons, » avec tout le peuple, vous préſenter » un homme d'un âge vénérable, d'une » probité reconnue, & d'une expé» rience conſommée dans la guerre. » Vos vétérans qui ont ſervi ſous lui, » peuvent vous en rendre compte ; & » vous avez vous-même admiré ſes » vertus pendant le long tems qu'il a » exercé la charge de gouverneur de » Rome. La fortune vous offre moins » un prince qu'un père ; ſon élection » ne ſera pas agréable à vous ſeuls :

PERTINAX.

» ce sera aussi une heureuse nouvelle » pour les soldats qui gardent les bords » du Rhin & du Danube, & les autres » frontières de l'empire ; car ils n'ont » pas oublié ses grands exploits. Nous » n'en serons plus désormais réduits à » acheter des barbares une paix hon» teuse ; ils se souviennent encore de » ses victoires, son nom seul les fera » trembler. « Le peuple impatient attendit à peine que Lætus eût achevé, & proclama tout d'une voix Pertinax empereur, l'appela père de la patrie, & y joignit beaucoup d'autres acclamations. Les soldats n'étoient pas si ardens, mais ils ne furent pas tout-à-fait les maîtres ; ils étoient en petit nombre & sans armes, à cause de la fête ; le peuple les environnoit de tous côtés : il fallut donc céder à la multitude ; ils joignirent leurs voix à la sienne, & prêtèrent le serment de fidélité. On fit les sacrifices accoutumés ; & ils reconduisirent tous ensemble, sur la fin de la nuit, le nouvel empereur au palais.

Election de Pertinax confirmée par le sénat.

Il n'étoit pas encore bien revenu de son étonnement ; & quoiqu'il eût beaucoup de fermeté, il sentit quelque

PERTINAX.

trouble s'élever dans ſon eſprit. Ce n'étoit point pour ſa vie qu'il appréhendoit; il avoit ſoutenu ſans pâlir de bien plus grands périls : mais il ne ſavoit encore que penſer d'un changement ſi ſubit ; il craignoit la jalouſie de quelques nobles ſénateurs, & s'imaginoit qu'ils ne ſouffriroient jamais que l'empire paſſât des mains de Commode dans les ſiennes. Son prédéceſſeur étoit d'une maiſon fort illuſtre : pour lui, il avoit à la vérité toutes les qualités qui forment les grands princes, tout le monde lui rendoit cette juſtice ; mais ſa naiſſance ne répondoit pas à ſon mérite, & il voyoit au deſſus de lui beaucoup de patriciens. Dès que le jour parut, il ſe rendit au ſénat. Il ne voulut point qu'on portât devant lui le feu ni les autres marques de ſa dignité, juſqu'à ce que cette compagnie eût confirmé ſon élection. Mais ſitôt qu'il ſe montra, ils le ſaluèrent avec de grandes acclamations, l'appelant Auguſte & empereur. Il refuſa d'abord ces honneurs, comme tròp expoſés à l'envie & beaucoup au deſſus de ſa naiſſance : il s'excuſa auſſi ſur ſa vieilleſſe, & ajouta qu'ils avoient parmi eux pluſieurs patriciens qui rem-

PERTINAX.

plîroient mieux que lui cette place. Il prit en même tems Glabrion par la main, & voulut le faire asseoir sur la chaire des empereurs. C'étoit de tous les sénateurs celui dont la noblesse étoit la plus ancienne ; il en faisoit remonter l'origine jusqu'à Enée ; il étoit de plus consul pour la seconde fois. » Puisque » je suis, dit ce patricien, celui que » vous croyez le plus digne de cet hon- » neur, je suis le premier à vous le » céder, & je me joins à tout le sénat » pour vous prier d'accepter l'empire. « Ils le pressèrent tous de la même manière. Enfin, après s'être fait long-tems prier, il se rendit ; & ayant pris séance, il les harangua en ces termes :

» Le choix que vous avez fait de moi » préférablement à tant de patriciens, » & l'ardeur avec laquelle vous m'avez » porté sur le trône, n'ont point un air » de flatterie, & ce sont autant de » preuves certaines de votre affection. » Ces marques d'estime pourroient don- » ner à d'autres plus d'assurance ; ils » accepteroient sans inquiétude les » offres que vous venez de me faire ; » ils auroient quelque raison de bien » augurer d'un règne dont les com- mencemens

» mencemens ſont ſi heureux, & pour- PERTINAX.
» roient ſe promettre de trouver dans
» vos diſpoſitions de grandes facilités
» pour le gouvernement. Mais plus
» toutes ces choſes ſont grandes, plus
» elles me ſont avantageuſes, plus je
» reſſens l'honneur que vous me faites,
» plus auſſi je conçois les obligations
» qu'il m'impoſe, & combien il me ſera
» difficile d'y répondre dignement.
» Lorſqu'une perſonne puiſſante paie
» de petits ſervices par des bienfaits con-
» ſidérables, ſouvent on lui tient un
» grand compte d'une choſe qui lui a
» peu coûté; & ſouvent auſſi, lorſqu'une
» autre, après avoir reçu de grands ſer-
» vices, n'en rend que de médiocres,
» on attribue à ſon peu de reconnoiſ-
» ſance & de ſenſibilité, ce qui ne vient
» que de l'impuiſſance où il eſt d'en
» rendre de plus grands. Je me trouve
» dans cet embarras; je ſens bien qu'il
» ne me ſera pas aiſé de remplir l'idée
» que vous avez de moi, & de me ren-
» dre digne de tant d'honneurs; car la
» gloire du trône n'eſt point dans ſon
» élévation, mais dans le mérite de celui
» qui en ſait ſoutenir & rehauſſer l'éclat.
» L'horreur qu'on a des maux paſſés

PERTINAX. » fait concevoir plus facilement de » bonnes eſpérances pour l'avenir ; on » ſe perſuade aiſément ce que l'on ſou- » haite. On n'oublie guère les injures ; » l'eſprit aigri par ſes malheurs en con- » ſerve long-tems le ſouvenir ; mais on » jouit des biens ſans réflexion, & quand » on ne les poſſède plus, on en perd » bientôt la mémoire. La douleur fait » dans l'ame de plus vives impreſſions » que le plaiſir, & nous ſentons beau- » coup plus le malheur de la ſervitude » que le bonheur de la liberté. Lorſ- » qu'on nous laiſſe jouir en repos de nos » biens, nous regardons cet avantage » comme un droit naturel dont nous ne » devons avoir obligation à perſonne. » Mais ſi l'on nous enlève ce que nous » poſſédons, cette injuſtice nous ré- » volte d'autant plus, que le bienfait » oppoſé nous touchoit peu. S'il arrive » quelque changement avantageux à la » république, perſonne ne le met ſur ſon » compte ; car on ne s'intéreſſe point » au bien général de l'état, quoiqu'on » en profite. Si au contraire on fait la » moindre perte en particulier, on ne » la croit jamais aſſez compenſée par la » tranquillité & le bonheur de tous les

» citoyens. Ceux qui, ſous la tyrannie, » s'accommodoient de ces largeſſes » faites avec tant de profuſion & ſi » peu de diſcernement, lorſque ſous » un nouveau règne ils voient des fonds » plus petits diſtribués avec plus de juſ- » tice & de prudence, traitent cette » ſage diſpenſation d'avarice ſordide; » ſans faire réflexion que les tyrans ne » ſont prodigues que du bien de leurs » peuples, & qu'ils n'enrichiſſent les » uns que des dépouilles des autres. » Mais les princes qui ne font point de » largeſſes mal-à-propos, & qui ne ré- » compenſent que le mérite, ne groſ- » ſiſſent point leur épargne aux dépens » des malheureux; & bien loin de four- » nir aux plaiſirs & aux débauches de » leurs favoris, leur frugalité ſert elle- » même d'exemple à toute leur cour. » J'eſpère que toutes ces réflexions vous » feront ſentir le poids que j'ai à ſoute- » nir, que vous m'aiderez de vos con- » ſeils, & que vous partagerez mes » ſoins. Nous ne ſommes plus ſous une » injuſte monarchie; il faut faire revi- » vre la république, & que le ſénat » rentre dans ſes droits. Voilà mes in- » tentions : vous pouvez en faire part

PERTINAX.

PERTINAX.

» au peuple : je ne doute point que » vous n'en conceviez de bonnes eſpé» rances. « Ce diſcours de Pertinax fut reçu des ſénateurs avec beaucoup d'acclamations & de louanges ; ce rayon de liberté releva un peu leur eſprit abattu ſous une longue ſervitude. Ils lui firent de grands remercîmens; & après lui avoir rendu toute ſorte d'honneurs, l'accompagnèrent au capitole & dans tous les temples, où il offrit des ſacrifices pour la proſpérité de ſon règne.

Heureux commencemens du règne de Pertinax. Il eſt tué par les ſoldats.

Quand on eut appris le détail de ce qu'il avoit dit dans le ſénat, & qu'on eut vu les lettres qu'il écrivit au peuple, on en eut une joie incroyable ; on ſe promit toute ſorte de bonheur ſous un prince d'un ſi grand mérite & d'une modération ſi peu ordinaire. Il commença par faire défenſe aux ſoldats prétoriens d'inſulter & de maltraiter les bourgeois, & tâcha de rétablir par-tout l'ordre que la licence du règne paſſé avoit banni. Il étoit d'un abord aiſé & engageant, & donnoit audience aux moindres citoyens avec beaucoup de bonté. Il ſe propoſoit dans toutes ſes actions Marc-Aurele pour exemple;

c'étoit pour les vieillards une grande joie de retrouver en lui ce bon prince : les autres, qui avoient gémi long-tems sous la tyrannie, goûtoient d'autant plus la douceur d'un règne paisible, qu'ils ne l'avoient jamais éprouvée ; & ils étoient pleins de reconnoissance & d'attachement pour celui à qui ils en étoient redevables. Lorsqu'on eut appris dans les provinces tout ce qu'il avoit fait à Rome, les peuples, les soldats & les alliés du peuple romain l'élevèrent jusqu'aux cieux, & le comblèrent de louanges. D'un autre côté, les barbares qui avoient secoué le joug, ou qui pensoient à se révolter, changèrent de résolution ; son nom étoit redoutable parmi eux, ils se sentoient encore de leurs pertes & de ses victoires. Ils savoient d'ailleurs qu'il étoit d'une équité & d'une fidélité inviolable, qu'il ne faisoit jamais le premier des actes d'hostilité, & qu'il étoit également éloigné de la cruauté & d'une fausse & lâche condescendance. Tous ces motifs les engagèrent à se soumettre à lui volontairement. On vit venir en même tems de tous côtés, des ambassades à Rome pour féliciter l'empereur sur son élec-

PERTINAX.

tion, & le peuple ſur le bonheur qu'il avoit de vivre ſous un ſi grand prince. Tout le monde, en particulier & en général, étoit donc ſatisfait du nouveau gouvernement; mais ce qui faiſoit la félicité publique, ne pouvoit accommoder les ſoldats des gardes prétoriennes. Les rapines & les violences leur étoient interdites; on les avoit aſſujettis à une diſcipline plus exacte; ils prétendoient qu'on les mépriſoit, que ſous prétexte de les ranger à leur devoir, on ne cherchoit qu'à les mortifier & à leur ôter leur liberté. Ils voyoient bien qu'ils trouveroient mieux leur compte dans le trouble d'une domination tyrannique, que dans la tranquillité préſente. Ils devinrent peu à peu moins ſoumis, leurs officiers n'en venoient à bout qu'avec beaucoup de peine; mais les choſes allèrent bientôt plus loin. Les dieux ne laiſſèrent que deux mois à l'empire un prince qui pendant ce peu de tems lui avoit déja fait de grands biens, & qui lui donnoit de plus grandes eſpérances. La fortune jalouſe ne lui permit pas d'exécuter les admirables projets qu'il avoit formés pour le bonheur de ſes peuples.

PERTINAX.

D'abord, comme il y avoit dans l'Italie & dans les provinces beaucoup de terres incultes, il fit une déclaration par laquelle il en abandonnoit la propriété à tous ceux qui voudroient les faire valoir, ſans qu'on pût jamais les troubler dans leur poſſeſſion, quand même elles feroient partie des revenus de l'empire : il les exempta de plus de tout ſubſide les dix premières années. Il ne vouloit point que dans les regiſtres publics on mît ſous ſon nom les terres du domaine ; il diſoit qu'elles n'appartenoient point au prince en particulier, mais au peuple & à tout l'état. Il retrancha tous les impôts que l'avarice des tyrans avoient inventés, & qu'ils avoient mis ſur les paſſages des rivières, ſur les ports & ſur les grands chemins. Par ces ſages réglemens, il commençoit à faire revivre l'ancienne liberté ; mais il n'en devoit pas demeurer là, & l'on avoit lieu de tout eſpérer de ces heureux commencemens. Il avoit chaſſé de la ville tous les délateurs, & ordonné qu'on les pourſuivroit, quelque part qu'ils fuſſent, pour leur faire leur procès, afin que dans la ſuite on ne fût plus expoſé à la calomnie, ni in-

PERTINAX.

quiété par des accuſations ſans fondement. Il fit paroître tant de modeſtie, qu'il ne voulut jamais ſouffrir que ſon fils, qui avoit déja dix ou douze ans, vînt loger dans le palais; il le fit demeurer dans la maiſon paternelle; il alloit, comme auparavant, au collège avec ſes compagnons, ſans aucune diſtinction & ſans ſuite; il n'étoit exempt d'aucun des exercices ordinaires, & on ne reconnoiſſoit par aucune marque de faſte & d'oſtentation, qu'il fût le fils de l'empereur.

Cette modeſtie, & l'ordre qui régnoit par-tout, étoit inſupportable aux ſoldats; ils regrettoient le règne de Commode, ſous lequel ils exerçoient impunément toute ſorte de violences & de brigandages. Au milieu de leurs débauches, ils prirent la réſolution de ſe défaire de Pertinax, & de ſe donner un empereur à leur fantaiſie, qui ne mît aucun frein à leur licence. Leur deſſein fut auſſitôt exécuté que conçu; en plein midi, lorſqu'on y penſoit le moins, & que chacun étoit retiré chez ſoi pendant la grande chaleur, ils coururent au palais comme des furieux, l'épée nue & la pique baiſſée. Les officiers de l'empereur

pereur épouvantés d'une émeute ſi ſoudaine, ſe trouvant en petit nombre & ſans armes, prirent la fuite. Quelques-uns plus fidèles & moins timides, allèrent avertir Pertinax, & lui conſeillèrent de ſe ſauver & de ſe jeter entre les bras du peuple. Ce parti, quoique le plus ſûr, lui parut peu honnête, & trop indigne de ſon rang, de ſon caractère & de la réputation qu'il s'étoit faite : il ne penſa donc ni à fuir, ni à ſe cacher; mais allant au devant du péril, il s'avança pour parler aux ſoldats. Il eſpéroit de réprimer par ſa préſence cette fougue inſenſée ; il parut hors de ſa chambre, & leur demanda quelle raiſon, ou plutôt quelle fureur les animoit ? Il garda ſa gravité ordinaire, ne perdit rien de ſa majeſté ; & ſans pâlir, ſans trembler, ſans prendre un ton de ſuppliant, il leur dit : » Quel eſt votre » deſſein, & que prétendez-vous faire? » tuer un vieillard qui n'a que que trop » vécu, & qui a acquis aſſez de gloire » pour n'avoir pas de regret à la vie ; » auſſi-bien faudra-t-il toujours en venir » à ce terme, & je n'en ſuis pas fort » éloigné. Mais que vous qui êtes com- » mis à la garde du prince, qui êtes

PERTINAX.

PERTINAX.

» chargés de sa conservation & de sa vie, » qui en répondez à tout l'empire; que » vous qui êtes armés pour sa défense, » deveniez ses assassins; que vous trem- » piez vos mains dans le sang, non d'un » simple citoyen, mais de votre empe- » reur! c'est un attentat qui peut avoir » pour vous d'aussi dangereuses suites, » qu'il est en lui-même horrible & inoui. » Je ne sache point que vous ayez au- » cun sujet de vous porter à ces extré- » mités; si c'est la mort de Commode » qui vous chagrine, prenez-vous-en à » la nature qui ne dispense personne de » ce tribut; si vous prétendez qu'il a » été empoisonné, il est toujours sûr » que je suis très-innocent de ce crime; » vous savez que je n'ai pas été plus ins- » truit que vous de toute cette affaire, & » que les soupçons qu'on a pu former ne » sont jamais tombés sur moi. Au reste, » vous ne perdrez rien à sa mort; on ne » prétend point vous retrancher aucune » des choses que l'équité & la bienséance » permettent qu'on vous laisse; & on » vous accordera tout ce que vous de- » manderez, sans vouloir l'emporter » de force, & aux dépens des citoyens. « Ce discours en avoit déja ébranlé un

grand nombre, & quelques-uns s'étoient retirés, frappés par cet air de majesté que sa vieillesse augmentoit; mais quelques autres plus furieux le tuèrent comme il achevoit de parler.

D'abord qu'ils eurent consommé leur crime, ils en appréhendèrent les suites. Ils ne doutoient point que le peuple ne fût fort affligé de cette perte; & pour prévenir sa vengeance, ils s'enfuirent au plus tôt dans leur camp, en fermèrent les portes, & se mirent en garde sur le rempart & sur les tours. Ainsi finit Pertinax, que ses vertus & ses grandes actions rendoient digne d'une meilleure destinée. Le peuple à la nouvelle de sa mort fut étrangement troublé; ils couroient dans les rues comme des furieux; ils alloient de tous côtés cherchant les meurtriers, quoiqu'ils ne pussent ni les trouver, ni se venger. Les sénateurs étoient encore dans une plus grande consternation; ils perdoient un père, ils appréhendoient de retomber sous un tyran, & voyoient bien que c'étoit le dessein des soldats. Après deux jours de tumulte, les bourgeois pensant chacun à leur sûreté particulière, se tinrent en repos dans leurs maisons;

PERTINAX.

mais les perſonnes de qualité & de diſtinction ſe retirèrent dans leurs terres les plus éloignées de Rome, pour n'être point expoſées aux dangers qu'une révolution traîne après elle. Les ſoldats voyant que le peuple s'étoit calmé, & qu'il ne penſoit plus à venger la mort de Pertinax, ne laiſſèrent pas de ſe tenir toujours enfermés dans leur camp; mais ils firent monter ſur les murs ceux qui pouvoient ſe faire entendre de plus loin, & leur firent crier, » que l'em» pire étoit à vendre au plus offrant, » qu'ils en mettroient en poſſeſſion ce» lui qui auroit de plus grandes ſommes » à leur donner, & le conduiroient avec » ſûre garde à ſon palais. « Cette propoſition ne tenta point ce qu'il y avoit dans le ſénat de graves perſonnages & de riches patriciens, triſte & petit reſte échappé à la tyrannie & à l'avarice de Commode.

JULIEN achète l'empire.

On vint avertir Julien de la déclaration des ſoldats, pendant qu'il ſoupoit & faiſoit la débauche à ſon ordinaire. Il avoit été conſul, & paſſoit pour avoir des richeſſes immenſes. Sa femme, ſa fille & tous ſes paraſites lui conſeillèrent

de se lever au plus tôt de table, & de courir au camp pour savoir la vérité de cette affaire. Ils l'accompagnèrent, & l'exhortoient pendant le chemin à ne pas manquer cette occasion qui s'offroit d'elle-même ; que l'empire étant à vendre, personne ne pouvoit le lui disputer. Quand il fut au pied du mur, il dit aux soldats qu'il avoit dans sa maison des coffres pleins d'or & d'argent, qu'il étoit prêt à répandre. En même tems un autre consulaire nommé Sulpicien, qui étoit gouverneur de la ville & beau-père de Pertinax, vint aussi faire ses offres ; mais cette alliance le rendit suspect aux soldats : ils appréhendèrent qu'il ne leur dressât quelque piège, & ne cherchât les moyens de venger la mort de son gendre. Ils tendirent donc une échelle à Julien pour le passer dans le camp ; car ils ne voulurent point ouvrir les portes qu'ils n'eussent fait leurs conditions. Il promit d'abord de rétablir la mémoire de Commode, de lui faire décerner les honneurs que le sénat lui avoit ôtés, & de relever ses statues ; en second lieu, de leur rendre la première licence dont ils jouissoient sous son règne ; & enfin, de leur donner plus

JULIEN.

JULIEN.

d'argent qu'ils n'oseroient en demander & n'en pourroient prétendre. Charmés de ces promesses, ils le proclamèrent aussitôt empereur avec le surnom de Commode, dont ils remirent les images à leurs enseignes. Après avoir fait dans le camp les sacrifices accoutumés, il en sortit avec une plus grosse escorte qu'à l'ordinaire, & il avoit sans doute sujet d'appréhender quelque émotion. Les soldats marchoient en ordre de bataille, afin de pouvoir tenir ferme si on les attaquoit; ils avoient au milieu d'eux leur nouvel empereur; ils portoient leurs piques hautes & se couvroient de leurs boucliers, dans l'appréhension qu'on ne jetât sur eux des pierres de dessus les toits. Mais le peuple ne fit aucun mouvement; il se contenta de charger Julien d'injures au lieu des acclamations ordinaires, & de lui reprocher avec mépris d'avoir acheté l'empire qu'il n'avoit pu mériter.

Cet attentat, qui réussit aux soldats mieux qu'ils ne l'avoient espéré, les gâta entièrement; & cette cupidité insatiable qui les domine encore, prit de-là naissance. La mort de Pertinax étant demeurée impunie, & l'empire

ayant été mis à l'encan à la vue de tout le monde, ſans que perſonne oſât lui ſauver cette infamie; les ſoldats devenus inſolens par la lâcheté des Romains, furent plus licentieux que jamais. Ils commencèrent à mépriſer des princes qui étoient leur ouvrage; ils ne reconnurent plus une autorité ſi avilie, & n'épargnèrent pas le ſang quand il fut queſtion d'aſſouvir leur convoitiſe. Au reſte, le nouvel empereur paſſoit tout ſon tems dans les plaiſirs, négligeoit entièrement les affaires, & s'abandonnoit à la molleſſe & à un honteux repos. Il avoit de plus trompé les gardes prétoriennes, étant hors d'état de leur payer les grandes ſommes qu'il leur avoit promiſes; car il n'étoit pas ſi riche que l'on penſoit, & qu'il l'avoit voulu faire croire. D'ailleurs, Commode avoit épuiſé l'épargne par ſes débauches & ſes folles dépenſes. Les ſoldats étoient donc piqués de ce qu'on s'étoit moqué d'eux; & le peuple, profitant de leur aigreur, faiſoit paroître ouvertement le mépris qu'il avoit pour Julien, juſqu'à lui reprocher lorſqu'il paſſoit, ſes infâmes raffinemens d'impudicité. Ils ne l'épargnoient pas même dans le cirque

JULIEN.

JULIEN.

& aux ſpectacles ; ils demandoient tout haut Niger, qu'il vînt au plus tôt venger l'honneur de l'empire, & les délivrer des indignités qu'ils ſouffroient.

Niger proclamé empereur à Antioche.

Ce Niger avoit été conſul, & étoit alors gouverneur de Syrie, province des plus conſidérables, & dont la Phénicie & tout le pays qui s'étend juſqu'à l'Euphrate, dépendoit. Il étoit d'un âge avancé, & avoit exercé avec honneur les premières charges de l'état. Il paſſoit pour un homme modéré, & l'on diſoit qu'il tenoit aſſez de Pertinax : c'étoit ce qui lui attiroit l'affection du peuple. On n'entendoit que ſon nom dans les aſſemblées. Pendant qu'on inſultoit Julien, & qu'on lui diſoit des injures en ſa préſence, tous les vœux alloient vers Niger. Ils lui donnoient toutes les qualités attachées à la ſouveraine puiſſance, & les places publiques retentiſſoient d'acclamations à ſon honneur. Il en fut informé, & conçut que ces avances lui ſeroient très-favorables. Il voyoit que les cohortes prétoriennes ne ſoutenoient plus Julien, & que le peuple le jugeoit indigne du trône où il étoit monté par des voies ſi honteuſes. Il fut donc tenté

de prendre une place qu'on lui offroit. Il faifoit venir chez lui les uns après les autres, des officiers généraux, des tribuns, & même quelques foldats; il leur communiquoit les nouvelles qu'il recevoit de Rome, afin qu'elles fe répandiffent plus vîte dans toutes les armées & dans les provinces. Il efpéroit attirer par ce moyen dans fon parti tout l'Orient, lorfqu'on fauroit qu'il ne fe portoit point de lui-même, & par une ambition téméraire à envahir l'empire, mais qu'il ne faifoit que céder aux empreffemens du peuple romain. Ces nouvelles firent l'effet qu'il s'en étoit promis; on fe rendoit de tous côtés auprès de lui, & tout le monde le conjuroit de prendre en main le gouvernement. Les Syriens font naturellement légers & amateurs de la nouveauté; ils avoient de plus une affection particulière pour Niger, qui gouvernoit fa province avec beaucoup de douceur, & leur donnoit fouvent des jeux, des fpectacles & autres femblables divertiffemens dont ces peuples ne fe laffent jamais. Ceux d'Antioche, furtout, paffent prefque toute l'année en fêtes & en réjouiffances dans leur ville,

JULIEN.

qui eſt fort riche & fort peuplée. Le gouverneur entretenoit cette paſſion, & pour les gagner fourniſſoit à leurs plaiſirs.

Quand il vit les choſes ſi avancées, il crut qu'il étoit tems de ſe déclarer; il fit aſſembler les ſoldats dans la place d'Antioche; le peuple s'y étant auſſi trouvé, il monta ſur un tribunal & les harangua en ces termes : » J'oſe m'aſ-
» ſurer que vous connoiſſez déja ma
» modération, & l'éloignement naturel
» que j'ai de toutes les entrepriſes ha-
» ſardeuſes. Ce ne ſont, ni des vues
» particulières, ni des eſpérances fri-
» voles qui me font faire cette démar-
» che; mais je me rends aux prières &
» aux preſſantes ſollicitations du peu-
» ple romain, qui me conjure de lui
» tendre une main ſalutaire, & de ſau-
» ver l'honneur de l'empire ſi indigne-
» ment proſtitué. Dans une occaſion
» moins favorable & moins juſte, mon
» deſſein paſſeroit pour une témérité &
» pour un attentat; mais dans la con-
» jonćture préſente, où les vœux du
» peuple m'appellent & me convient,
» ce ſeroit une lâcheté & une eſpèce
» de trahiſon de ne les pas écouter. Je

» vous ai donc aſſemblés pour prendre » vos avis ; je veux me ſervir de vos » conſeils dans une affaire ſi délicate : ſi » elle me réuſſit, je partagerai avec » vous mon bonheur. Il ne s'agit point » ici d'une médiocre fortune, & nos » eſpérances ſont auſſi grandes qu'elles » ſont réelles. C'eſt Rome même, le » centre de l'empire qui nous appelle ; » & le trône chancelant & mal occupé » nous attend pour le remplir. Les diſ» poſitions favorables du peuple, le » peu de réſiſtance de la part de notre » compétiteur, tout nous répond du » ſuccès. Ceux qui viennent d'Italie » aſſurent que les ſoldats mêmes qui » ont vendu l'empire à Julien, ne le » ſoutiennent plus, & qu'il ne peut » compter ſur eux depuis qu'il leur a » manqué de parole. Voilà où en ſont » les choſes ; c'eſt à vous maintenant à » me déclarer vos ſentimens. «

D'abord qu'il eut achevé, les ſoldats & le peuple le proclamèrent empereur, le couvrirent d'une robe de pourpre ; & après avoir préparé à la hâte les autres ornemens impériaux, ils firent porter le feu devant lui, le conduiſirent en cérémonie dans tous

JULIEN. les temples d'Antioche, & le ramenèrent dans sa maison, autour de laquelle on mit toutes les marques qui font reconnoître les palais des princes. Lorsqu'on eut appris ce qui s'étoit passé à Antioche, toutes les provinces de l'Orient s'empressèrent à l'envi de lui venir rendre hommage, & l'on voyoit arriver de toutes les villes des députés, comme vers un prince déja reconnu. Les satrapes mêmes qui habitent au-delà de l'Euphrate & du Tigre, l'envoyèrent féliciter & lui offrirent du secours. Il fit à leurs ambassadeurs de grands présens, & les chargea de remercier leurs maîtres des offres qu'ils lui faisoient; qu'il n'avoit point besoin de troupes, & prétendoit se mettre en possession de l'empire sans répandre du sang. Ces premiers succès le jetèrent dans une nonchalance pernicieuse : il croyoit déja son trône affermi; il ne pensoit qu'à se divertir, & s'amusoit à donner des fêtes au peuple d'Antioche, au lieu d'aller d'abord à Rome, ce qui étoit de la dernière conséquence. Il n'écrivit pas même aux armées d'Illirie qu'il auroit dû aller joindre, & qu'il lui étoit si important

de gagner. Il s'imaginoit qu'elles ſuivroient le parti de Rome & de l'Orient, & gâtoit ainſi ſes affaires par un excès de confiance. Cependant le bruit de ce qui s'étoit paſſé vint juſques à ces armées, & paſſa dans toutes celles qui campent ſur les bords du Rhin & du Danube.

Julien.

Sévère élevé ſur le trône, par l'armée de Pannonie.

Les armées de Pannonie avoient pour général Sévère, Africain de nation, homme entreprenant & expérimenté, d'un naturel violent, d'une vie dure & laborieuſe, infatigable dans les travaux, ardent à former des deſſeins, & auſſi prompt à les exécuter. Lorſqu'il eut appris que l'empire ſans maître légitime, étoit expoſé en proie à tous ceux qui oſoient y prétendre; la foibleſſe de Julien & la négligence de Niger, qui les rendoient tous deux également mépriſables, le firent penſer à s'emparer d'une place ſi mal occupée, & encore plus mal défendue. Son ambition étoit flattée par des ſonges, des oracles & autres préſages dont on ne reconnoît la vérité qu'après l'événement. Il les a rapportés la plupart dans ſa vie; ainſi je ne parlerai que du dernier qui fut le principal, & ſur le-

JULIEN.

quel il compta le plus. Le jour qu'on eut nouvelle que Pertinax avoit été élevé à l'empire, Sévère ayant offert les ſacrifices ordinaires, & prêté le ferment de fidélité, ſe retira ſur le ſoir dans ſa maiſon ; & s'étant endormi, il vit en ſonge un cheval haut & vigoureux, richement enharnaché que montoit Pertinax, & qui paſſoit dans la rue ſacrée ; mais lorſqu'il fut à l'entrée du marché où s'aſſembloit le peuple dans les tems de la république, il jeta par terre l'empereur; & préſentant ſa croupe à Sévère qui étoit à côté du prince, le porta ſans broncher juſqu'au milieu de la place, où tout le peuple le regardoit avec reſpect & étonnement. On voit encore dans ce même endroit un relief de bronze, ſur lequel ce ſonge eſt repréſenté.

Sévère encouragé par ces préſages, ſe perſuadant que les dieux l'appeloient à l'empire, réſolut de ſonder les ſoldats. Il s'entretenoit chez lui avec les chefs des légions, les tribuns & les autres officiers principaux, de l'état préſent des affaires. Il diſoit que l'empire étoit à l'abandon, & qu'il ne ſe trouvoit perſonne qui eût, ni aſſez de courage, ni

assez de prudence pour le gouverner. Il s'emportoit contre les soldats prétoriens qui avoient violé leur serment de fidélité, & trempé leurs mains dans le sang de leur prince, sans qu'on eût osé venger la mort d'un si grand personnage. Ces discours faisoient plaisir aux soldats d'Illirie qui avoient servi sous Pertinax du tems de Marc-Aurèle, & qui avoient tant de fois partagé avec lui l'honneur de ses triomphes. Pendant tout le tems qu'il les avoit commandés, on n'avoit pas moins admiré sa douceur envers les soldats, que sa valeur & son intrépidité dans les batailles. Ils avoient sa mémoire en vénération, & étoient pleins de ressentiment contre ceux qui leur avoient enlevé un si bon prince. Sévère profitant de ces dispositions les conduisoit à ses fins, & paroissoit indifférent pour toute autre chose que pour venger un sang si cher aux soldats. Ils le croyoient bonnement; car autant qu'ils ont la taille avantageuse, & qu'ils portent au combat d'ardeur & d'intrépidité, autant ont-ils l'esprit épais & peu propre à démêler les véritables sentimens de ceux qui ont quelque dissimulation. Etant donc pleine-

JULIEN. ment convaincus que Sévère ne penſoit à rien moins qu'à ſa propre élévation, ils ſe donnèrent à lui & le proclamèrent empereur. Lorſqu'il ſe fut aſſuré des armées d'Illirie, il députa vers les nations voiſines & vers tous les princes du nord qui ſont ſoumis aux Romains, & les attira dans ſon parti à force de promeſſes. Perſonne ne ſavoit mieux que lui l'art de diſſimuler; il ne découvroit jamais ce qu'il penſoit, diſoit ſouvent tout le contraire, & ne ſe faiſoit point un ſcrupule de violer ſes ſermens lorſqu'il y trouvoit ſon avantage. Il écrivit aux gouverneurs des provinces, & à ceux qui commandoient les troupes, des lettres inſinuantes & artificieuſes qui les gagnèrent facilement; il prit le ſurnom de Pertinax qui n'étoit pas moins agréable au peuple qu'aux armées, & s'étant par ces juſtes meſures applani le chemin à l'empire, il fit aſſembler les ſoldats, & leur parla de cette ſorte.

» L'horreur que vous avez eue de l'at-
» tentat des cohortes prétoriennes, eſt
» une preuve de votre fidélité pour vos
» princes, & de votre religion pour les
» dieux, au nom deſquels vous avez
» prêté

JULIEN.

» prêté le ferment. Je ne m'étois jamais attendu de me voir à la place où » vous m'avez mis ; mon attachement » pour mes légitimes fouverains m'avoit empêché d'y prétendre ; & je ne » fouhaite maintenant que de feconder » votre ardeur & de fervir votre vengeance. Il ne faut pas laiffer plus longtems dans l'opprobre l'empire, dont » l'éclat avoit été fi bien foutenu jufqu'à préfent par ceux qui en ont eu » l'adminiftration. Car fi Commode n'a » pas marché fur les traces de fes prédéceffeurs, fa jeuneffe l'excufoit en » quelque forte ; la mémoire de fon » père couvroit fes défauts, & fon il» luftre naiffance les rendoit plus fupportables. On avoit pour lui plus de » compaffion que de haine ; nous rejetions fes fautes fur fes flatteurs, & » fur les miniftres infâmes de fes voluptés. La fouveraine puiffance paffa » enfuite à ce vieillard vénérable, dont » la valeur & la modération feront toujours préfentes à notre efprit. Les » foldats prétoriens ne purent fouffrir » tant de vertus, & ofèrent porter fur » lui leurs mains facrilèges. Ils ont » vendu à vil prix ce vafte empire qui

JULIEN.

» s'étend ſur la terre & ſur la mer, mais
» ils ont été mal payés de leur perfidie ;
» celui avec qui ils avoient ſi honteuſe-
» ment traité leur a manqué de parole,
» & ils l'ont abandonné au mépris &
» aux inſultes du peuple. Quand ils lui
» ſeroient encore fidèles, il n'en ſeroit
» guère plus en ſûreté. Ce ne ſont que
» des ſoldats de parade & de cérémo-
» nie ; leur nombre & leur courage ne
» mérite pas d'être comparé au vôtre.
» Vous êtes accoutumés à voir l'en-
» nemi, vous ſoutenez les plus longues
» marches, vous ſouffrez avec la même
» patience le froid & le chaud, vous
» paſſez tous les jours ſur des fleuves
» couverts de glace qu'il vous faut
» rompre pour trouver à boire ; les
» exercices de la chaſſe contribuent
» même à entretenir votre valeur ;
» enfin il ne vous manque rien de ce
» qui fait les bonnes troupes, & rend
» les armées invincibles : car, autant que
» la molleſſe affoiblit le ſoldat, autant
» le travail le rend vigoureux. Les co-
» hortes prétoriennes nourries dans le
» luxe & dans les délices de Rome, bien
» loin d'en venir aux mains avec vous,
» ne pourront pas même ſoutenir votre

» présence & ces cris que vous jetez à
» l'approche de l'ennemi. Si quelqu'un croit les forces de Syrie plus redoutables, il en sera bientôt désabusé, en considérant que Niger n'ose s'avancer vers Rome, ni faire aucun mouvement. Il se trouve bien dans une ville voluptueuse, & s'abandonnant aux plaisirs, il jouit par provision des honneurs d'une autorité mal affermie. Les Syriens, & sur-tout ceux d'Antioche, accoutumés à la raillerie & à se divertir aux dépens des simples, affectent pour lui de grands empressemens. Les autres provinces ne voyant personne capable de gouverner, reconnoissent, en attendant mieux, le premier venu; mais lorsqu'ils apprendront que les armées d'Illirie, d'un commun accord, ont choisi un empereur, & qu'ils m'entendront nommer, (car je ne leur suis pas inconnu depuis que j'ai commandé avec quelque honneur les troupes de ces quartiers) ils n'auront à me reprocher, comme aux deux autres, ni lâcheté, ni négligence; & n'étant ni si grands, ni si aguerris, ni si expérimentés que vous, ils n'ose-

JULIEN.

JULIEN.

» ront éprouver vos forces & votre va-
» leur. Allons d'abord à Rome : maîtres
» du siège & du centre de l'empire,
» rien ne pourra nous arrêter. Les ora-
» cles des dieux & la terreur de vos
» armes me répondent du succès. «

Sévère marche vers Rome. Son élection confirmée par le sénat. Mort de Julien.

Ce discours de Sévère fut suivi des acclamations des soldats qui l'appeloient Auguste & Pertinax, lui faisoient mille protestations de fidélité & de zèle, & l'assuroient qu'ils étoient prêts à le suivre. Sans perdre de tems, il leur commanda de s'armer le plus à la légère qu'ils pourroient, & après leur avoir fait distribuer des vivres, il se mit en chemin. Il s'avançoit avec une vitesse incroyable, soutenant sans peine la fatigue des plus longues marches, ne s'arrêtant nulle part, & ne donnant de repos à ses troupes qu'autant qu'il leur en falloit pour reprendre de nouvelles forces. Il partageoit avec eux tous les travaux, n'avoit pas une meilleure tente, mangeoit du même pain, & ne se distinguoit en rien du simple soldat. Il augmentoit par ces manières l'affection qu'ils lui portoient; il les piquoit d'honneur, étoit le premier à tout, de sorte qu'ils auroient eu honte de ne pas suivre avec ardeur un

JULIEN.

tel exemple. Ayant traversé la Pannonie en peu de jours, il arriva sur les confins de l'Italie. Il avoit prévenu la renommée, & on le vit paroître, qu'on ne savoit pas encore qu'il fût en chemin. Les villes d'Italie furent fort épouvantées à la vue d'une armée si nombreuse. On n'entendoit plus dans ce pays le bruit des armes, & ils passoient leur vie dans une profonde paix à cultiver leurs terres. Pendant les tems de la république, lorsque le sénat nommoit les généraux d'armées, tous les peuples de l'Italie alloient à la guerre; & ce sont eux qui, portant leurs armes victorieuses chez les Grecs & chez les barbares, poussèrent leurs conquêtes jusques dans les pays les plus reculés, & se rendirent les maîtres du monde. Mais Auguste ayant changé la forme du gouvernement, ôta les armes à ces peuples, & les laissant languir dans le repos, il prit à sa solde des étrangers qu'il fit camper sur les frontières pour tenir en bride les barbares. D'autre part, la largeur des fleuves, leur profondeur, la hauteur des montagnes, les vastes solitudes qui bornoient l'empire, lui servoient de retranchemens.

JULIEN.

Quand on vit donc l'armée de Sévère répandue dans les campagnes, ce ſpectacle ſi nouveau jeta l'alarme par-tout; & bien loin de lui fermer les portes, on venoit au-devant de lui avec des branches de laurier. Il ne s'arrêtoit que pour faire des ſacrifices & pour haranguer les peuples, ne penſant qu'à gagner Rome en diligence.

Julien ayant appris ces nouvelles, ne ſavoit quelles meſures prendre; il n'ignoroit pas le nombre & la force des troupes d'Illirie; il ne pouvoit ſe fier, ni au peuple qui le haïſſoit, ni aux ſoldats qu'il avoit trompés. Il amaſſa tout ſon argent, celui de ſes amis, dépouilla les temples, & eſſaya de faire revenir les prétoriens par ſes largeſſes. Mais eux, ſans lui en tenir compte, prétendoient que ce n'étoit point une gratification, & qu'on ne leur avoit payé que ce qu'on leur devoit. Ses amis lui conſeillèrent d'aller au-devant de l'ennemi, & de s'emparer du paſſage des Alpes. Elles forment enſemble comme un mur fort élevé qui ſert de rempart à l'Italie; la nature, outre les autres avantages qu'elle a donnés à cette heureuſe contrée, a voulu la mettre à

JULIEN.

couvert du côté du nord, par cette longue chaîne de montagnes qui joignent les deux mers, celle du septentrion & celle du midi. Julien, au lieu d'occuper ce poste si avantageux, n'osa pas seulement sortir de Rome. Il se prépara à soutenir le siège, & envoya prier les soldats de se mettre en défense, de reprendre leurs exercices, & de faire des retranchemens. Il fit dresser au combat des éléphans qui ne lui servoient auparavant que pour la pompe, s'imaginant que la figure extraordinaire & monstrueuse de ces animaux étonneroit les soldats d'Illirie, & feroit peur à leurs chevaux. Dans toute la ville on forgeoit des armes, & les autres choses nécessaires pour défendre une place; mais pendant qu'on faisoit avec assez de négligence ces préparatifs, on apprit que Sévère approchoit. Il avoit envoyé devant lui plusieurs de ses soldats, qui s'étant partagés, entrèrent la nuit par différens chemins dans la ville avec des habits de paysans, sous lesquels ils avoient caché leurs armes. L'ennemi étoit donc au milieu de Rome avant que Julien eût pris aucune résolution.

JULIEN.

Le peuple de ſon côté, étrangement troublé, commençoit à ſe déclarer pour le plus fort ; ils blâmoient la lâcheté de Julien & les retardemens de Niger, mais ils ne pouvoient aſſez admirer l'activité & la promptitude avec laquelle Sévère les avoit prévenus l'un & l'autre. Julien lui fit propoſer un accommodement, & lui offrit de l'aſſocier à l'empire. Il avoit communiqué ce deſſein au ſénat, qui voyant ſes affaires abandonnées, & qu'il en déſeſpéroit lui-même, ſe tournoit déja tout entier du côté de ſon compétiteur. Mais deux ou trois jours après, ayant ſu qu'il étoit fort proche, ils ſe déclarèrent ouvertement. Les conſuls convoquèrent le ſénat ; car l'adminiſtration de la république leur eſt dévolue lorſque l'empire eſt vaquant ou diſputé. Pendant qu'ils délibéroient, Julien demeuré ſeul dans ſon palais ſe lamentoit, & demandoit en grace qu'on lui laiſſât la vie ; qu'il étoit prêt à ſe dépouiller lui-même, & à céder à Sévère la ſouveraine puiſſance. Le ſénat le voyant ſi épouvanté, & ayant été averti que ſes gardes l'avoient abandonné, décerna ſa mort, & déclara Sévère ſeul & légitime empereur.

empereur. Ils lui envoyèrent une députation des ſénateurs qui étoient en charge, ou qui avoient le plus d'autorité, pour lui conférer en leur nom tous les titres & les honneurs de l'empire. On envoya en même temps un tribun pour tuer Julien. Il trouva ce lâche & infortuné vieillard, qui déploroit le malheur qu'il s'étoit attiré lui-même en achetant cette place dangereuſe; perſonne ne ſe mit en devoir de le défendre, & l'officier exécuta ſes ordres.

SEVERE.

SÉVÈRE ayant appris la mort de Julien & les délibérations du ſénat, flatté de ce ſuccès, il voulut, avant d'entrer dans Rome, ſe rendre maître, par adreſſe, des cohortes prétoriennes. Pour venir à bout d'une entrepriſe ſi difficile, il écrivit en ſecret aux tribuns & aux centurions, qu'ils devoient attendre de lui de grandes récompenſes, s'ils pouvoient engager les ſoldats à exécuter de point en point ce qu'il leur commanderoit. Il envoya en même temps une déclaration qui leur ordonnoit de laiſſer leurs armes dans le camp, & de venir au devant de lui avec l'habit qu'ils prenoient les jours

Cohortes prétoriennes caſſées. Albin créé Cæſar. Préparatifs contre Niger.

SÉVÈRE.

de fêtes pour acccompagner le prince dans les ſacrifices ; qu'ils n'avoient rien à craindre de ſon reſſentiment, & qu'il vouloit les rétablir dans leur fonction ordinaire, après qu'ils lui auroient prêté le ſerment de fidélité. Les ſoldats raſſurés par leurs capitaines , & ſe fiant à la parole de Sévère , quittèrent leurs armes, & vinrent le trouver avec des branches de laurier, & en habit de cérémonie. Lorſqu'ils furent arrivés, & qu'on eut averti l'empereur , il les fit approcher comme pour les haranguer & leur faire des careſſes. Pendant qu'ils le ſaluoient avec de grandes acclamations, & qu'ils avoient les yeux attachés ſur lui, les ſoldats d'Illirie les inveſtirent de toutes parts, ſans en tuer ni en bleſſer aucun; ils ſe tinrent ſeulement fort ſerrés, & tournant contre eux la pointe de leurs piques, les empêchèrent de s'enfuir & de ſe défendre. Sévère les voyant enfermés comme dans un filet, prit un air & un ton menaçant, & leur dit : » Vous voyez maintenant que nous ſommes les plus forts, & que vous nous » êtes autant inférieurs en adreſſe & en » prudence qu'en nombre & en courage. » Nous vous avons pris ſans peine &

» ſans aucun riſque ; vous êtes en ma » puiſſance comme des victimes prêtes » à égorger : ſi l'on vouloit vous punir » comme vous le méritez, on ne trou- » veroit point de ſupplice qui répondît à » l'énormité de votre crime. Vous avez » porté vos mains ſacrilèges ſur un ſaint » vieillard, ſur votre prince, dont la » vie vous étoit confiée, & que vous de- » viez défendre aux dépens de la vôtre. » Vous avez indignement vendu comme » un bien qui vous appartenoit, ou » comme l'héritage d'un particulier, cet » empire qui n'avoit été juſqu'à préſent » que le prix d'une vertu éminente, ou » le partage d'une naiſſance illuſtre ; & » vous avez abandonné lâchement celui » que vous aviez mis ſur le trône. S'il » falloit vous châtier à la rigueur, mille » morts ne pourroient expier tant de » forfaits ; rendez-vous donc juſtice, & » vous reconnoîtrez ma clémence. Je » ne répandrai point votre ſang, mes » mains ſeront plus retenues que les » vôtres. Mais ce ſeroit une profanation » & une injuſtice, qu'après que vous » avez violé votre ſerment, manqué à la » fidélité que vous deviez à votre prince, » & trempé vos mains dans le ſang

SEVERI.

SÉVERE.

» d'une perſonne ſi ſacrée, on vous con-
» fiât encore la tête & le ſalut des em-
» pereurs. Vous aurez la vie ſauve, c'eſt
» tout ce qu'il m'eſt permis de faire pour
» vous. J'ordonne à mes ſoldats de vous
» ôter, tout-à-l'heure, les habits & les
» autres marques militaires que vous
» portez, & à vous d'aller bien loin de
» Rome ; je vous défends d'en appro-
» cher plus près que de cent ſtades, &
» vous déclare avec ſerment que s'il s'en
» trouve quelqu'un d'aſſez hardi pour le
» faire, il lui en coûtera la vie. « Les ſoldats d'Illire leur ôtèrent auſſitôt ces petits coutelats garnis d'or & d'argent qu'ils portoient dans les cérémonies, avec leur ceinturon, & les autres marques de la milice. Ces miſérables, confus d'avoir été ſi honteuſement ſurpris, ſouffrirent tout ſans ſe défendre; car enfin, que leur eût ſervi, en petit nombre & ſans armes, de réſiſter à toute une armée? Ils ſe contentoient de plaindre leur malheur; & quoiqu'ils s'en trouvaſſent quittes à bon marché, ils ne pouvoient ſe conſoler d'avoir donné ſi ſottement dans le piège. Sévère prit encore une autre précaution : dans la crainte que ces malheureux, après avoir

SEVERE.

été caſſés & dépouillés, ne retournaſſent au camp outrés de dépit, & ne repriſſent leurs armes, il envoya devant, par des chemins détournés, les plus braves de ſes ſoldats, afin qu'ils s'en emparaſſent & en défendiſſent l'entrée. Ainſi furent punis les meurtriers de Pertinax.

Sévère s'avança enſuite à la tête de ſon armée juſqu'aux portes de Rome. Cet appareil redoubla la crainte du peuple déja étonné de tant de bonheur & de réſolution. Ils ſortirent avec le ſénat tenant à leurs mains des branches de laurier, & vinrent au devant de ce prince, le premier, & peut-être le ſeul qui, ſans répandre de ſang & ſans courir de haſard, ait conçu & exécuté une entrepriſe ſi délicate. On admiroit ſes grandes qualités, mais ſur-tout, cette patience à l'épreuve des plus grands travaux, cette fermeté d'eſprit, cette activité, cette heureuſe hardieſſe qui formoit & animoit ſes deſſeins. Les ſénateurs vinrent le complimenter à la porte de la ville, & le conduiſirent à ſon palais, après qu'il eut viſité les temples des dieux, dans leſquels il offrit les ſacrifices accoutumés. Le lende-

SEVERE.

main il vint au sénat, & y parla d'une manière très-obligeante, les flattant de bonnes espérances, & leur faisant à tous des caresses en général & en particulier. » Il les assuroit qu'il n'étoit venu que » pour venger la mort de Pertinax; qu'il » falloit penser à rétablir l'ancienne » forme du gouvernement, qu'il y con- » tribueroit de tout son pouvoir; qu'on » ne condamneroit personne sans lui faire » son procès; qu'on ne confisqueroit » plus injustement les biens des accusés; » qu'il ne souffriroit en aucune manière » les délateurs; qu'enfin, il tâcheroit de » suivre, en toutes choses, l'exemple » de Marc Aurèle, & ne se contenteroit » pas de porter le nom de Pertinax sans » imiter ses vertus. « Ces discours char-moient la plupart des sénateurs qui pre-noient à la lettre toutes ces belles pa-roles. Mais les plus anciens qui connois-soient l'empereur de longue-main, avertissoient les autres de ne s'y fier que de la bonne sorte; que c'étoit un esprit souple, adroit, impénétrable, dont toutes les paroles & toutes les démar-ches étoient étudiées; qu'il se replioit en mille manières selon ses différentes vues, & qu'il avoit toujours fort avancé

ſes affaires par une profonde diſſimulation. La ſuite fit voir que ce portrait étoit véritable.

SEVERE.

Sévère, pendant le peu de ſéjour qu'il fit à Rome, après avoir diſtribué au peuple beaucoup de blé, & fait à ſes ſoldats de grandes largeſſes, ne s'occupa plus que de l'expédition d'Aſie. Il vouloit ſurprendre Niger, qui, ſans prévoir l'orage dont il étoit menacé, s'abandonnoit dans Antioche au repos & aux plaiſirs. Il enrôla toute la jeuneſſe des environs de Rome, manda aux troupes qu'il avoit laiſſées dans l'Illirie de le venir joindre en Thrace, & arma une puiſſante flotte compoſée de toutes les galères qui ſe trouvèrent dans les ports de l'Italie; il fit en fort peu de tems ces grands préparatifs, qu'il crut néceſſaires pour les oppoſer aux forces de l'Orient qui tenoit pour Niger. Après avoir pris ces meſures en habile général, il fit voir d'un autre côté qu'il n'étoit pas moins bon politique. Il ne s'étoit point encore aſſuré de l'armée d'Angleterre, qui étoit fort nombreuſe & très-aguerrie. Elle avoit pour général Albin, d'une famille patricienne, qui avoit été élevé dans le luxe & dans

SEVERE.

les délices. Sa qualité & sa mollesse étoient autant d'aiguillons puissans qui pouvoient exciter son ambition. Sévère appréhendoit que ses richesses, les forces & le nombre des troupes qu'il avoit en sa disposition, ne le tentassent; qu'il ne profitât de son absence ; & que pendant qu'il seroit dans le fond de l'Orient, il ne vînt se rendre maître de Rome, dont il seroit bien moins éloigné que lui. Afin donc de l'amuser, & de se mettre en sûreté de ce côté-là, il leurra de vains titres & d'honneurs chimériques cet homme qui n'étoit pas d'ailleurs trop fin, & qui le crut sans peine sur la foi de ses protestations & de ses sermens : il le déclara César & l'associa à l'empire, pour contenter, par ce partage simulé, son ambition qui se laissoit prendre aux apparences. Il lui écrivit des lettres pleines de démonstrations d'amitié; » il l'exhortoit à le soulager d'un fardeau sous lequel il succomboit ; que l'empire avoit besoin » d'un homme de sa qualité, & qui fût » dans la fleur de l'âge. Que pour lui, » il étoit déja vieux ; que les douleurs » de la goutte l'empêchoient souvent » d'agir, & que ses enfans étoient

» encore trop jeunes pour prendre sa » place. « Albin ne se doutant point de l'artifice, accepta ces offres avec joie, ravi de se voir parvenu où il prétendoit, sans avoir répandu de sang ni couru de risque. Sévère, pour le convaincre entièrement qu'il agissoit de bonne foi, lui fit donner les mêmes titres par le sénat, fit battre de la monnoie à son coin, lui fit dresser des statues, & accompagna ces honneurs de tout ce qui pouvoit servir à le mieux tromper.

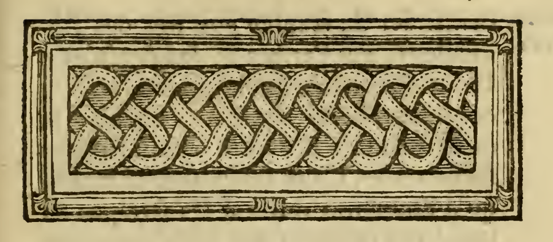
SEVERE.

S'étant ainsi assuré d'Albin, & ne laissant rien derrière lui qui pût le traverser, il marcha contre Niger à la tête d'une puissante armée. Les auteurs qui ont écrit sa vie, nous ont donné un journal exact de sa marche; ils ont rapporté en détail tout ce qu'il fit dans chaque ville, les prodiges par lesquels les dieux se déclarèrent pour lui, les pays qu'il parcourut, les batailles qu'il gagna, & jusqu'au nombre des morts & des blessés. Non-seulement les historiens, les poètes mêmes se sont fort étendus sur cette matière. Mais comme je ne me renferme pas dans la vie de Sévère, & que j'ai dessein de faire l'histoire de tout ce qui s'est passé pen-

SEVERE.

dant soixante ans sous différens princes que j'ai tous vus sur le trône, je ne rapporterai ici que les choses les plus importantes; & sans rien ajouter à la vérité, ni donner dans l'exagération & la flatterie, comme ont fait ceux qui ont écrit sous le règne de Sévère, je tâcherai de ne passer sous silence aucun fait mémorable, ni aucune des circonstances qui pourroient intéresser le lecteur.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE TROISIEME.

Préparatifs de Niger. Bataille de Cysique.

NOUS avons rapporté dans le Livre précédent, la mort de Pertinax, celle de Julien, l'arrivée de Sévère à Rome, & ses préparatifs contre Niger. Ce dernier ayant appris toutes ces nouvelles lorsqu'il s'y attendoit le moins, & voyant deux puissantes armées de terre & de mer prêtes à lui tomber sur les bras, écrivit à la hâte aux gouverneurs des provinces, de faire avancer des troupes sur les frontières, & d'armer sur les ports. Il envoya en même temps

SEVERE, demander du secours aux rois des Arméniens, des Parthes & des Atréniens. Celui d'Arménie lui fit réponse qu'il se contenteroit de demeurer neutre, & de se défendre si Sévère passoit jusques sur ses terres. Celui des Parthes lui manda qu'il donneroit ordre à ses satrapes de lever des troupes; car ils n'entretiennent point d'armées sur pied pendant la paix. Barsemius, qui régnoit alors chez les Atréniens, lui envoya un secours d'archers. Il composa le reste de son armée, des troupes qui étoient en Syrie & de la jeunesse du pays, sur-tout de ceux d'Antioche, qui, par légéreté & par affection pour Niger, prenoient avec plus d'ardeur que de prudence le mauvais parti. Il fit élever un mur & creuser des retranchemens dans les détroits du mont Taurus, qui est entre la Cappadoce & la Cilicie; se persuadant que cette montagne presque inaccessible, seroit un rempart assuré pour tout l'orient qu'elle sépare du nord. Il envoya aussi une garnison dans Bysance, ville des plus grandes de la Thrace, & aussi opulente que peuplée. Comme elle est située dans le détroit de la Propontide, le commerce, la pêche, & les

droits qu'elle prend ſur les vaiſſeaux marchands, y apportent beaucoup de richeſſes. Elle ne retire guère moins des terres fertiles qui l'environnent, mettant ainſi à contribution l'un & l'autre élément. Niger crut, avec raiſon, cette place d'importance, ſur-tout pour ſe rendre maître du détroit de la Thrace, & du paſſage, par mer, d'Europe en Aſie. Elle étoit environnée d'un mur très-haut, bâti de grandes pierres de taille ſi bien jointes qu'on n'en pouvoit appercevoir les liaiſons. Les reſtes qu'on en voit encore, ne font pas moins admirer l'adreſſe des ouvriers, que les efforts de ceux qui ruinèrent un tel édifice. Niger, s'étant emparé d'une ville ſi bien fortifiée & des paſſages du mont Taurus, ſe croyoit à couvert de toutes parts.

Cependant, Sévère s'avançoit à grandes journées; & ayant appris qu'on avoit jeté une forte garniſon dans Byſance, il tourna du côté de Cyſique. Æmilianus, gouverneur d'Aſie, que Niger avoit fait général de ſes armées, vint au devant de lui avec toutes les forces du parti. Après pluſieurs combats fort opiniâtres, la victoire demeura

SEVERE.

à Sévère dans une dernière bataille. Les vaincus, reſtés en petit nombre, ſe diſſipèrent, & portèrent par-tout la nouvelle de leur défaite. Pluſieurs ont prétendu que Niger avoit reçu, dès l'abord, cet échec, par la trahiſon d'Æmilianus, dont on rapporte deux motifs différens. Les uns diſent qu'il ne put, ſans jalouſie, voir Niger qui lui avoit ſuccédé dans le gouvernement de Syrie, devenu ſon maître & ſon prince. D'autres l'attribuent à l'amour paternel & aux ſollicitations de ſes enfans, qui lui écrivirent de ne les point perdre en ſervant trop bien ſon parti; car Sévère, qui les avoit trouvés à Rome, les retenoit priſonniers. Commode avoit coutume de garder en ôtage auprès de ſa perſonne, les enfans des gouverneurs de provinces & des généraux d'armées. Ceux de Sévère étoient à Rome lorſqu'il fut proclamé empereur en Illirie, du vivant de Julien; il eut d'abord la prévoyance de les mettre en lieu de sûreté, envoyant en diligence quelques-uns de ſes amis, qui les firent ſortir de la ville avant qu'on y eût appris ſon élection. Mais quand il ſe vit maître de la capitale de l'empire, il ne manqua

SEVERE.

pas de ſe ſervir contre les autres de l'artifice dont il avoit ſu ſe garantir. Il fit arrêter les enfans de tous les gouverneurs de l'orient, dans le deſſein de les obliger à trahir leur parti pour ſauver de ſi précieux dépôts ; ou du moins qu'il fût en ſon pouvoir de ſe venger de leur opiniâtreté ſur ce qu'ils avoient de plus cher.

Après la bataille de Cyſique, les vaincus ſe répandirent de tous côtés dans les montagnes d'Arménie, dans l'Aſie & dans la Galatie, ou gagnèrent en diligence les détroits du mont Taurus. L'armée victorieuſe paſſa dans la Bithynie qui confine au territoire de Cyſique. Lorſqu'on eut appris dans ces quartiers la victoire de Sévère, toutes les villes du pays ſe partagèrent entre les deux compétiteurs ; non par aucun attachement ou aucune averſion qu'elles euſſent pour l'un ou pour l'autre, mais ſeulement par cette émulation, cette jalouſie & cette haine fatale qui règne toujours entre les voiſins. C'eſt l'ancien défaut des villes Grecques, qui, ſe meſurant d'un œil jaloux, & voulant abattre celles dont l'élévation leur faiſoit ombrage, ruinèrent, par leurs diviſions,

SEVERE.

les forces de la Grèce, qui, affoiblie par tant de guerres inteſtines, devint la proie de la Macédoine, & paſſa enſuite ſous le joug des Romains. Une ſi funeſte expérience n'a pu éclairer ces peuples; la même manie dure encore dans les villes qui ont conſervé quelque choſe de leur ancienne ſplendeur. Après la défaite de Niger, ceux de Nicomédie députèrent vers Sévère, & lui offrirent de ſe rendre à lui & de recevoir garniſon. Ceux de Nicée d'autre part, par haine contre leurs voiſins, embraſſèrent avec ardeur le parti des vaincus, retirèrent chez eux les ſoldats reſtés de la journée de Cyſique, & ceux que Niger avoit envoyés pour garder la Bithynie. On vit donc ſortir de ces deux villes, comme deux nouvelles armées qui en vinrent aux mains avec beaucoup de chaleur; mais Sévère eut encore l'avantage, & les fuyards gagnèrent au plus tôt les détroits de la Cilicie, où ils ſe tinrent en défenſe.

Niger ayant laiſſé à ce poſte autant de troupes qu'il en falloit pour le garder, s'en alla à Antioche pour amaſſer de l'argent, & remettre ſur pied une nouvelle armée. Cependant, Sévère

ayant

SEVERE.

ayant passé par la Bithynie & la Galatie dans la Cappadoce, tâchoit de s'ouvrir, avec ses troupes, le passage du mont Taurus ; mais ce n'étoit pas une petite entreprise : le chemin étoit étroit, inégal, escarpé, bordé d'un côté par la montagne, & de l'autre par des précipices affreux dans lesquels roulent des torrens à travers les rochers. Il étoit de plus coupé par des retranchemens qui le rendoient inaccessible ; & ceux qui le défendoient, combattant de dessus le mur avec avantage & de pied ferme, résistoient facilement au grand nombre des assiégeans qu'ils accabloient de pierres. Pendant que ceci se passoit en Cappadoce, la ville de Laodicée en Syrie, & celle de Tyr en Phénicie, ayant appris que Niger avoit perdu la bataille de Cysique, abattirent ses statues & se déclarèrent pour Sévère ; purement par opposition aux villes d'Antioche & de Berithe, leurs anciennes émules, qui avoient embrassé avec ardeur le parti contraire. Niger, qui étoit d'ailleurs d'un naturel assez modéré, fut outré à un tel point de cet affront, qu'il fit marcher contre elles des soldats Maures à qui il en abandonna le pillage,

SEVERE. avec ordre de faire tout paſſer au fil de l'épée. Ces gens féroces & intrépides qui ne reſpiroient que le ſang & le carnage, ſurprirent ces malheureuſes villes, & s'y étant jetés comme des furieux, mirent tout à feu & à ſang.

Pendant que Niger aſſouviſſoit ainſi ſa vengeance, & levoit de nouvelles troupes, celles de Sévère étoient toujours arrêtées au pied du mont Taurus; & rebutées de tant d'efforts inutiles, elles commençoient à ſe relâcher. Les ennemis, au contraire, ſe croyoient en ſûreté dans un poſte ſi avantageux. Les choſes en étoient là, lorſqu'il ſurvint pendant la nuit une pluie violente avec beaucoup de neige, (car le froid eſt très-grand dans la Cappadoce, & particulièrement ſur le mont Taurus): cette pluie & cette neige formèrent un torrent impétueux, qui, ne trouvant point d'iſſue, devint encore plus violent par les obſtacles qu'il rencontroit. Enfin, la nature l'emporta ſur l'art: le mur ne put réſiſter long-temps à la force de l'eau qui en battoit le pied; elle s'inſinua d'abord dans les joints des pierres; & comme elles n'étoient pas bien cimentées, parce qu'on avoit fait cet ouvrage

à la hâte, les fondemens furent bientôt ébranlés, & le torrent se fit au travers de ses ruines un passage libre. Ceux qui gardoient les retranchemens, épouvantés de cette chûte, & appréhendant d'être enveloppés par les ennemis, s'ils attendoient que les eaux fussent écoulées, prirent aussitôt la fuite. Les soldats de Sévère encouragés par cet événement qui paroissoit avoir quelque chose de divin, comme si les dieux les eussent conduits par la main contre leurs ennemis, passèrent sans peine & sans opposition le mont Taurus, & se répandirent dans les plaines de la Cilicie.

SEVERE.

Défaite & mort de Niger.

Niger ayant appris ces fâcheuses nouvelles, marchoit à grandes journées avec une armée fort nombreuse, mais peu aguerrie, & peu endurcie aux travaux & aux fatigues de la guerre. Il avoit avec lui presque toute la jeunesse d'Antioche, qui suivoit son parti & sa fortune pleine d'ardeur & de zèle, mais de beaucoup inférieure aux troupes d'Illirie en valeur & en expérience. Les deux armées se rencontrèrentr sur le bord du golfe d'Isse, dans une grande plaine bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par une colline qui s'élève en

SEVERE.

forme d'amphithéâtre : de ſorte qu'il ſemble que la nature ait pris plaiſir à former en cet endroit une eſpèce de cirque. On dit que Darius perdit contre Alexandre la dernière bataille qui décida de ſon ſort, & où il fut fait priſonnier *, dans cette même plaine, qui fut toujours ſi fatale à l'orient, & favorable aux armes du nord. On voit encore ſur la colline une ville appelée Alexandrie, qui eſt comme un trophée & un monument de cette victoire, & dans laquelle on montre une ſtatue d'Alexandre qui lui donna ſon nom. Les deux armées y étant arrivées le même jour, firent les mêmes mouvemens ; elles ſe rangèrent en bataille ſur le ſoir, & après avoir paſſé de part & d'autre toute la nuit dans l'inquiétude & l'alarme ordinaire à la veille d'une grande journée, au lever du ſoleil elles en vinrent aux mains avec une ardeur égale, animées par la préſence & les diſcours de leurs généraux, convaincus que cette bataille décideroit la querelle, & que la fortune prête à donner un maître à l'univers, couronneroit le victorieux. Le combat fut ſi long, ſi opiniâtre, & le carnage ſi grand, que les rivières de la plaine

* *V. les Remarques.*

coulèrent quelque temps vers la mer, plus grosses de sang que de leurs eaux; mais enfin, l'armée de Sévère eut l'avantage. Ils poussèrent les ennemis si chaudement, qu'ils obligèrent ceux qui échappoient à leurs coups, de s'abandonner à la merci des flots. Ils poursuivirent les autres jusques sur la colline, & tuèrent, avec les fuyards, un grand nombre de ceux qui étoient venus des lieux circonvoisins pour voir la bataille, & qui se croyoient en sûreté sur cette élévation.

Niger, monté avantageusement, gagna en diligence Antioche, avec quelques-uns de ses plus fidèles amis. Mais la consternation générale, le petit nombre de ceux qui s'étoient sauvés, les cris lamentables des femmes qui pleuroient leurs maris, leurs frères & leurs enfans; tout cet affreux spectacle l'abattit entièrement, & le fit désespérer de sa fortune. Il sortit de la ville, & se cacha dans une maison des fauxbourgs, où il fut trouvé par des cavaliers de l'armée ennemie qu'on avoit mis à ses trousses, & qui lui coupèrent la tête: ainsi périt Niger. S'il ne s'étoit point attiré ce malheur par sa négligence &

SEVERE.

ses retardemens, il auroit été plus digne de compassion; car on avoit toujours remarqué en lui des qualités assez estimables, & son élévation n'avoit point gâté son bon naturel. Après sa mort, Sévère fit mourir non-seulement ceux qui s'étoient jetés dans son parti par quelque engagement particulier, mais ceux encore qui avoient été emportés par la nécessité & les conjonctures. Il pardonna seulement aux soldats qui s'étoient enfuis au-delà du Tigre, & qui ne revinrent qu'après qu'il leur eut accordé une amnistie générale. Il en étoit passé un grand nombre chez les barbares; & c'est depuis ce temps-là que ces peuples apprirent à combattre de pied ferme comme les Romains. Auparavant ils ne portoient ni casque ni cuirasse, mais seulement de petits habits légers & flottans. Ils ne savoient manier ni la pique, ni l'épée; & toute leur habileté consistoit à tirer des flèches en s'enfuyant à toute bride, sans tourner visage. Mais plusieurs de ces soldats restés de la défaite de Niger s'étant établis parmi eux, leur apprirent non-seulement à se servir des armes à la romaine, mais aussi à en forger.

Sévère, après avoir réduit tout l'orient sous son obéissance, n'ayant plus d'ennemis domestiques, auroit bien voulu porter la guerre chez les rois des Parthes & des Atréniens qui avoient envoyé du secours à Niger; mais il jugea qu'il n'étoit pas encore temps, qu'il falloit auparavant se rendre seul maître de l'empire, & en assurer la succession à ses enfans. Ce n'étoit pas assez de s'être défait de Niger; il falloit aussi se débarrasser d'Albin qui étoit encore de trop, & qui pouvoit apporter beaucoup d'opposition à ses projets. Il avoit déja appris qu'il se prévaloit de la qualité de César, & affectoit fort l'indépendance; qu'il recevoit même souvent des lettres des sénateurs les plus qualifiés, qui l'exhortoient à venir s'emparer de Rome, pendant que Sévère étoit occupé dans des pays éloignés; car les patriciens auroient beaucoup mieux aimé avoir pour empereur Albin, qui étoit d'une famille illustre & d'un naturel fort doux. Sévère, instruit de toutes choses, ne voulut pas cependant se déclarer sitôt, & prendre les armes contre un homme qui ne lui en avoit donné aucun prétexte plausible. Il voulut tenter auparavant

SEVERE.

Défaite & mort d'Albin.

de s'en défaire ſans bruit & par quelque artifice.

Il fit venir ceux de ſes couriers à qui il ſe fioit le plus, leur donna des lettres pour Albin, & les chargea, après qu'ils les lui auroient rendues en public, d'ajouter qu'ils avoient quelque choſe à lui dire en particulier; que lorſqu'il auroit fait retirer tout le monde & qu'il ſeroit ſans gardes & ſans défenſe, ils profitaſſent de ce moment pour le tuer. Il leur donna auſſi du poiſon, afin qu'ils s'en ſerviſſent s'ils pouvoient corrompre quelqu'un de ceux qui lui préparoient à manger ou qui lui ſervoient à boire. Mais ce n'étoit pas une choſe aiſée; les amis d'Albin l'avertiſſoient ſans ceſſe de ſe défier d'un eſprit ſi couvert, & ſi habile à cacher les pièges qu'il dreſſoit. La manière dont il venoit de traiter les lieutenans de Niger, avoit fait connoître mieux que jamais ſon naturel. Après les avoir engagés, par le moyen de leurs enfans qu'il retenoit priſonniers, à trahir leur parti, & s'en être ſi bien ſervi pour avancer ſes affaires, il fit mourir les uns & les autres lorſqu'il n'en eut plus beſoin. Jamais action ne marqua un caractère plus fourbe

&

& une plus noire politique. Albin ſe tenoit donc fort ſur ſes gardes : avant que de faire entrer dans ſa chambre ceux qui venoient de la part de Sévère, on leur ôtoit leur épée, & on les fouilloit par-tout. Quand les couriers, après lui avoir rendu les dépêches, demandèrent à lui parler en ſecret, il ſe douta de leur deſſein ; & les ayant fait appliquer à la queſtion, où l'on tira d'eux une confeſſion entière, il les fit punir ſur le champ comme ils le méritoient, & ne traita plus Sévère qu'en ennemi déclaré.

SEVERE.

D'abord qu'il eut appris que ſon projet n'avoit pas réuſſi, il leva le maſque, & fit à ſes ſoldats ce diſcours en forme de manifeſte : » Je ne crois pas que perſonne m'accuſe en cette occaſion, » ni de légéreté d'eſprit, ni de trop de » facilité à former des ſoupçons contre » un homme que je comptois au nombre » de mes amis. Tout ce que j'ai fait pour » lui me juſtifie aſſez. Je l'ai aſſocié à » l'empire dont vous m'aviez fait ſeul » & légitime poſſeſſeur ; partage ſur lequel les frères mêmes ne ſauroient » s'accorder. Mais il a fort mal reconnu » un ſi grand bienfait ; il prend les armes

SEVERE.

» contre moi, ſans ſe mettre en peine, » ni de votre valeur, ni de la ſainteté » inviolable des ſermens. En n'écoutant » que ſa convoitiſe, il haſarde cette » partie de la ſouveraine puiſſance qu'il » avoit acquiſe ſans aucun riſque, & » qu'il poſſédoit tranquillement, dans » l'eſpérance frivole de ſe rendre maître » du tout; ſans crainte pour les dieux, & » ſans ménagement pour vous à qui il » en a coûté tant de travaux & tant de » ſang pour lui conſerver l'empire. Car » votre gloire & votre valeur n'ont pas » été moins avantageuſes à l'un qu'à » l'autre, & il en eût joui plus long- » temps que moi, s'il ne s'en étoit pas » rendu indigne par ſa trahiſon. S'il y a » de l'injuſtice à offenſer quelqu'un le » premier, il y auroit encore plus de » lâcheté à ne pas ſe venger des injures » qu'on reçoit des autres. Dans la guerre » de Niger, c'étoit plus la néceſſité qu'au- » cun ſujet de plainte, qui nous armoit » contre lui. Je n'avois point à lui re- » procher qu'il eût voulu m'enlever » l'empire dont j'étois paiſible poſſeſ- » ſeur. Perſonne n'en étoit encore le » maître, il étoit comme à l'abandon, » & nous diſputions de part & d'autre ce

» grand prix avec une pareille ardeur. SEVERE.
» Mais Albin foulant aux pieds ce qu'il
» y a de plus ſacré parmi les hommes,
» après que j'ai fait pour lui tout ce que
» je pouvois faire pour un fils, mépriſe
» une amitié ſi utile, & ſe déclare haute-
» ment mon ennemi. Autant qu'il a reçu
» de ma main d'honneur & de gloire
» pendant qu'il m'a été fidèle, autant je
» ferai éclater aux yeux de toute la terre,
» ſa perfidie & ſa lâcheté. Son armée,
» qui n'a de forces que ce qu'il en faut
» pour tenir une île en devoir, ne pourra
» réſiſter à votre nombre & à votre
» valeur. Si les troupes d'Illirie ont ſuffi
» ſeules pour dompter tout l'orient,
» après pluſieurs ſanglans combats où
» elles ont toujours été victorieuſes;
» maintenant que preſque toutes les
» forces de l'empire ſont réunies, quelle
» peine aurez-vous à vaincre une poignée
» de gens, qui ont pour général, je ne
» dis pas ſeulement un lâche, mais un
» efféminé? Car y a-t-il quelqu'un qui
» ne ſache ſes déportemens, & que ſon
» armée, ſans diſcipline, s'abandonne
» comme les animaux les plus immondes
» à toutes ſortes de diſſolutions? Mar-
» chons donc contre lui, pleins d'alé-

SEVERE.

» greſſe & d'aſſurance ; eſpérons tout » du ſecours des dieux vengeurs des » parjures, & penſons à ſoutenir l'hon» neur des trophées que vous avez érigés » tant de fois, & dont il a fait ſi peu de » compte. «

Ce diſcours fut ſuivi des acclamations des ſoldats qui déclarèrent Albin ennemi de l'état, & aſſurèrent l'empereur qu'ils étoient prêts à le ſuivre par-tout. Ces diſpoſitions de l'armée fortifièrent les eſpérances & redoublèrent l'ardeur de Sévère ; ainſi, après avoir fait de grandes largeſſes à ſes troupes, il ſe mit en chemin ; ayant auparavant détaché un corps d'armée pour aſſiéger Byſance, où s'étoient jetés les reſtes du parti de Niger. Elle fut priſe dans la ſuite par famine ; on la demantela ; on abattit les bains, les théâtres & tous les autres édifices publics. Cette malheureuſe ville, devenue un méchant bourg, perdit encore la liberté. On en donna le domaine aux Périnthiens, comme celui d'Antioche à ceux de Laodicée. Sévère eut auſſi ſoin de laiſſer de grandes ſommes pour rebâtir les villes que les troupes de Niger avoient ruinées. Il s'avançoit cependant avec une viteſſe

incroyable, il ne s'arrêtoit pas même les jours de fêtes, passoit la tête nue sur les plus hautes montagnes en plein hiver, & pendant que la neige tomboit avec le plus de force; soutenant par un si grand exemple l'ardeur & la patience de ses soldats qui résistoient aux plus grandes fatigues, moins par crainte & par devoir, que par émulation. Il avoit envoyé devant, l'élite de ses troupes se saisir des passages des Alpes, pour fermer à l'ennemi le chemin de l'Italie.

Quand Albin, qui jusqu'alors n'avoit pensé qu'à se divertir, apprit que Sévère alloit lui tomber sur les bras; étonné d'une si prodigieuse diligence, il passa avec son armée de l'Angleterre dans les Gaules. Il écrivit aux gouverneurs de toutes les provinces voisines, de lui envoyer de l'argent & des vivres. Les uns furent assez malheureux pour lui obéir; il leur en coûta la tête lorsque la guerre fut terminée. Ceux qui méprisèrent ses ordres, se trouvèrent bien d'une conduite plus heureuse que prudente; l'événement décida du bon & du mauvais parti. L'armée de Sévère étant arrivée dans les Gaules, après plusieurs escarmouches, on en vint enfin à un combat

SEVERE. général auprès de Lion, ville fort grande & fort peuplée, dans laquelle Albin se retira pendant la bataille. La fortune fut long-temps partagée & la victoire en balance. Car les Anglois ne sont guère moins courageux & moins portés au carnage que les peuples d'Illirie; ainsi entre deux nations si belliqueuses, le combat devoit être fort opiniâtre. Les historiens qui ont écrit sans flatterie, rapportent que l'aile de l'armée d'Albin opposée à celle que commandoit Sévère eut long-temps l'avantage; & que ce dernier prit même la fuite, & qu'étant tombé de cheval il changa d'habit pour n'être pas reconnu. Mais les Anglois croyant déja la victoire de leur côté, & poursuivant les fuyards en désordre, virent tomber tout d'un coup sur eux Lætus, lieutenant de Sévère, avec des troupes toutes fraîches. On l'accusa d'avoir différé exprès d'en venir aux mains, pour savoir auparavant de quel côté pencheroit la victoire; & l'on prétend qu'il ménageoit les troupes dont il étoit le chef, pour s'en servir dans l'occasion à son avantage. Il est sûr qu'il ne s'avança que lorsqu'on lui vint dire que l'empereur avoit été tué. Sévère con-

firma dans la ſuite ces ſoupçons : car lorſqu'il ſe vit paiſible poſſeſſeur de l'empire, il donna de grandes récompenſes à tous ſes autres lieutenans ; mais il ſe reſſouvint de la trahiſon de Lætus & le condamna à la mort. Les ſoldats de Sévère voyant donc arriver Lætus à leur ſecours, ſe rallièrent : l'empereur reprit ſa cotte d'armes & parut au milieu des ſiens. Les ſoldats d'Albin, qui ne gardoient plus leurs rangs, ne purent ſoutenir long-temps le choc de ces nouveaux ennemis qu'ils n'attendoient pas ; ils furent bientôt rompus & prirent enfin la fuite. L'armée victorieuſe les mena battant juſqu'à la ville, & en fit un grand carnage.

Les hiſtoriens du temps ne s'accordent point ſur le nombre de ceux qui moururent ou qui furent bleſſés de part & d'autre dans cette journée. La ville de Lion fut pillée & brûlée ; Albin y fut pris & on lui trancha la tête. Ainſi, en très-peu de temps les mêmes troupes élevèrent des trophées dans l'orient & dans l'occident, & portèrent la gloire de Sévère plus loin que celle d'aucuns de ſes prédéceſſeurs. Car, ſoit que l'on conſidère le nombre & les forces des

SEVERE.

armées, la longueur & la viteſſe des marches, les mouvemens de tant de nations puiſſantes ; ſoit que l'on compte les batailles & les victoires, rien n'eſt comparable aux exploits de cet empereur. Il eſt vrai que les guerres civiles de Céſar contre Pompée, d'Auguſte contre les enfans de ce dernier & contre Antoine, & avant eux, celles de Sylla contre Marius, furent très-ſanglantes ; & que toutes les actions de ces grands hommes, ſoit dans les guerres civiles, ſoit dans les étrangères, ſont fort mémorables. Mais qu'un ſeul homme ſoit venu à bout de trois compétiteurs, ſe ſoit rendu maître par adreſſe des cohortes prétoriennes, ſe ſoit défait de celui qui occupoit le ſiège de l'empire, ait vaincu en orient celui que les vœux du peuple romain avoit déſigné empereur, & un autre en occident qui avoit le nom & la puiſſance de Céſar ; tant de grandes actions ſont propres à Sévère, & l'on n'en trouve point un ſecond exemple. Ainſi périt Albin, après avoir joui peu de temps d'un honneur funeſte. Sévère fit auſſitôt paroître ſon reſſentiment contre les amis que ce patricien avoit à Rome. Il y envoya ſa tête,

SEVERE.

avec ordre de la mettre au milieu de la place ſur un poteau ; & dans les lettres qu'il écrivit au peuple pour lui apprendre ſa victoire, il ajouta qu'il avoit fait expoſer en public la tête de cet ennemi de l'empire, afin que ce ſpectacle apprît par avance à ſes partiſans ce qu'il leur préparoit.

Retour de Sévère à Rome. Sa cruauté & ſon avarice.

Après avoir établi en Angleterre deux gouverneurs, & réglé les affaires des Gaules, il fit mourir tous ceux qui avoient ſuivi le parti d'Albin, ſoit par inclination, ſoit par néceſſité. Il marcha enſuite vers Rome avec toute ſon armée, pour imprimer dans les eſprits plus de terreur. Le peuple le reçut avec les acclamations & les cérémonies ordinaires. Les ſénateurs vinrent au devant de lui, ſaiſis la plupart d'une fort grande crainte ; ils ſavoient qu'il ne pardonnoit point à ſes ennemis, qu'il étoit d'un naturel ſanguinaire, que les crimes ne lui coûtoient rien, qu'il profitoit des moindres occaſions & des plus légers prétextes pour ſe venger ; & qu'ainſi il ne les épargneroit point dans une conjoncture où il ne manquoit pas de raiſons apparentes. Après avoir été rendre aux dieux des actions

SEVERE.

de graces, il gratifia le peuple d'une distribution de blé, pour honorer sa victoire. Il fit de grandes largesses aux soldats, leur accorda de nouveaux privilèges, augmenta le blé qu'on leur donnoit, leur permit de porter au doigt un anneau, & d'avoir leurs femmes avec eux; choses qui n'étoient bonnes qu'à relâcher la discipline, & à les empêcher d'être toujours prêts dans l'occasion à marcher & à combattre. Il ruina ainsi le premier cet ordre qui rendoit les soldats plus vigoureux, qui leur apprenoit à se contenter de peu, & à obéir à leurs officiers sans peine & sans murmure. Il entretint leur avarice, & cette délicatesse qui les a fait entièrement dégénérer.

Lorsqu'il vint au sénat, il s'emporta fort contre les amis d'Albin; il produisit contre quelques-uns des lettres qu'il avoit trouvées dans les papiers de son compétiteur; il reprochoit aux autres de lui avoir fait des présens. Il accusoit ceux qui avoient commandé en orient, d'avoir pris ses intérêts; d'autres étoient criminels pour l'avoir seulement connu. Sous ces différens prétextes, il se défit de toutes les personnes

du ſénat les plus conſidérables, & de ceux qui dans les provinces étoient diſtingués par leur naiſſance & par leurs richeſſes ; penſant moins à aſſouvir ſa vengeance, qu'à ſatisfaire ſon avarice qui paſſoit celle de tous ſes prédéceſſeurs. Car, autant qu'il s'eſt rendu recommandable par cette vie dure à l'épreuve des plus grands travaux, & par ſon habileté dans l'art de la guerre, qui l'ont égalé en ce genre aux plus grands hommes ; autant ſe rendit-il odieux par cette avarice monſtrueuſe qui lui faiſoit répandre tous les jours le ſang innocent. Auſſi ne put-il jamais venir à bout de ſe faire aimer, quoiqu'il affectât de paroître populaire. Il n'épargnoit rien pour donner aux Romains des ſpectacles magnifiques, où il propoſoit des prix pour les meilleurs acteurs & pour les athlètes victorieux ; & où l'on tuoit quelquefois juſqu'à cent bêtes farouches qu'il envoyoit chercher dans les régions les plus reculées. Nous vîmes célébrer de ſon temps des jeux de différentes eſpèces ſur tous les théâtres, des ſupplications & des veilles à peu près ſemblables aux myſtères de Cérès : on appelle ces jeux ſéculaires, parce

SEVERE.

qu'on ne les célèbre qu'une fois dans chaque siècle. On publie alors dans Rome & dans toute l'Italie, qu'on vienne voir une fête qu'on n'a jamais vue & qu'on ne reverra jamais; pour faire entendre que la vie des hommes est trop courte pour remplir tout l'espace qui sépare des solemnités si éloignées.

* *Caracalla & Géta.*

Sévère ayant associé ses enfans * à l'empire, pensa aussi-tôt après à s'acquérir une gloire plus entière & moins odieuse, que celle qui lui revenoit d'une victoire souillée du sang romain, & pour laquelle il n'eût osé accepter l'honneur du triomphe. Il voulut aller chez les barbares élever des trophées plus glorieux, & marcha contre Barsemius, roi des Atréniens, qui avoit envoyé du secours à Niger. Comme il étoit près d'entrer en Arménie, le roi du pays lui envoya des présens & des ôtages, le priant de lui accorder son amitié, & de faire alliance avec lui. Sévère ravi de n'être point arrêté en chemin, s'avança vers le pays des Atréniens. A son passage Augarus, le roi des Osroéniens, vint le trouver, lui donna ses enfans en ôtage, & lui envoya un secours d'archers. Après avoir passé par la Mésopo-

Guerre contre les Atréniens & contre les Parthes.

tamie & le pays des Adiabéniens, il courut toute l'Arabie heureuse. C'est de cette contrée que viennent les herbes odoriférantes & les autres parfums dont nous faisons tant d'usage. Il emporta de force les meilleures places, ravagea tout le pays ; & de-là passant sur les terres des Atréniens, il assiégea d'abord Atres la capitale. Cette ville située sur le haut d'une montagne, est entourée d'un mur très-élevé, & elle étoit défendue par une grosse garnison. L'armée romaine l'attaqua avec beaucoup de vigueur ; ses machines furent fort bien servies, & on ne négligea rien de tout ce que l'art de la guerre a inventé de moyens pour forcer une place. Mais la résistance des assiégés n'étoit pas moins vigoureuse ; ils jetoient sans cesse de dessus le rempart des pierres & des traits. Ils emplissoient des pots de terre de petits insectes & autres bêtes venimeuses, qui s'attaquant aux yeux des ennemis, & s'insinuant dans le défaut de leurs cuirasses, les tourmentoient étrangement. De plus, les chaleurs excessives du pays avoient mis dans l'armée romaine, des maladies qui emportèrent plus de sol-

SEVERE. dats qu'il n'y en eut de tués devant la place.

Toutes ces choses jointes ensemble les découragèrent entièrement. Sévère voyant qu'il n'avançoit point & qu'il avoit toujours du dessous, pour ne pas perdre tout en s'opiniâtrant davantage, leva le siège, quoique son armée fût inconsolable de ce revers. Comme la victoire les avoit suivis par-tout, ils se croyoient vaincu en cette occasion, pour n'avoir pas su vaincre. Mais la fortune qui n'avoit jamais abandonné Sévère, ne lui manqua pas encore en cette rencontre. Il ne perdit pas entièrement cette campagne, & se dédommagea de cet échec mieux qu'il ne pouvoit l'espérer. La flotte dans laquelle il avoit embarqué son armée, fut jetée sur les côtes des Parthes, assez près de Ctésiphonte * la capitale du pays. Artabane leur roi vivoit dans une profonde paix, & n'avoit aucun ombrage de l'expédition de Sévère contre les Atréniens. L'armée romaine, conduite par la fortune sur ces bords, y prit terre, courut le pays, brûla les villages, enleva les troupeaux, & s'avança peu à peu jusqu'à Ctésiphonte où le roi faisoit sa rési-

* *V. les Remarques.*

dénce ordinaire. Les Romains prenant les barbares au dépourvu, après une foible résistance entrèrent dans la ville, la saccagèrent, firent les femmes & les enfans prisonniers, pillèrent les meubles de la couronne & les trésors du roi qui s'étoit sauvé avec peu de suite. Ainsi Sévère fut redevable de cette victoire au seul hasard. Cependant, enflé de ce succès inespéré, il écrivit au sénat & au peuple des lettres dans lesquelles il faisoit valoir ses exploits; il les fit même représenter sur de grands tableaux qu'il exposa en public : le sénat de son côté lui décerna tous les honneurs imaginables, & lui donna les noms des peuples qu'il avoit vaincus.

SEVERE.

Humeurs opposées des enfans de Sévère.

Ayant de la sorte terminé la guerre en orient, il prit le chemin de l'Italie avec ses deux fils qui étoient déja dans l'adolescence. Il régla en chemin toutes les affaires des provinces, fit la revue des armées de Mœsie & de Pannonie, & entra dans Rome en triomphe avec les acclamations & la pompe ordinaire. Il offrit des sacrifices en actions de graces; donna au peuple des jeux & des spectacles, avec une fort grosse distribution de blé. Il passa ensuite plusieurs années

SEVERE. à Rome, s'appliquant aux affaires de l'état, donnant très-souvent des audiences publiques, & prenant sur-tout un grand soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes princes se laissoient corrompre par les délices de Rome, donnoient avec excès dans les spectacles, & se piquoient au-delà de ce qui convenoit à leur naissance, de bien danser & de conduire des chariots. La haine violente qu'ils se portoient, croissoit avec eux ; elle avoit paru dès leur enfance dans leurs petits divertissemens, comme dans les combats de cailles, de coqs & autres oiseaux, où ils prenoient toujours un parti différent ; ainsi qu'ils firent depuis aux jeux du cirque, & aux spectacles du théâtre. Tout ce qui plaisoit à l'un déplaisoit sûrement à l'autre : la cour étoit partagée entre eux ; ils étoient assiégés de flatteurs qui entretenoient & augmentoient cette aversion naturelle. Sévère qui s'en apperçut, & qui prévit les suites dangereuses de l'éloignement qu'ils avoient l'un pour l'autre, fit tout son possible pour les rapprocher, & pour les faire changer de conduite. Il maria à la fille de Plautien, chef des cohortes prétoriennes, son fils aîné qui s'appeloit

s'appeloit Baſſien avant que ſon père fût monté ſur le trône, & qu'il fit depuis appeler Antonin, en mémoire d'Antonin le Pieux.

SEVERE.

Conjuration de Plautien.

Ce Plautien avoit paſſé ſa jeuneſſe dans une fortune très-obſcure, & avoit même été banni pour différens crimes, & entre autres, pour avoir été mêlé dans une ſédition. Il étoit du pays de Sévère, & même un peu ſon parent, ſelon quelques hiſtoriens; mais les autres prétendent qu'il ne fut redevable de ſa fortune qu'à ſa beauté, & à la paſſion infâme de l'empereur. Quoi qu'il en ſoit, en très-peu de temps il parvint au plus haut degré de la faveur, & s'enrichit des dépouilles de ceux que Sévère faiſoit mourir tous les jours. Un particulier ne pouvoit être ni plus riche, ni plus puiſſant; mais il abuſoit de ſon autorité, & exerçoit tant de violences, qu'il n'étoit pas moins redoutable que les plus cruels tyrans. Tel étoit celui dont l'empereur choiſit la fille pour ſon fils; mais Antonin, très-mal ſatisfait de cette alliance, ne l'avoit acceptée que par force. Il ne pouvoit ſouffrir ni ſon beau-père ni ſa femme: il ne logeoit pas même avec elle, & il lui diſoit ſou-

vent dans ses emportemens, que d'abord qu'il seroit le maître, il la feroit mourir avec son père. Elle avoit averti Plautien de l'aversion & des menaces de son mari. Il en fut outré; & voyant que Sévère étoit déja vieux & sujet à de grandes maladies, appréhendant de tomber entre les mains de ce jeune prince violent & emporté, il résolut de prévenir par quelque coup hardi l'effet de ses menaces. Ce n'étoit pas la crainte seule qui l'engageoit dans cette entreprise, l'ambition y avoit beaucoup de part. Il se voyoit des richesses immenses, il avoit à sa disposition les soldats prétoriens; la faveur du prince le rendoit puissant dans toutes les provinces, & les ornemens qui le distinguoient lorsqu'il paroissoit en public, attiroient sur lui tous les regards, & nourrissoient son orgueil. Il avoit le rang de ceux qui avoient été consuls en second, portoit le laticlave avec un sabre à son côté, & plusieurs autres marques de distinction, que l'empereur n'avoit accordées qu'à lui seul. Il marchoit dans les rues avec un air plein d'arrogance; personne n'osoit l'aborder: il étoit précédé d'esclaves qui crioient aux passans de se ranger, & de ne pas regarder en face. Ces ma-

nières ne plaisoient point à Sévère ; son amitié pour lui alloit tous les jours en diminuant ; il lui retrancha une partie de cette puissance dont il commençoit à se défier, & lui conseilla de rabattre de ses hauteurs. Plautien en fut choqué, & pensa tout de bon à envahir l'empire. SEVERE.

Il avoit sous lui un tribun nommé Saturnin, qui lui faisoit sa cour plus que personne, enchérissant sur les flatteries & les bassesses par lesquelles tout le monde s'efforçoit de se mettre bien auprès du favori. Plautien crut pouvoir compter sur sa fidélité & sur son secret, & qu'il seroit très-propre pour l'exécution de son dessein. L'ayant donc fait venir sur le soir, il lui dit : » Voici l'occasion de faire voir jusqu'où va pour » moi votre zèle ; & c'est aussi le mo» ment où je pourrai reconnoître vos » services comme vous le méritez, & » comme je le souhaite. Vous avez à » choisir, ou d'être aujourd'hui à ma » place revêtu de tous les honneurs dont » je jouis maintenant, ou de mourir tout » à l'heure, si vous refusez de m'obéir. » Ne vous laissez pas étonner, ni par la » difficulté, ni par les noms de prince » & d'empereur. Vous êtes de garde

SEVERE.

» cette nuit, vous pourrez facilement
» entrer dans la chambre de Sévère &
» d'Antonin; il vous sera aisé, dans l'ob-
» scurité & dans le silence, d'exécuter
» mes ordres. Ne perdez point de tems,
» allez au palais, demandez à parler de
» ma part aux empereurs d'une affaire
» pressée & de conséquence; faites voir
» votre hardiesse, & n'appréhendez
» point un vieillard & un enfant. Si vous
» partagez avec moi le risque de cette
» entreprise, vous en serez bien payé
» par la part que vous aurez à ma for-
» tune. « Ce tribun étoit de Syrie, & avoit naturellement une fort grande présence d'esprit, comme tous ceux de sa nation. Ainsi, quoiqu'il fût d'abord étrangement surpris de la proposition de Plautien, il se remit bientôt; &, considérant que c'étoit un homme emporté qui ne se feroit pas une affaire de le tuer sur le champ, il feignit d'entrer sans peine dans son dessein, & s'étant jeté à ses pieds comme pour lui rendre hommage, il lui promit d'exécuter ce qu'il lui proposoit, pourvu qu'il lui en donnât un ordre par écrit. C'est la coutume des empereurs, lorsqu'ils font mourir quelqu'un sans lui faire son procès dans les formes, de donner à celui qu'ils char-

gent de l'exécution, un billet qui puisse le mettre à couvert de toutes poursuites. Plautien se laissa si fort aveugler par sa passion, qu'il donna au tribun l'écrit qu'il lui demandoit, le chargeant en même temps de le faire avertir d'abord qu'il auroit tué les deux empereurs, afin qu'il l'allât joindre avant qu'on eût appris d'où partoit le coup. Le tribun lui promit tout ce qu'il voulut; mais voyant combien c'étoit une chose hasardeuse & difficile, que de tuer seul deux princes qui couchoient dans des appartemens séparés, il ne pensa qu'à sauver sa tête, en découvrant un secret dont il étoit dangereux d'être dépositaire. Il alla droit à la chambre de Sévère, & dit aux gardes qu'il avoit à lui parler sur une affaire de la dernière conséquence, & qui regardoit sa vie. En entrant il se jeta aux pieds de l'empereur, & lui dit: » Si j'exécutois, seigneur, les des-» seins de celui qui m'a envoyé, je serois » aujourd'hui votre meurtrier & votre » bourreau : mais j'ai des pensées bien » différentes, & je ne songe qu'à vous » sauver la vie. Plautien voulant s'ou-» vrir un chemin à l'empire, vient de » me charger de vous assassiner avec » votre fils; pour vous assurer de la vérité

SEVERE. » de ce que je vous dis, en voici l'ordre » par écrit. J'ai fait semblant d'entrer » dans son dessein, de peur qu'à mon » refus il ne se servît de quelqu'autre » main pour ce parricide, mais je n'ai » pas voulu qu'un si grand crime de- » meurât un seul moment caché. «

Le tribun accompagna son discours de beaucoup de larmes; cependant l'empereur ne savoit encore qu'en croire : la passion qu'il avoit eue pour Plautien n'étoit pas éteinte. Il s'imagina que c'étoit un artifice d'Antonin, qui, haïssant à mort son beau-père, avoit inventé cette calomnie pour le perdre. Il envoya querir ce jeune prince, & lui fit de grands reproches de ce qu'il se portoit à ces extrémités contre un homme qui étoit son ami & son allié. Antonin lui jura qu'il ne savoit rien de toute cette affaire; mais voyant l'écrit que tenoit le tribun, il l'exhorta à soutenir hardiment son accusation. Cet officier appréhendant que l'affection de Sévère pour son favori ne l'emportât sur son témoignage, & ne doutant point qu'il ne lui en coûtât la vie, si la conjuration n'étoit pleinement découverte, ajouta : » Puisque ce » billet ne vous paroît pas un indice suf- » fisant, permettez - moi, Seigneur,

» d'envoyer ſeulement dire à Plautien » *qu'il eſt ſervi :* il ne manquera pas d'ac- » courir au plus tôt, croyant trouver le » palais ſans maître ; vous reconnoîtrez » alors aiſément la vérité de ce que j'a- » vance. Il eſt bon qu'on n'entende point » de bruit, afin que le ſilence aide à le » tromper. « Après avoir dit ces paroles, il ſortit de la chambre, & chargea une perſonne sûre d'aller dire à Plautien que les deux empereurs étoient ſans vie ; qu'il ſe rendît au palais avant que la choſe éclatât ; qu'après s'être mis en poſſeſſion du ſiège de l'empire, il ſe feroit obéir de gré ou de force.

SEVERE.

Plautien ne ſe doutant point du piège qu'on lui dreſſoit, prit une cuiraſſe par deſſous ſa robe, & courut au palais accompagné de quelques perſonnes qui s'étoient trouvées préſentes, & qui s'imaginèrent que les empereurs l'envoyoient querir pour quelque affaire preſſée. Le tribun vint au devant de lui, & pour mieux couvrir ſon jeu, le ſalua empereur, & le prit par la main pour le conduire dans la chambre, où il lui faiſoit accroire qu'étoient les corps morts des deux princes. Sévère avoit fait ranger aux deux côtés de la porte, des gardes pour l'arrêter. Il fut bien ſurpris,

SEVERE.

lorſqu'il entra, de les trouver tous deux debout, & pleins de vie. Etonné de la grandeur du péril où il ſe voyoit, il eut recours aux prières & aux larmes, proteſtant qu'il n'y avoit rien de véritable dans tout ce qu'on alléguoit contre lui; que c'étoit une pure calomnie dont on vouloit le noircir. Cependant Sévère lui reprochoit tous les honneurs & les bienfaits dont il l'avoit comblé; & lui, de ſon côté, rappeloit toutes les occaſions où il avoit donné à l'empereur des preuves éclatantes de ſon zèle & de ſa fidélité. Sévère ſe laiſſoit attendrir, & le croyoit preſque ſur la foi de ſes proteſtations, lorſqu'Antonin appercevant par la fente de ſa robe la cuiraſſe qui étoit deſſous, s'écria : » Je voudrois bien » ſavoir ce que tu répondras à ces deux » choſes? Pourquoi viens-tu ſur le ſoir » trouver les empereurs ſans en avoir » d'ordre? Mais ſur-tout, que veut dire » cette cuiraſſe? prît-on jamais des » armes pour ſe mettre à table? « Après ces paroles, Antonin ordonna au tribun & aux ſoldats de tuer ce miſérable qui n'étoit que trop convaincu. Ils lui obéirent, & jetèrent ſon corps par les fenêtres, pour l'expoſer aux inſultes de la populace.

populace. Ainſi fut punie la convoitiſe inſatiable & l'ambition déſordonnée de Plautien.

SEVERE.

Sévère, pour ſe mettre à couvert contre une puiſſance auſſi redoutable que celle du préfet des cohortes prétoriennes, partagea cette charge en deux, comme elle l'avoit déja été ſous le règne de Commode; & paſſa depuis preſque tout le reſte de ſes jours dans ſes jardins hors de Rome, & dans ſes maiſons de plaiſance ſur les côtes de la Campanie. Il s'y occupoit à rendre la juſtice, entrant volontiers dans le détail des affaires; mais il donnoit ſes plus grands ſoins à l'éducation de ſes enfans. Il voyoit avec chagrin qu'ils ſe plaiſoient aux jeux & aux ſpectacles, beaucoup plus que leur naiſſance ne ſembloit le permettre. Les partis oppoſés qu'ils prenoient dans ces divertiſſemens, leurs goûts toujours contraires, étoient comme le prélude de leur animoſité; ces émulations de jeunes gens fomentoient les principes de haine & de diviſion qu'ils portoient dans leur cœur. Antonin ſur-tout, depuis la mort de Plautien, étoit devenu inſupportable; la crainte ſeule de ſon père l'empêchoit d'en venir aux dernières

Antipathie d'Antonin & de Géta.

SEVERE. violences contre ſa femme, dont il tâchoit de ſe défaire par toute ſorte de voies ſecrettes. Mais Sévère, pour la mettre en ſûreté, l'envoya en Sicile avec ſon frère, & leur aſſigna des penſions conſidérables. C'eſt ainſi qu'en uſa Auguſte envers les enfans d'Antoine, lorſqu'il ſe fut déclaré contre lui. Sévère s'appliquoit ſur toutes choſes à rapprocher les eſprits oppoſés de ſes deux fils. Il leur faiſoit remarquer dans les anciennes hiſtoires, & dans les tragédies grecques, que le malheur & l'entière ruine des familles royales, n'avoit eu le plus ſouvent d'autre cauſe que la diſcorde qui avoit armé les frères les uns contre les autres. Il leur diſoit, » que ſes coffres étoient pleins d'or & » d'argent, qu'il avoit rempli les temples » de ſes tréſors, qu'avec tant de ri» cheſſes ils n'avoient rien à craindre » que d'eux-mêmes. Qu'il leur ſeroit » aſſez aiſé de gagner l'affection des ſol» dats par de grandes largeſſes; que les » cohortes prétoriennes étoient quatre » fois plus nombreuſes qu'auparavant; » que de ſi grandes forces les mettroient » en ſûreté contre les entrepriſes du » dehors; qu'on ne pourroit jamais » leur oppoſer, avec tant de richeſſes,

» de si bonnes troupes, & en si grand » nombre. Mais que tous ces secours » leur deviendroient inutiles par leurs » divisions; que ce seroit en vain qu'il » les auroit délivrés des guerres étran- » gères, si par une guerre domestique » ils travailloient eux-mêmes à se dé- » truire. « Par de telles remontrances, auxquelles il joignoit tantôt des prières, tantôt des menaces, il tâchoit de les ramener & de leur faire sacrifier leur aversion naturelle à leurs intérêts : mais ses discours étoient inutiles; le mal augmentoit tous les jours, ils n'étoient point traitables sur cet article. Les courtisans qui les assiégoient, les éloignoient de plus en plus l'un de l'autre. Ces flatteurs non-seulement servoient leurs passions & étoient de leurs plus infâmes débauches, mais inventoient encore tous les jours de nouveaux moyens pour faire plaisir au prince auquel ils s'étoient attachés, en choquant son frère. L'empereur en surprit dans ce manège quelques-uns, à qui il en coûta la vie.

SEVERE.

Pendant que Sévère étoit ainsi tout occupé & chagrin de la mauvaise conduite de ses enfans, il reçut des lettres du gouverneur d'Angleterre, qui lui

Expédition d'Angleterre

SEVERE.

mandoit que les barbares avoient pris les armes, qu'ils couroient & ravageoient le pays; qu'il lui falloit du secours pour arrêter leur progrès, & que la présence du prince y seroit assez nécessaire. L'empereur ne fut point fâché de ces nouvelles. Il aimoit la gloire avec excès. Après avoir triomphé de l'Orient, il étoit bien aise qu'il se présentât une occasion d'ériger des trophées jusques dans l'Angleterre. Il souhaitoit, d'autre part, d'emmener hors de Rome les princes ses fils, & de les tirer des débauches de cette capitale, pour les accoutumer à la vie dure & aux exercices de la guerre. Il résolut donc d'aller en personne faire encore cette campagne, quoiqu'il fût très-âgé & fort tourmenté de la goutte; mais il avoit encore autant de courage & de fermeté, que les jeunes gens les plus vigoureux. Il se mit en litière, fit autant de diligence que lorsqu'il jouissoit d'une santé parfaite, & passa en Angleterre avant qu'on y eût rien appris de sa marche. Il fit venir de tous côtés des troupes dont il composa une armée formidable. Les barbares étonnés de la présence de l'empereur, auquel ils ne s'attendoient pas d'avoir affaire, & se sentant hors d'état

de tenir contre de ſi grandes forces, lui envoyèrent des députés pour lui demander la paix, & pour s'excuſer ſur les hoſtilités qui avoient été commiſes. Mais Sévère qui ne vouloit pas retourner à Rome comme il étoit venu, & qui avoit une forte paſſion de mériter par une victoire le nom de Britannique; après avoir amuſé quelque temps leurs députés, les renvoya ſans rien conclure, & fit cependant les préparatifs néceſſaires. Il eut ſoin ſur-tout de faire conſtruire des radeaux, afin que ſes ſoldats puſſent combattre de pied ferme dans les marais qui ſe forment des inondations de l'océan, & que les barbares paſſent facilement, ou à la nage, ou à gué. Ils vont preſque tout nus, & ſe font des colliers & des ceintures de fer qui leur ſervent de parure, comme l'or en ſert aux peuples d'orient. Ils ſe barbouillent le corps de figures d'animaux différentes, & c'eſt pour les laiſſer voir qu'ils ne mettent point d'habits. Ces peuples ſont fort belliqueux, & ne reſpirent que le carnage. Ils ont pour toute armure une petite rondache, avec une lance & une épée; ils ne connoiſſent point la cuiraſſe qui ne ſerviroit

SEVERE.

qu'à les embarraſſer lorſqu'ils traverſent les marais. Sévère, inſtruit de la nature du pays, fit faire tous les travaux qui pouvoient faciliter le paſſage aux Romains & incommoder les ennemis. Quand il crut les choſes en état, il laiſſa ſon ſecond fils dans la partie de l'île ſoumiſe aux Romains, pour y rendre la juſtice, & connoître de toutes les affaires qui n'auroient point de rapport à la guerre; il lui donna pour conſeil les plus anciens de ſes amis, & prit avec lui ſon fils aîné. Lorſque l'armée Romaine eut paſſé les fleuves & les retranchemens qui ſervoient de frontières aux deux nations, il ſe donna pluſieurs petits combats dans leſquels les barbares eurent toujours du déſavantage. Mais lorſqu'ils étoient en déroute, ils trouvoient une retraite aſſurée dans leurs marais, & dans leurs bois dont les détours n'étoient connus que des naturels du pays; ce qui tiroit la guerre en longueur.

Mort de Sévère.

Cependant Sévère, déja fort âgé, tomba dans une grande maladie, qui le mit hors d'état de commander ſon armée en perſonne. Il fut obligé de s'en remettre à ſon fils Antonin, qui, ſe ſouciant fort peu de preſſer les barbares, ne penſoit qu'à gagner les ſol-

dats, & tâchoit par ses artifices de décrier son frère dans leur esprit, & de l'exclure de la part qu'il avoit à l'empire. Son père traînoit trop à son gré; il tâcha d'engager quelqu'un de ses médecins ou de ses officiers à l'en défaire promptement, mais il ne trouva point de ministre pour un si grand crime. Sévère mourut enfin, plutôt de mélancolie, que du mal dont il étoit attaqué. Jamais empereur ne porta si haut la gloire de ses armes, soit dans les guerres civiles, soit dans les étrangères. Il mourut après dix-huit ans de règne, laissant à ses deux enfans des richesses immenses, & des forces auxquelles on ne pouvoit rien opposer. D'abord qu'Antonin se vit le maître, il remplit de meurtres la maison de son père; il fit tuer les médecins qu'il n'avoit pu corrompre, ses gouverneurs, & ceux de son frère qui avoient travaillé à les mettre bien ensemble, & n'épargna aucun de ceux qui avoient été en quelque considération auprès de Sévère. Mais prenant en particulier les officiers de l'armée, il tâcha de les engager, à force de promesses & de présens, à faire déclarer les soldats en sa faveur, à l'exclusion de

SEVERE.

ſon frère contre lequel il dreſſoit toutes ſortes de machines : mais aucune ne réuſſit. L'armée ſe ſouvenant que l'empereur leur père les avoit élevés tous deux pour le trône ſans préférence, leur rendit à l'un & à l'autre ſans diſtinction ſes ſervices & ſes hommages. Antonin n'ayant donc rien avancé de ce côté-là, traita avec les barbares, leur accorda la paix, prit des ôtages, &, quittant le pays ennemi, vint en diligence trouver ſa mère & ſon frère. Lorſqu'il les eut joints, l'impératrice, avec les anciens amis & les conſeillers de Sévère, fit de nouvelles tentatives pour réconcilier ſes enfans. Antonin voyant que perſonne n'entroit dans ſes deſſeins, prit le parti de diſſimuler; & après s'être long-temps défendu, ſe laiſſa aller par grimace à une réconciliation feinte & plâtrée. Les deux frères étant convenus de partager également la ſouveraine puiſſance, firent paſſer leur armée victorieuſe dans les Gaules, & partirent pour Rome, où ils portoient les cendres de leur père, qu'ils avoient miſes dans une urne d'albâtre, avec des parfums précieux, pour leur dreſſer un monument auprès de celles des empereurs ſes prédéceſſeurs.



HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE QUATRIEME.

Retour d'Antonin & de Géta.

NOUS avons écrit dans le livre précédent l'hiſtoire de Sévère pendant dix-huit ans de règne. Ses deux enfans, partis pour Rome avec leur mère, continuèrent, même dans le voyage, à laiſſer voir leur éloignement & leurs ſoupçons. Ils logeoient ſéparément & ne mangeoient jamais enſemble, appréhendant de part & d'autre d'être prévenus, & ſe tenant fort ſur leurs gardes contre le poiſon. Ils faiſoient une grande diligence, dans la penſée qu'ils ſeroient plus en ſûreté

Antonin & Géta.

à Rome, lorſqu'ayant partagé entre eux la vaſte étendue du palais, ils vivroient ſans aucune communication. A leur arrivée, le ſénat & le peuple vinrent au devant d'eux avec des branches de laurier. Ils firent leur entrée dans cet ordre : les deux empereurs marchoient les premiers, vêtus de robes de pourpre ; ils étoient ſuivis des conſuls qui portoient l'urne dans laquelle étoient renfermées les cendres de Sévère ; on ſaluoit d'abord les deux princes, & on faiſoit enſuite une profonde inclination devant cette urne. Ils la portèrent de la ſorte en cérémonie dans le temple, où l'on voit le tombeau de Marc-Aurèle avec ceux de ſes prédéceſſeurs. Après avoir fait les ſacrifices accoutumés, ils ſe retirèrent dans le palais, & commencèrent par faire condamner toutes les portes de communication. Ils avoient chacun leurs gardes à part, & ne ſe voyoient jamais que pour quelques momens, lorſqu'il falloit ſe montrer en public. Ils rendirent cependant enſemble à leur père les derniers honneurs.

Deſcription des cérémonies de l'apothéoſe.

C'eſt la coutume chez les Romains de mettre ſolennellement au nombre

des dieux les empereurs qui laiſſent leurs fils ſur le trône. Cette cérémonie s'appelle apothéoſe. C'eſt une eſpèce de fête, où il entre du deuil & de la triſteſſe. On brûle à l'ordinaire le corps avec beaucoup de pompe ; mais on met dans le veſtibule du palais, ſur un lit d'ivoire couvert d'étoffe d'or, une image de cire qui repréſente parfaitement le défunt, avec un air pâle, comme s'il étoit encore malade. Pendant le jour, au côté droit du lit, eſt rangé le ſénat, avec des robes de deuil ; & au côté gauche ſont les femmes & les filles de qualité, avec de grandes robes blanches toutes ſimples ſans colliers ni bracelets. On garde le même ordre ſept jours de ſuite, pendant leſquels les médecins s'approchent du lit de temps en temps pour conſidérer le malade, & trouvent toujours qu'il baiſſe, juſqu'à ce qu'enfin ils prononcent qu'il eſt mort. Alors les chevaliers Romains les plus diſtingués, avec les plus jeunes ſénateurs, portent ſur leurs épaules le lit de parade dans le vieux marché, où les magiſtrats ont coutume de ſe démettre de leurs charges. On dreſſe à l'entour deux eſpèces d'amphithéâtres, ſur

lesquels se placent d'un côté de jeunes garçons, & de l'autre de jeunes filles des meilleures maisons de Rome, pour chanter des hymnes & des airs lugubres en l'honneur du mort. Quand ils ont achevé, on porte le lit hors de la ville dans le champ de Mars.

On élève au milieu de la place une charpente quarrée en forme de pavillon ; le dedans est rempli de matières combustibles, & le dehors revêtu de draps d'or, de compartimens d'ivoire, & de belles peintures. Au dessus de cet édifice, on en élève un second tout semblable pour la forme & pour la décoration, mais plus petit, & dont les portes sont ouvertes. Au dessus de celui-ci il y en a un troisième, & un quatrième encore plus petit, & ainsi plusieurs autres qui vont toujours en diminuant. Cet ouvrage ressemble assez aux tours qu'on voit sur les ports de mer, & qu'on appelle phares, dans lesquelles on met des fanaux pour guider les navires qui abordent la nuit. Dans la seconde séparation, on place le lit de parade, autour duquel on entasse toutes sortes de parfums, de senteurs, de fruits, d'herbes odoriférantes : car il n'y a

point de province, point de ville, point de perſonne de diſtinction qui ne ſe faſſe un plaiſir & un honneur d'envoyer à ſon prince ces dernières marques de ſes hommages. Quand le lieu où repoſe le corps en eſt tout rempli, on fait à l'entour une cavalcade. Les chevaliers en cérémonie, font avec meſure pluſieurs tours & retours ; ils ſont ſuivis de pluſieurs chariots dont les conducteurs ont des robes de pourpre, & ſur leſquelles ſont les images des empereurs dont le règne a été heureux, & des généraux d'armée de grande réputation. Lorſque toute cette pompe eſt paſſée, le nouvel empereur tenant à la main une torche, va mettre le feu au bûcher : les aromates & les autres matières combuſtibles prennent en un moment. Alors on lâche du faîte de cet édifice un aigle qui, au milieu de la flamme & de la fumée, s'envolant dans les airs, va, à ce que croit le peuple, porter au ciel l'ame de l'empereur. Depuis ce jour, il a ſon culte & ſes autels comme les autres dieux.

Les deux jeunes princes ayant de la ſorte conſacré la mémoire de leur père, ſe ſéparèrent. Leur haine alloit

ANTONIN & GETA.

toujours en augmentant ; ils ne pensoient mutuellement qu'à se perdre. Chacun de son côté tâchoit sourdement & à force de promesses, de détacher de son frère & de mettre dans ses intérêts les personnes d'autorité. La plus grande partie se tournoit du côté de Géta. Il faisoit paroître assez de modération ; sa conversation étoit agréable & engageante ; il avoit de belles inclinations, se plaisoit à la lutte, & à tous les exercices qui peuvent former un jeune prince ; il aimoit les belles lettres, attiroit à sa cour & traitoit avec distinction les personnes savantes. Cet air de douceur & de bonté qu'il avoit avec ceux qui l'approchoient, lui faisoit une bonne réputation, & lui gagnoit presque tous les courtisans. Antonin au contraire portoit par-tout un air rude & farouche ; il se faisoit un honneur de mépriser tous les exercices auxquels se plaisoit son frère ; il ne parloit que d'armées & de campemens, & se donnoit pour un grand homme de guerre. Il suivoit, sans se contraindre, ses fougues & ses emportemens ; & s'il avoit quelques personnes à sa cour, c'étoit plutôt la crainte que l'affection, & ses

Caractères différens de Géta & d'Antonin Caracalla.

menaces encore plus que ses promesses qui les empêchoient de se détacher de lui.

Projet d'Antonin & de Géta.

L'impératrice Julie ayant fait mille tentatives inutiles pour rapprocher ces deux frères, qui jusques dans les plus petites choses & les moins intéressantes laissoient voir leur forte opposition ; ils crurent que le seul moyen qui leur restoit pour se mettre en sûreté l'un & l'autre, c'étoit de se séparer pour jamais, afin de n'être plus exposé dans Rome à des soupçons & à des embûches réciproques. Ayant donc assemblé les amis de l'empereur leur père, ils ouvrirent cet avis en présence de leur mère, & proposèrent qu'Antonin restât maître de l'Europe, & que Géta eût pour lui toutes les provinces d'Asie. Que la nature elle-même avoit fait ce partage, en divisant ces deux continens par le détroit de la Propontide. Qu'Antonin auroit toujours une armée campée auprès de Bysance, & Géta une autre auprès de Calcédoine, pour défendre de part & d'autre leurs frontières. Que les sénateurs qui étoient de quelque ville d'Europe demeureroient à Rome avec Antonin, & que ceux

ANTONIN & GETA

qui étoient des provinces d'Aſie y paſſeroient avec Géta, qui comptoit d'établir le ſiège de ſon empire à Antioche ou à Alexandrie, villes qui ne cèdent guères à Rome en grandeur. Que la Mauritanie, la Numidie & la partie de la Libye qui y confine, ſeroit de l'empire d'Antonin ; & que le reſte des provinces d'Afrique en allant vers l'orient, appartiendroit à Géta. Pendant qu'ils régloient ainſi toutes choſes, les aſſiſtans demeuroient les yeux baiſſés dans un morne ſilence ; mais Julie leur mère prenant la parole : » Vous trouvez, » dit-elle, mes enfans, les moyens de » partager entre vous toute la terre, » en faiſant ſervir la Propontide de bor- » nes à vos états. Mais ce n'eſt pas en- » core tout, il vous faut auſſi partager » votre mère ; comment ferai-je, mal- » heureuſe que je ſuis, pour me diviſer » entre vous deux? Commencez par me » tuer, cruels, coupez mon corps par » morceaux, donnez chacun dans votre » empire la ſépulture à cette moitié » qui vous en reſtera ; c'eſt le ſeul moyen » de me faire entrer dans ce partage » funeſte que vous méditez. « L'impératrice entrecoupa ces paroles de ſoupirs

pirs & de ſanglots, & ſerrant ſes deux enfans entre ſes bras, elles les exhortoit à étouffer leurs reſſentimens.

ANTONIN & GTEA.

Antonin tue ſon frère.

Ce ſpectacle tira des larmes de toute l'aſſemblée, qui ſe rompit ſans approuver le projet qu'on avoit propoſé. Mais les deux empereurs n'en furent pas depuis mieux enſemble ; leur eſprit s'aigriſſoit tous les jours de plus en plus. S'il falloit élire des magiſtrats, ou des généraux d'armées, chacun prétendoit avoir ces poſtes pour ſes amis. Lorſqu'ils donnoient audience, ils étoient toujours d'un avis oppoſé. La juſtice en ſouffroit ordinairement ; car ils penſoient plutôt à l'emporter l'un ſur l'autre, qu'à conſulter le bon droit & l'équité. Ils étoient toujours occupés à ſe dreſſer des embûches. L'un & l'autre avoit tenté pluſieurs fois la fidélité des officiers de ſon frère ; mais comme ils prenoient tous les deux de grandes précautions, Antonin laſſé de ces longueurs inutiles, n'écouta plus que la paſſion violente qu'il avoit de ſe voir ſeul ſur le trône. Il ſe réſolut de tout haſarder, & de ſe ſervir du fer au défaut du poiſon : l'artifice & les pièges ſecrets n'ayant pu réuſſir, il ſe porta à une

ANTONIN & GETA.

violence ouverte, & à un coup de déſeſpoir. Etant entré bruſquement dans la chambre de Géta, qui ne ſe tenoit pas en garde contre ſa fureur, il lui porta un coup de poignard, dont il mourut à l'heure même entre les bras de ſa mère ; & ſortant auſſitôt, il ſe mit à crier dans le palais avec un air effaré, qu'il venoit de courir le plus grand danger auquel il eût été expoſé de ſa vie, & qu'il avoit eu bien de la peine à ſe ſauver : il ſe jeta entre ſes gardes, & ſe fit conduire au camp, aſſurant qu'il ne pouvoit demeurer dans le palais ſans un péril manifeſte. On le croyoit ſur ſa parole, & l'on ſuivoit ſes pas pour apprendre le ſujet de ſa frayeur. Le peuple étonné ne ſavoit que penſer, voyant l'empereur ſur le ſoir courir dans la ville avec tant de précipitation. Lorſqu'il eut gagné le camp, il entra dans la petite chapelle où ſont enfermées les images & les enſeignes de l'armée; & ſe proſternant, il remercia les dieux de lui avoir ſauvé la vie. Les ſoldats qui étoient la plupart couchés, ou au bain, accoururent à ce bruit, fort épouvantés. Il ſe montra à eux; mais, ſans leur dire la choſe nettement, il leur cria,

» qu'il venoit d'échapper à un grand danger ; qu'il n'étoit qu'avec peine sorti des pièges de son plus mortel ennemi ; qu'enfin après s'être long-temps défendu, il étoit demeuré victorieux, & que la fortune le laissoit seul maître de l'empire. « Par ces paroles enveloppées, il vouloit se faire entendre sans trop s'expliquer. Il promit de donner à chaque soldat deux mille cinq cens dragmes attiques, * & d'augmenter de moitié la mesure du blé qu'on leur distribuoit. Il ajouta même qu'ils pouvoient se payer par leurs mains, & tirer cet argent de ses trésors & des temples des dieux ; répandant ainsi en un seul jour tout ce que Sévère, en dix-huit ans, avoit amassé aux dépens de tant de malheureux. Cependant les officiers de Géta s'étant répandus dans la ville, avoient éclairci tout le monde de la vérité de cette affaire. Mais les soldats gagnés par de si grandes largesses, quoiqu'ils comprissent assez comment la chose s'étoit passée, déclarèrent Antonin seul & légitime empereur, & son frère traité avec justice comme un ennemi.

ANTONIN & GETA.

* 2000 liv. de notre monnoie.

Antonin passa le reste de la nuit dans

ANTONIN CARACALLA

le petit oratoire dont nous avons parlé, & se tenant fort de l'affection des cohortes prétoriennes, il alla le lendemain au sénat, escorté de tous les soldats, mieux armés qu'ils ne le sont ordinairement lorsqu'ils accompagnent l'empereur. Après avoir fait les sacrifices accoutumés, il parla de cette sorte : » Je n'ignore pas combien il est odieux » d'être accusé de la mort de ses pro- » ches, & que le nom seul de parricide » prévient tous les esprits, & inspire » à tout le monde de l'horreur. Je sais » encore qu'on s'intéresse naturellement » pour les malheureux. Le bonheur de » ceux qui l'emportent sur leurs enne- » mis, fait naître en nous une secrette » jalousie. Le bon droit se trouve tou- » jours du côté du vaincu, & l'on » ne manque pas de donner le tort à » celui qui a l'avantage. Mais si quel- » qu'un, sans consulter les sentimens » qu'inspire la compassion en faveur du » plus foible, examine les choses de » plus près, en pèse les circonstances » & les motifs, il trouvera qu'il est aussi » raisonnable que nécessaire de faire » retomber sur la tête de son ennemi » le danger dont il nous menace, &

» qu'il y a auſſi peu de gloire que de » bonheur d'avoir le deſſous dans ces » occaſions, comme il eſt également » ſalutaire & glorieux de prévenir le » coup qu'on nous porte. Vous pourrez » par le moyen de la queſtion, vous aſſu» rer de toutes les embûches que Géta » m'a dreſſées, & combien de fois il a » préparé contre moi du poiſon. J'ai fait » arrêter ſes eſclaves & ſes officiers, » afin que vous puiſſiez, en les faiſant » mettre à la torture, reconnoître la » vérité de ce que j'avance. Je l'ai déja » fait donner à quelques-uns dont vous » allez entendre les dépoſitions. Il ne » s'eſt pas contenté de ces menées ſe» crettes; tout nouvellement, pendant » que j'étois dans l'appartement de ma » mère, il eſt venu m'attaquer avec » quelques hommes armés. Mais il ne » m'a pu ſurprendre : j'ai ſauvé ma vie » en me vengeant d'un ennemi dé» claré; car depuis long-temps il avoit » dépouillé à mon égard tous les ſenti» mens de la nature. S'armer contre » ceux qui en veulent à notre vie, » c'eſt une action non-ſeulement per» miſe, mais autoriſée par pluſieurs » exemples. Romulus notre fondateur a

ANTONIN CARACALLA

» été plus loin ; il en coûta la vie à » ſon frère pour une ſimple raillerie. Et » ſans m'arrêter à Néron * & à Domitien » qui ſe défirent de Germanicus & de » Tite leurs frères, ** Marc Aurele qui » faiſoit tant le philoſophe & l'homme » modéré, pour une légère injure, ne » ſacrifia-t-il pas à ſon reſſentiment Lu- » cius Vérus ſon gendre ? Qu'ai-je fait » de plus odieux ? Menacé du poiſon, » voyant le poignard déja levé ſur moi, » je l'ai détourné contre mon ennemi. » Vous devez donc rendre graces aux » dieux, qui ne vous laiſſant qu'un de » vos empereurs, vous mettent en état » de vivre déſormais plus tranquille- » ment, ſans avoir à partager entre deux » émules vos ſentimens & vos eſprits ; » n'ayant plus les yeux attachés que ſur » un ſeul, & n'attendant que de lui votre » fortune. Jupiter, ſeul ſouverain parmi » les dieux, n'a voulu donner à la terre » qu'un ſeul maître. « Antonin pro- nonça ce diſcours avec beaucoup de force & de véhémence, regardant d'un œil farouche & plein de rage les amis de Géta, qu'il laiſſa tout tremblans & à demi morts.

* Tibère, Néron.

** V. les Remarques.

D'abord qu'il ſe fut retiré dans ſon

palais, il envoya tuer les domeſtiques de ſon frère, ſes officiers, ſes amis, & tous ceux qui lui appartenoient, ſans épargner l'âge le plus tendre. On mettoit les corps morts ſur des charettes par ignominie, & on les portoit hors de la ville, où on les brûloit pêle-mêle par monceaux. Il ne pardonna à aucun de ceux qui tenoient à Géta par quelque endroit, de ſi loin que ce pût être. Les athlètes, les conducteurs de chariots, les comédiens, enfin tout ce qui avoit ſervi à ſes plaiſirs, périt avec lui. Les ſénateurs les plus qualifiés & les plus riches furent accuſés d'avoir été dans ſa confidence, la plupart ſur de fort légères conjectures, pluſieurs ſans aucun fondement. Mais on cherchoit des prétextes, & non pas des raiſons pour s'en défaire. Sa cruauté alla plus loin. Il fit mourir une ſœur de Commode déja fort âgée, pour laquelle les autres empereurs avoient eu beaucoup de conſidération en mémoire de ſon père Marc Aurele. Tout ſon crime étoit d'avoir, à la mort de Géta, mêlé ſes larmes avec celles de l'impératrice Julie. Il fit mourir la fille de Plautien, qu'il avoit épouſée du vivant de Sévère, &

Cruautés inouies de Caracalla.

ANTONIN CARACALLA

qui étoit alors reléguée en Sicile. Un de ses cousins qui portoit le nom de Sévère, le fils de Pertinax, & celui de Lucilla, sœur de Commode, eurent le même sort. Il vouloit couper jusqu'à la racine de tout ce qui restoit des maisons impériales, & ce qu'il y avoit dans le sénat de rejetons des anciennes familles patriciennes. Les gouverneurs des provinces & les intendans furent la plupart du nombre des proscrits. Tous ceux qui lui déplaisoient avoient été amis de Géta. Les nuits n'étoient pas assez longues pour tant de meurtres. Il porta l'inhumanité jusqu'à faire enterrer toutes vives des vestales qu'il fit accuser faussement d'avoir violé leur vœu de chasteté. Mais pour comble d'horreur, ce qui n'eut jamais d'exemples, c'est qu'assistant un jour aux jeux du cirque, le peuple s'étant moqué d'un conducteur de chariot qui plaisoit à l'empereur, il prit cet affront pour lui, & commanda à ses gardes de se jeter dans la foule, & de tuer ceux à qui étoient échappées ces railleries. Les soldats ayant une fois la bride sur le cou, voyant qu'il leur étoit permis d'exercer toutes sortes de violences, ne pouvant d'ailleurs discer-

ner

ANTONIN CARACALLA

ner les coupables dans une ſi grande multitude, où chacun rejetoit la faute ſur ſon voiſin, tuoient tous ceux qui leur tomboient ſous les mains ; ou, s'ils les laiſſoit aller, ce n'étoit qu'après les avoir mis preſque tout nus, trop heureux encore de racheter leur vie à ce prix.

Vertus militaires de Caracalla.

Antonin, après tant de cruautés, tourmenté par les remords de ſa conſcience, & ne pouvant plus ſe ſouffrir à Rome, en partit plutôt pour fuir des lieux qui lui retraçoient ſans ceſſe l'image de ſes crimes, que pour aller, comme il le diſoit, viſiter les provinces, & faire la revue de ſes armées. Il alla d'abord vers les frontières du nord ſur les bords du Danube, où il paſſoit ſon temps à conduire des chariots, & à combattre de près contre des bêtes féroces. Il ne rendoit la juſtice que fort rarement ; & ſans ſe donner le temps d'écouter les parties, il prononçoit preſque toujours au haſard. Il s'appliquoit à gagner l'affection des barbares par toutes ſortes de moyens. Il en prit un grand nombre à ſa ſolde, & choiſit les plus vigoureux & les mieux faits pour les mettre parmi ſes gardes. Sou-

ANTONIN CARACALLA

vent il quittoit l'habit à la romaine, & paroiſſoit en public avec une eſpèce de cotte de mailles, couverte de bandes d'argent, & un tour de cheveux blonds coupés comme ceux de ces barbares. Ces manières leur plaiſoient fort, & ne choquoient pas les ſoldats romains qui étoient d'ailleurs fort contens d'Antonin, parce qu'il leur faiſoit ſouvent des largeſſes, & affectoit avec eux un air de familiarité qui les charmoit. Il ne ſe diſtinguoit en rien du ſimple ſoldat; s'il falloit creuſer un foſſé, dreſſer un pont, élever une chauſſée, ou faire quelqu'autre ouvrage, il étoit le premier à tout. On ſervoit ſur ſa table les viandes les plus communes dans des plats de terre ou de bois. Souvent, ſans autre façon, prenant autant de blé qu'il en faut pour faire du pain à un ſeul homme, il ſe donnoit lui-même la peine de le moudre & de le pétrir, & le faiſoit cuire ſur les charbons. Il mépriſoit toutes les choſes délicates & ſomptueuſes; ce qui étoit bon pour le dernier des ſoldats étoit bon pour lui. Il étoit ravi lorſqu'ils l'appeloient leur compagnon; il marchoit preſque toujours à pied avec eux, ſe chargeoit lui-

même de ſes armes, & prenoit quelquefois ſur ſes épaules l'une des enſeignes de l'armée qui ſont fort longues, & auxquelles ſont attachées pluſieurs grandes médailles d'or qui les rendent encore plus peſantes ; de ſorte que c'eſt tout ce que peuvent faire les plus robuſtes que de les porter. Les ſoldats ne pouvoient ſe laſſer d'admirer la force de ſon corps ; & c'étoit pour eux une eſpèce de prodige, qu'un homme d'une ſi petite taille pût fournir à tant de travaux.

ANTONIN CARACALLA.

Lorſqu'il fut paſſé du Danube dans la Thrace qui confine à la Macédoine, ce fut tout d'un coup un nouvel Alexandre. Il s'intéreſſoit avec ardeur à la gloire de ce conquérant ; il lui fit dreſſer des ſtatues dans toutes les villes, & en remplit les places de Rome, les temples, & le capitole même. Nous en vîmes quelques-unes fort bizarres, qui ſur un ſeul corps avoient deux têtes, dont l'une repréſentoit le roi de Macédoine, & l'autre l'empereur Romain. Il prit l'habit des Macédoniens, leur coiffure & leurs ſandales. Il forma de l'élite de ſes troupes un corps qu'il appela la phalange macé-

Antonin, nouvel Alexandre & nouvel Achille.

ANTONIN CARACALLA

donienne, & obligea en même temps les officiers de ſon armée à prendre les noms qu'avoient portés les capitaines d'Alexandre. Il compoſa de la jeuneſſe de Sparte une ſeconde phalange, qu'on appeloit lacédémonienne, ou pitanate *. Après avoir donné ſes ordres dans toutes les villes de ces quartiers, il alla à Pergame pour eſſayer des remèdes d'Eſculape *, & paſſa une nuit dans ſon temple, ſelon la coutume. Il alla enſuite voir les ruines de l'ancienne Troie, & vint au tombeau d'Achille. Il le couvrit de couronnes & de fleurs; &, oubliant Alexandre, ne penſa plus qu'à imiter le héros d'Homère. Mais il lui manquoit un Patrocle dont il pût pleurer la mort; il en trouva un fort à propos. Feſtus l'un de ſes affranchis, pour lequel il avoit beaucoup d'affection, & qui tenoit l'agenda du * prince, mourut pendant qu'il étoit à Troie; quelques hiſtoriens ont même prétendu qu'il le fit empoiſonner exprès. Le nouvel Achille fit porter le mort ſur un bûcher autour duquel il immola toutes ſortes de victimes; il y mit enſuite le feu, & faiſant des libations, il invoqua les vents

* V. les Remarques.

* V. les Remarques.

* V. les Remarques.

à l'exemple de cet ancien héros. Mais lorſqu'il vint à chercher des cheveux pour jeter dans la flamme, il ſe fit moquer de tout le monde, car il en avoit ſi peu, qu'il eut bien de la peine à en amaſſer aſſez pour qu'il ne manquât rien à la cérémonie. Entre les autres grands capitaines, il eſtimoit particulièrement Sylla & Annibal à qui il fit dreſſer pluſieurs ſtatues.

De l'Aſie il paſſa dans la Bithinie ; &, viſitant en chemin toutes les villes de cette province, il vint à Antioche où il fut reçu magnifiquement. Il y demeura peu de jours, parce qu'il vouloit aller au plus tôt à Alexandrie, témoignant une envie extraordinaire de voir une ville bâtie par Alexandre, & de conſulter le dieu du pays, qu'on y honore avec beaucoup de religion. Il ne laiſſoit voir que ces deux motifs, & ne paroiſſoit occupé que de la mémoire de ſon héros & du culte de Sérapis. Il donna ordre de préparer des hécatombes, & toutes les choſes néceſſaires pour des purifications. Le peuple d'Alexandrie naturellement léger, & qui ſe laiſſe emporter au moindre vent,

ANTONIN CARACALLA

ayant appris ces nouvelles, fut transporté de joie, & ne pouvoit assez admirer l'honneur que leur faisoit Antonin, & l'inclination qu'il avoit pour leur ville. On lui fit une entrée plus magnifique qu'aucune de celles qu'on avoit faites jusqu'alors aux plus grands princes. Il y eut des concerts de toutes sortes d'instrumens, avec des illuminations; l'odeur des parfums les plus exquis remplissoit toutes les rues, qui étoient jonchées de fleurs dans les endroits où l'empereur devoit passer. Il entra dans la ville suivi de toute son armée qui l'accompagna au temple de Sérapis, où il offrit un grand nombre de victimes, & brûla beaucoup de parfums. Il visita ensuite le tombeau d'Alexandre, sur lequel il laissa son ceinturon, sa cotte d'armes, ses bagues, ses diamans, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Le peuple voyoit avec un plaisir infini toutes ces marques d'honneur qu'il donnoit à leur ville, & passoit les jours & les nuits dans de continuelles réjouissances. Mais ces malheureux ignoroient le ressentiment du prince, & ce qu'il leur préparoit.

Il n'avoit affecté ces beaux dehors que pour les perdre plus sûrement : voici ce qui l'avoit animé contre eux.

ANTONIN CARACALLA

Horrible massacre à Alexandrie.

On lui mandoit, lorsqu'il étoit à Rome, pendant la vie, & depuis la mort de son frère, qu'ils faisoient souvent sur lui des railleries. Ils sont naturellement moqueurs, attrapent merveilleusement le ridicule des gens ; leur langue n'épargne pas même les puissances ; & souvent, lorsqu'ils ne pensent qu'à rire, ils piquent très - vivement ceux sur qui tombent leurs bons-mots & qui prennent les choses plus sérieusement : car rien n'offense plus que la vérité ; & c'est outrer une personne que de la blesser par certains endroits sur lesquels elle se sent foible. C'est ce qui arriva au peuple d'Alexandrie. Ils parloient avec trop de liberté sur la mort de Géta ; ils donnoient à Julie, mère de ces deux princes, le nom de Jocaste, & se moquoient d'Antonin qui, avec sa petite taille, s'avisoit d'imiter Achille & Alexandre, les premiers des héros. Toutes ces plaisanteries poussèrent à bout l'empereur qui étoit fort emporté de son naturel. Il avoit gardé jusqu'alors son ressentiment,

& ſa vengeance étoit prête à éclater. Cependant il leur faiſoit toujours bonne mine, & ſe mêloit dans leurs divertiſſemens; mais lorſque les réjouiſſances publiques eurent attiré de tous les lieux circonvoiſins une grande multitude de peuple, il fit publier un édit qui portoit, que toute la jeuneſſe de la ville eût à ſe rendre dans la place; qu'il vouloit, en l'honneur d'Alexandre, créer une troiſième phalange qui portât ſon nom; qu'ils ſe rangeroient tous ſur pluſieurs lignes dans une diſtance égale, afin qu'il pût les conſidérer chacun en particulier, examiner leur âge, leur taille & leurs diſpoſitions pour les exercices militaires. Ils donnèrent aiſément dans le piège, n'ayant point lieu de ſe défier de ſes promeſſes. Ils ſe trouvèrent au rendez-vous avec leurs proches qui les félicitoient ſur l'honneur qu'ils alloient recevoir. L'empereur paſſant dans les rangs les regardoit les uns après les autres, diſant à chacun quelque choſe d'obligeant. Pendant qu'il faiſoit cette revue, ſon armée les inveſtiſſoit; lorſqu'il les vit entourés de toutes parts, & pris comme dans un filet, il ſe retira. Auſſitôt, le ſignal

donné, les ſoldats ſe jetèrent ſur cette troupe déſarmée, & tuèrent tous ceux qui ſe trouvèrent ſous leurs mains. Pendant que les uns étoient occupés à cette horrible boucherie, les autres creuſoient de grandes foſſes dans leſquelles ils jetoient par monceaux les corps qu'ils couvroient d'un peu de terre. On y traînoit des malheureux qui reſpiroient encore ; il y en eut d'enterrées tout vivans. Quelques-uns même des ſoldats eurent ce terrible ſort ; car les bleſſés qui avoient un reſte de vigueur, s'attachant fortement à ceux qu'ils pouvoient ſaiſir, les entraînoient avec eux, & ils étoient auſſitôt accablés par les autres corps qu'on y jetoit continuellement. On fit de la ſorte, en un moment, de cette place un grand cimetière. Le carnage fut ſi grand, que le ſang rougit les eaux du Nil juſqu'à ſon embouchure. Après une ſi terrible exécution, Antonin revint à Antioche.

Caracalla ſurprend le roi des Parthes par une trahiſon.

Peu de temps après, il lui prit envie de ſe faire donner le nom de Parthique, en faiſant accroire au ſénat qu'il avoit dompté tous les barbares de l'Orient. On étoit depuis long-temps en

ANTONIN CARACALLA

paix avec ces peuples ; mais ce n'étoit pas la foi des traités qui l'embarraſſoit, il ne penſoit qu'à les ſurprendre : voici ce qu'il imagina. Il envoya des ambaſſadeurs au roi Artabane, avec de très-riches préſens, pour lui demander ſa fille en mariage. Il lui marquoit dans ſes lettres : » Qu'étant empereur » & fils d'empereur, il ne vouloit point » épouſer la fille d'un particulier ; que » l'héritière d'un ſi grand roi lui conve» noit beaucoup mieux. Que l'empire » des Parthes & celui des Romains, » étoient les deux plus puiſſans de l'uni» vers ; que lorſqu'ils ſeroient réunis, » rien ne pourroit leur réſiſter. Que les » peuples qui compoſoient les deux états » n'auroient point de peine à ſe ſou» mettre au même joug, pourvu qu'on » leur donnât des gouverneurs de leur » nation, & qu'on leur permît de vi» vre ſelon leurs anciennes coutumes. » Qu'il n'y avoit point de meilleures » troupes que l'infanterie Romaine & » la cavalerie des Parthes, ceux-ci » étant auſſi habiles à tirer de l'arc, que » les autres à manier la pique & l'épée ; » que ces forces jointes enſemble ſuffi» roient pour faire de l'univers un ſeul

» empire. Il ajoutoit encore, que les » plantes odoriférantes qui croissoient » chez les Parthes, leurs parfums & » leurs étoffes précieuses d'une part; & » de l'autre, les métaux, & ces ouvrages » où les Romains font voir tant d'art & » de délicatesse, deviendroient com- » muns aux deux nations; & qu'au lieu » de la petite quantité que les marchands » faisoient passer secrettement & avec » risque, ils en auroient alors en abon- » dance & sans peine. Le roi des Parthes » rejeta d'abord ces propositions, per- » suadé que la fille d'un roi que les Ro- » mains appeloient barbare, ne conve- » noit point à leur empereur; que ce » seroit une union trop bizarre que celle » de deux personnes qui parloient une » langue différente, & qui avoient des » coutumes & des manières si opposées. » Qu'il y avoit à Rome beaucoup de pa- » triciens dont l'empereur pourroit de- » venir le gendre, sans se mésallier; & » qu'il pourroit aussi trouver à sa fille, » parmi les Arsacides, un parti qui ne » seroit pas indigne d'elle. Qu'il ne fal- » loit pas unir des maisons qui ne s'esti- » moient pas assez mutuellement pour » se tenir honorées de cette alliance. «

Voilà à peu près la réponse qu'Artabane fit à l'empereur. Mais celui-ci faisant de nouvelles instances, & des protestations solennelles qu'il ne souhaitoit rien tant que de conclure ce mariage, pressa tellement le roi des Parthes qu'il se rendit à la fin, & commença à l'appeler son gendre.

Cette nouvelle s'étant répandue chez les barbares, ils préparèrent toutes choses pour bien recevoir l'empereur, se réjouissant déja d'une alliance qui alloit être pour les deux nations comme le sceau d'une paix solide & éternelle. Antonin ayant passé le Tigre, s'avançoit dans le pays des Parthes comme sur ses propres terres; il ne trouvoit sur son chemin que des victimes égorgées, & les autels couverts de fleurs & de parfums. Il affectoit de paroître fort sensible à toutes ces marques d'honneur. Lorsqu'il fut près de la capitale, Artabane vint au devant de lui dans une plaine hors de la ville. Il étoit accompagné d'une grande troupe de barbares qui avoient des couronnes de fleurs, avec des habits rayés & enrichis d'or, & qui dansoient au son des flûtes, des hautbois & des timbales. Ils aiment avec

paſſion ces ſortes de divertiſſemens qui ſuivent d'ordinaire leurs feſtins. Lorſque les deux princes ſe furent abordés, les Parthes mirent pied à terre. Ils ſe preſſoient les uns les autres pour voir l'époux de leur princeſſe. Et s'étant enſuite aſſemblés par troupes, ſans aucun ordre, ils ſe mirent à boire après avoir fait des libations ſelon leurs coutumes. Alors, Antonin fit charger les barbares, qui, épouvantés d'un coup ſi peu attendu, prirent la fuite ſans faire aucune réſiſtance. Le roi Artabane ayant été enlevé par ſes gardes, eut à peine le temps de ſe ſauver à cheval avec peu de ſuite. Le reſte ne put échapper aux Romains; leurs chevaux, qui leur étoient alors ſi néceſſaires, leur manquoient. Comme ils n'ont guère que de la cavalerie, ils ne ſont pas accoutumés à marcher à pied, & leurs robes longues & amples les embarraſſoient fort en cette occaſion. Ils avoient quitté leurs arcs & leurs carquois, ne s'imaginant pas qu'à des noces ils leur ſeroient néceſſaires. Ainſi l'armée romaine les ayant tués preſque tous, & fait le reſte priſonniers, ſe retira chargée de butin. Antonin fit mettre le feu à

ANTONIN CARAÇALLA

plusieurs bourgades, dont il abandonna le pillage à ses soldats. Sa fourberie lui ayant si bien réussi contre des gens aussi incapables de se garantir d'une trahison que de la commettre, & ses troupes étant lasses de tuer & de saccager, il repassa le Tigre, & écrivit au sénat & au peuple romain qu'il avoit subjugué tout l'Orient, & réduit sous son obéissance tous les royaumes de ces vastes contrées. Le sénat n'ignoroit pas ce qui en étoit; (ignore-t-on jamais rien de ce qui regarde les princes ?) cependant, par crainte & par flatterie, on lui décerna tous les honneurs qu'on accorde aux victoires les plus complètes. Depuis cette belle expédition, il se tint en Mésopotamie, où il passoit son temps à la chasse & à conduire des chariots.

Conjuration de Macrin.

Son armée étoit commandée par deux lieutenans-généraux, Audence & Macrin. Le premier déja sur l'âge, étoit bon officier, bon soldat, mais peu versé dans le manège des affaires. L'autre avoit fréquenté le barreau, & savoit parfaitement le droit romain. L'empereur faisoit souvent sur ce dernier de sanglantes railleries, lui reprochoit de manquer de cœur, & d'être

plus propre pour la robe que pour l'épée. Il trouvoit fort mauvais que sa table fût servie avec quelque délicatesse, qu'il ne s'accommodât pas de viandes communes, & de cette vie dure dont Antonin se faisoit un mérite auprès des soldats; & sur-tout de ce qu'il s'habilloit dans le camp comme il auroit pu faire à Rome. Il le traitoit de lâche, d'efféminé, & le menaçoit quelquefois de le faire mourir s'il ne changeoit de conduite. Ces menaces & ces reproches faisoient dans le cœur de Macrin de profondes blessures, qui se rouvrirent par l'occasion que je vais rapporter, où l'on verra que les princes ne peuvent fuir leur destinée, & que leur vie dépend quelquefois des moindres caprices du hasard.

Antonin avoit une curiosité excessive, qui passoit des choses naturelles à celles dont les dieux se sont réservé la connoissance: les soupçons dont il étoit continuellement travaillé, augmentoient cette disposition. Il consultoit tous les oracles, avoit beaucoup de foi aux devins, aux aruspices & aux astrologues; il en faisoit une recherche exacte, & connoissoit par nom & par

ANTONIN CARACALLA

furnom tous ces affronteurs publics, qui promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir. Mais appréhendant que ceux qui étoient auprès de lui, ou par flatterie, ou par crainte, ne lui cachassent la vérité; il écrivit à Maternianus son agent à Rome, qui étoit le plus avant dans sa confidence, & le seul dépositaire de tous ses secrets, de consulter les plus habiles devins, & d'employer la nécromancie, pour découvrir combien il avoit de temps à vivre, & s'il n'y avoit point de conspiration formée contre lui. Maternianus, usant de la liberté que le prince lui donnoit, * écrivit à Antonin, pour résultat de ses consultations, que Macrin en vouloit à sa vie, & qu'il se hâtât de le prévenir : soit que les devins lui eussent véritablement fait cette réponse, ou qu'il l'eût supposée pour perdre cet officier. Il mit sa lettre avec plusieurs autres, dans un même paquet. Le courier arriva comme l'empereur montoit sur son chariot, pour aller faire ses exercices ordinaires. Il ne voulut point remettre sa partie, & chargea Macrin, à qui quelques-unes des lettres de ce paquet étoient adressées, de lire

* *V. les Remarques.*

lire auſſi les autres, & de lui en faire le rapport, s'il y avoit quelque choſe de conſéquence; ou bien d'y répondre lui-même, & de donner les ordres néceſſaires, ſelon le devoir de ſa charge.

Macrin ſe mit auſſitôt à lire ces lettres; mais lorſqu'il vint à celle où il étoit fait mention de lui, & qu'il eut vu le conſeil que Maternianus donnoit à l'empereur, il en prévit la conſéquence, & ne douta point qu'après un tel rapport, avec un prétexte ſi apparent, Antonin qui étoit d'un naturel ſanguinaire, & qui l'avoit menacé tant de fois de le faire mourir, ne paſſât des menaces aux effets. Il ſupprima donc cette lettre, & fit, à ſon ordinaire, des extraits de toutes les autres. Mais appréhendant que Maternianus n'écrivît une ſeconde fois, il penſa à garantir ſa tête par quelque coup hardi. Il y avoit parmi les gardes du corps de l'empereur, un centurion nommé Martial, dont il avoit fait depuis peu de jours exécuter le frère ſur une ſimple accuſation, ſans qu'il eût été convaincu en juſtice. Il avoit auſſi maltraité de paroles cet officier, & lui reprochoit ſouvent de dégénérer de la

ANTONIN CARAÇALLA

vertu romaine, & d'être un digne ami de Macrin. Ce dernier ſachant qu'il étoit outré des reproches piquans de l'empereur & de la mort de ſon frère, l'envoya querir. Comme il lui avoit fait beaucoup de bien, & qu'il avoit ſouvent éprouvé ſa fidelité, il n'eut point de peine à s'ouvrir à lui, & lui demanda ſans détour, s'il vouloit ſe charger de tuer l'empereur. Le centurion ne fut point étonné d'une propoſition à laquelle ſon reſſentiment l'avoit déja préparé : les promeſſes de Macrin achevèrent de le déterminer; il s'engagea ſans peine à le ſervir & à ſe venger. L'occaſion s'en préſenta peu de temps après.

Mort de Caracalla.

L'empereur étant à Carres, ville de Méſopotamie, voulut aller viſiter le temple de la lune que les habitans du pays honorent particulièrement. Comme ce temple étoit aſſez éloigné de la ville, il ne prit avec lui qu'un petit nombre de cavaliers, dans le deſſein de revenir d'abord qu'il auroit achevé ſon ſacrifice. Au milieu du chemin, il ſe ſentit preſſé de quelque beſoin; & faiſant retirer ſes gens, il alla avec un ſeul de ſes ſerviteurs dans un lieu écarté. Toute

ſa ſuite ſe tenoit éloignée ; mais Martial, comme ſi l'empereur l'eût appelé, ou lui eût fait quelque ſigne, courut à lui, & profitant d'un moment qu'il épioit tous les jours, il lui porta entre les deux épaules un coup de poignard dont il mourut ſur la place. L'aſſaſſin remontant à cheval, s'enfuit à toute bride ; mais les cavaliers Germains, pour qui l'empereur avoit une affection particulière, & qui étoient de ſa garde, ſe trouvant les plus avancés, s'apperçurent du coup, & s'étant mis à ſes trouſſes, le percèrent de traits. Toute l'armée accourut en même temps, & Macrin des premiers ſe jetant ſur le corps du prince, cacha avec tant d'artifice ſa joie ſous une douleur apparente, que tout le monde y fut trompé. Les ſoldats furent très-affligés de la mort de l'empereur, en qui ils perdoient plutôt un compagnon qu'un général ; mais ils ne formèrent aucun ſoupçon contre Macrin ; & ſe perſuadant que Martial s'étoit porté à cet attentat de lui-même, & par le ſeul deſir de ſe venger, ils n'approfondirent point cette affaire, & ſe retirèrent ſans bruit dans leur camp. Macrin ayant fait brûler le corps d'An-

ANTONIN CARACALLA

tonin, mit ſes cendres dans une urne, & l'envoya à l'impératrice ſa mère, qui étoit alors à Antioche. Cette princeſſe ayant perdu ſi malheureuſement ſes deux enfans, ſe donna la mort; ſoit qu'elle s'abandonnât à ſon déſeſpoir, ou qu'elle en eût reçu des ordres ſecrets. Antonin ne régna ſeul que ſix années.

Election de Macrin. Bataille contre les Parthes.

LES ſoldats incertains & irréſolus, paſſèrent deux jours ſans chef, à délibérer ſur le choix qu'ils avoient à faire. Cependant il n'y avoit pas de temps à perdre. On recevoit tous les jours des nouvelles qui confirmoient qu'Artabane venoit en diligence pour tirer raiſon de la perfidie de l'armée romaine, & pour venger les mânes de ceux qui pendant la paix, au milieu des ſolennités d'une alliance, avoient été cruellement égorgés. Les ſoldats voulurent d'abord placer ſur le trône Audence, qui s'étoit fait à la guerre beaucoup de réputation, & qui avoit toutes les qualités d'un bon général. Cet officier s'étant excuſé ſur ſa vieilleſſe, ils offrirent la même place à Macrin; les tribuns le preſſèrent fort de l'accepter, & après

sa mort on les soupçonna d'être entrés dans sa conjuration, comme nous le rapporterons dans la suite. Quoiqu'il ne comptât pas beaucoup sur l'affection & l'attachement des soldats, cependant la nécessité des affaires qui porta ceux-ci à lui offrir l'empire, le détermina à l'accepter. Artabane approchoit avec des troupes nombreuses, très-fortes en cavalerie & en archers, parmi lesquels il avoit mêlé des hommes armés de toutes pièces, qui combattoient avec de longues piques de dessus leurs chameaux. Macrin, après son élection, fit ce discours aux soldats :

MACRIN.

» Il est fort naturel de pleurer la mort » d'un prince, ou pour mieux dire d'un » compagnon tel que celui que vous » venez de perdre ; mais il est aussi de la » prudence de ne se pas laisser accabler » par la douleur. Sa mémoire qui vous » sera toujours chère, sera aussi très-il- » lustre dans la postérité ; ses grandes ac- » tions, son affection pour vous, la part » qu'il prenoit dans tous vos travaux, » lui mériteront une gloire immortelle. » Mais après avoir donné quelques jours » à notre douleur, il est temps de penser » au péril qui nous menace. Nous avons

MACRIN.

» sur les bras le roi des Parthes, avec
» toutes les forces de l'Orient : il s'est
» armé pour une juste querelle; nous
» l'avons attaqué les premiers, en lui
» portant la guerre dans le sein même
» de la paix. L'honneur & le salut de
» l'empire est entre vos mains, il n'a de
» ressource qu'en votre valeur. Il ne
» s'agit plus de défendre ses frontières
» ou d'étendre ses bornes. Nous hasar-
» dons tout aujourd'hui, nos fortunes
» & nos vies, contre un grand roi &
» une puissante armée qui vient nous
» redemander le sang de ses enfans &
» de ses frères, & qui nous traite de per-
» fides & de parjures. Opposons à cette
» multitude, l'ordre & la discipline des
» armées romaines. Les barbares, pour
» ne savoir pas se ranger en bataille,
» perdent le plus souvent l'avantage de
» leur grand nombre, qui ne sert qu'à
» mettre entre eux de la confusion ;
» au lieu que parmi nous, les rangs
» exactement gardés, des mouvemens
» uniformes & faits à propos, l'expé-
» rience des anciens corps, nous font
» ordinairement triompher des plus
» nombreuses armées. Allez donc au
» combat avec l'assurance ordinaire

» aux ſoldats romains. Il eſt de votre » honneur de faire croire à l'empire & » au monde entier, par une ſeconde » victoire, que vous ne fûtes redevables » de la première qu'à votre ſeule valeur, » & non à aucun indigne ſtratagême ; & » qu'au lieu de violer le droit des gens, » vous ne fîtes qu'uſer de celui des vain- » queurs. «

MACRIN.

Les ſoldats, animés par ce diſcours, ſe mirent au plus tôt ſous les armes. Dès que le jour parut, on découvrit Artabane avec toutes ſes troupes. Après que les Parthes eurent adoré le ſoleil ſelon leur coutume, ils commencèrent le combat à coups de traits. Les Romains avoient mêlé dans leurs rangs des fantaſſins armés à la légère, & jeté ſur les aîles les ſoldats maures avec la cavalerie. Ils ſe tenoient fort ſerrés, & ſoutenoient vigoureuſement le choc des barbares, qui voltigeant de tous côtés, faiſoient pleuvoir ſur eux une effroyable grêle de flèches, & les incommodoient fort avec ces longues piques dont ſe ſervoient ceux qui étoient montés ſur des chameaux. Mais quand on combattoit de près, l'épée à la main, les Romains étoient toujours les plus

MACRIN.

forts. Lorſqu'ils ſe ſentoient preſſés trop vivement par la cavalerie, ils faiſoient ſemblant de prendre la fuite, & jetoient ſur leur chemin, en ſe retirant, des eſpèces de herſes & autres ferremens dont la pointe étoit tournée en haut, qui s'enfonçant dans le ſable, bleſſoient les chevaux, & ſur-tout les chameaux qui ont la corne du pied fort tendre ; de ſorte qu'ils s'abattoient auſſitôt ſous ceux qui les montoient. Or il faut ſavoir que toute la force des Parthes eſt dans leurs chevaux, & qu'il n'eſt rien de plus aiſé que de les prendre lorſqu'ils ſont obligés de mettre pied à terre. Leurs grandes robes traînantes les empêchent alors également de s'enfuir, & de ſe défendre. On combatitt avec la même opiniâtreté deux jours de ſuite, ſans que perſonne eût l'avantage, quoique chacun de ſon côté ſe l'attribuât. Le troiſième jour, les barbares tâchèrent d'envelopper les Romains ; mais ceux-ci, pour l'empêcher, élargiſſoient le front de leur bataille à meſure que les autres s'étendoient ſur les aîles. Il y avoit eu un ſi grand carnage les jours précédens, que toute la plaine étoit couverte de corps morts entaſſés par monceaux,

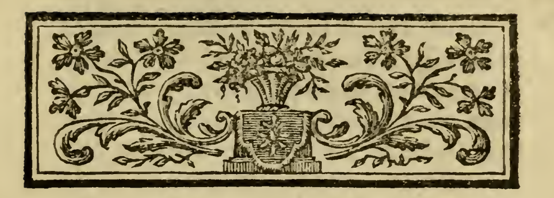
monceaux, qui ôtoient souvent aux combattans la vue des ennemis; ce qui fit prendre aux deux armées le parti de se retirer dans leur camp avant la fin du jour.

Macrin surpris que les Parthes, dont une première résistance éteint ordinairement le feu & épuise toute l'ardeur, s'opiniâtrassent si long-temps, & se préparassent à recommencer le combat, d'abord qu'ils auroient enseveli leurs morts, se douta qu'Artabane ne revenoit si souvent à la charge, que parce qu'il croyoit avoir en tête Antonin. Pour le désabuser, il lui envoya des ambassadeurs avec des lettres, dans lesquelles il lui marquoit: » Que les dieux » vengeurs des parjures avoient puni » l'attentat commis contre sa personne, » & que celui à qui il en vouloit n'étoit » plus. Que les Romains l'avoient élu em» pereur; qu'il n'avoit jamais approuvé » la perfidie d'Antonin; qu'il étoit prêt à » lui rendre les prisonniers & à le dé» dommager de tout le ravage que l'ar» mée Romaine avoit fait sur ses terres; » qu'il ne demandoit pas mieux que de » l'avoir pour ami, & qu'il signeroit à » l'heure même un traité de paix, s'il

MACRIN.

» vouloit l'accepter. « Artabane éclairci par ces lettres & par le rapport des envoyés, content des ſatisfactions qu'on lui offroit, accepta les propoſitions de Macrin, & s'en retourna dans ſon royaume avec toutes ſes troupes. L'empereur, de ſon côté, quittant la Méſopotamie, vint à Antioche.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE CINQUIÈME.

MACRIN.

On a vu dans le Livre précédent, l'hiſtoire du règne d'Antonin, ſa mort, & les commencemens de ſon ſucceſſeur. Macrin écrivit d'Antioche , au ſénat & au peuple romain , des lettres conçues en ces termes : » Comme vous » n'ignorez pas la conduite que j'ai » tenue juſqu'à mon élévation à l'em» pire ; que vous connoiſſez le penchant » naturel que j'ai pour la douceur, dont » je vous ai donné pluſieurs marques

MACRIN.

» dans l'exercice d'une charge qui ap-
» proche fort de la ſouveraine puiſſance,
» (puiſque l'empereur même & ſa vie
» dépendent en quelque manière du pré-
» fet des cohortes prétoriennes) je crois
» qu'il ſeroit inutile de m'étendre fort
» au long pour vous prouver une choſe
» dont vous êtes déja convaincus. J'ai
» toujours condamné les excès d'Anto-
» nin. Les remontrances que je me ſuis
» haſardé quelquefois de lui faire, pour
» ſauver la vie à ceux qu'il faiſoit mou-
» rir ſans raiſon & ſans fondement, ont
» penſé me coûter la mienne. Auſſi me
» diſoit-il ſouvent des paroles piquan-
» tes, me reprochant ma modération,
» & traitant de lâcheté & de molleſſe,
» ce qui s'éloignoit de la férocité de ſes
» mœurs. Pour lui plaire, il falloit le flat-
» ter, entretenir & exciter ſon humeur
» ſanguinaire. Les délateurs qui ſer-
» voient ſa cruauté, étoient le plus avant
» dans la faveur. Mais dans une cour ſi
» corrompue je n'ai point changé de ca-
» ractère, & j'ai toujours préféré la
» vertu à la fortune. Après ſa mort,
» nous avons terminé heureuſement une
» guerre importante qu'il avoit injuſte-
» ment commencée, ayant haſardé, par

» une vanité ridicule, la gloire & le salut » de l'empire. Nous avons fait paroître » autant de valeur dans le combat, que de » prudence dans un traité par lequel, » d'un ennemi redoutable, nous nous » sommes fait un ami sincère; délivrant » en même temps l'empire de l'alarme » que lui donnoit une armée formidable » répandue dans nos campagnes. Sous » mon règne, vous jouirez d'une heu- » reuse tranquillité, vous ne verrez point » répandre le sang innocent, & vous re- » trouverez sous un empereur les temps » de la république. Je ne crois pas que » personne s'imagine que la fortune se » soit méprise, lorsqu'elle a mis un » simple chevalier sur le trône. Il est vrai » qu'elle se prodigue souvent aux plus » indignes; mais la gloire qui revient » des qualités personnelles, ne dépend » point de ses caprices. La naissance, les » richesses & tous les honneurs qui font » le sujet de l'admiration des hommes, » ne font point le mérite de ceux qui en » sont revêtus; on leur porte envie sans » les en estimer davantage. Mais la dou- » ceur & la modération sont des vertus, » qu'il est également heureux & hono- » rable de posséder. A quoi sert la no-

MACRIN.

MACRIN.

» bleſſe ſi le mérite ne la ſoutient? Vous
» êtes-vous mieux trouvés de Commode
» & d'Antonin, parce que ce dernier
» étoit fils d'empereur, & que l'autre
» en comptoit pluſieurs entre ſes aïeux?
» Au contraire, ceux qui viennent à
» l'empire par ſucceſſion, croient être
» en droit d'en uſer à leur fantaiſie &
» ſans aucun égard, comme de leur hé-
» ritage. Mais ceux que vous tirez d'une
» condition privée, vous ont une obli-
» gation dont ils ne ſauroient jamais s'ac-
» quitter, & qu'ils tâchent toute leur
» vie de reconnoître. Les princes qui
» ſont de familles patriciennes donnent
» ordinairement dans l'orgueil, & regar-
» dent avec mépris leurs ſujets comme
» infiniment au deſſous d'eux; mais ceux
» qui d'une fortune médiocre ſe ſont par
» différens degrés élevés juſqu'au trône,
» s'y maintiennent par leur modération.
» Ils ménagent avec retenue ce fruit de
» leurs travaux, & ils ont toujours beau-
» coup de conſidération pour les perſon-
» nes de qualité, auxquelles ils étoient
» accoutumés de marquer du reſpect. Je
» ſuis réſolu de ne rien faire ſans votre
» participation, de vous admettre dans
» tous mes conſeils, & de vous rendre

MACRIN.

» cette ancienne liberté que vous avez
» perdue ſous les plus nobles empereurs,
» & dont vous aviez recommencé à jouir
» ſous Marc Aurèle & ſous Pertinax,
» tous deux parvenus à l'empire par
» votre choix, & non par le droit de la
» naiſſance. Il vaut mieux donner à ſa
» race des commencemens illuſtres,
» que de ternir par ſes vices l'éclat de
» ſa maiſon. «

Cette lettre fut reçue du ſénat avec de grandes acclamations, & l'on accorda ſur l'heure à Macrin tous les titres & les qualités qu'on donne aux empereurs. Ce n'étoit pas tant toutefois ſon élévation que la mort d'Antonin, qui cauſoit la joie publique. Les perſonnes de qualité ſur-tout, du moment de la mort de ce prince, croyoient voir éloignée de deſſus leur tête l'épée qui étoit prête à y tomber. On fit pendre tous les délateurs de profeſſion, & les eſclaves qui avoient accuſé leurs maîtres. Rome & preſque tout l'empire ſe vit, par leur mort ou par leur fuite, purgée de cette peſte. S'il en reſtoit quelques-uns, ils ſe tenoient cachés, & ne troubloient point la tranquillité publique, & ce rayon de liberté qui ſe montra aux

MACRIN. Romains pendant l'année du règne de Macrin. La plus grande faute que fit ce prince, & celle qui causa sa perte, ce fut de retenir ses troupes en corps d'armée, & de ne les pas renvoyer dans leurs quartiers d'hiver. Il auroit dû aussi se rendre au plus tôt à Rome, où les vœux du peuple Romain l'appeloient tous les jours. Mais au lieu de faire une démarche si essentielle, il demeuroit tranquillement à Antioche, prenant grand soin de sa barbe, marchant avec une gravité étudiée, faisant attendre long-temps ceux à qui il donnoit quelque réponse, & leur parlant si bas, que le plus souvent on n'entendoit rien de ce qu'il disoit. Par ces manières, il affectoit d'imiter Marc Aurele; mais il n'imitoit que ses défauts. Il s'abandonnoit aux plaisirs, passoit tout son temps à des spectacles de farceurs & de baladins, au lieu de le donner aux affaires de l'état. Il portoit des agraffes d'or, & un ceinturon tout couvert d'argent & de pierres précieuses. Ce luxe & cette afféterie ne plaisoient point aux soldats Romains, qui ne croient ces vains ornemens propres que pour des femmes. Ces objets qu'ils avoient tous les jours

devant les yeux, les choquoient de plus en plus. Ils ne pouvoient ſouffrir une telle molleſſe dans un général d'armée ; ſur-tout lorſqu'ils lui oppoſoient la vie dure & laborieuſe & les vertus militaires d'Antonin. Ils murmuroient encore de ce que la paix étant faite, on les tenoit toujours ſous des tentes, éloignés de leur pays, manquant ſouvent des choſes les plus néceſſaires ; pendant que Macrin ne ſe refuſoit aucun plaiſir, & ſe plongeoit dans toutes ſortes de voluptés. Après avoir long-temps murmuré, ils s'échappèrent tout-à-fait juſqu'à lui dire des injures en public, & commencèrent à épier tous les momens pour ſe défaire d'un homme dont ils ne pouvoient s'accommoder.

Antonin Héliogabale proclamé empereur.

La fortune, laſſe au bout d'une année de voir Macrin abuſer de ſes faveurs & s'abandonner à une indigne oiſiveté, donna aux ſoldats une occaſion de le perdre, qui étoit d'elle-même peu conſidérable. Julie, femme de Sévère & mère d'Antonin, avoit une ſœur appelée Mæſa, qui étoit de la ville d'Émèſe, en Phénicie. Elle avoit paſſé preſque toute ſa vie à la cour ſous les règnes de Sévère & d'Antonin. Ma-

MACRIN.

crin ayant été élevé à l'empire, la renvoya dans son pays, sans lui rien ôter de ses biens qui étoient fort considérables : car elle avoit bien profité de son alliance avec le prince, & du temps qu'elle avoit été auprès de lui, pour en amasser. Elle avoit deux filles, Soême & Mammée. La première avoit un fils nommé Bassien, & la seconde, un autre nommé Alexien. Mæsa, leur aïeule, donnoit tous ses soins à leur éducation. Bassien avoit alors environ quatorze ans, & son cousin dix. Ils étoient prêtres du soleil que les Phéniciens honorent particulièrement, & qu'ils appellent dans leur langue Héléagabale. Ces peuples lui ont bâti un temple superbe, où l'argent, l'or & les pierres précieuses brillent de toutes parts. Il n'est pas seulement orné par les gens du pays; mais les satrapes & les rois voisins y envoient à l'envi de riches offrandes. On ne voit point dans ce temple, comme chez les Grecs & chez les Romains, une statue qui représente le dieu qu'on y adore : il y a seulement une grande pierre toute noire, de la figure d'un cône, qu'ils disent être tombée du ciel. Lorsqu'on la regarde de

près, on y apperçoit quelques inégalités, avec des traits mal formés; ils prétendent que c'eſt l'image du ſoleil. Baſſien exerçoit la charge de pontife, revêtu d'une robe qui lui deſcendoit juſqu'aux talons, avec de grandes manches à la mode de ces barbares. Il avoit une chauſſure qui lui prenoit depuis les pieds juſqu'à la ceinture, avec un habit de deſſus couvert de bandes de pourpre & brodé d'or, & ſur la tête une couronne enrichie de pierres précieuſes. Il ſurpaſſoit en beauté tous ceux de ſon âge : ſa bonne mine, ſoutenue d'un air de jeuneſſe & relevée par ſa parure, le rendoit aſſez ſemblable à ces beaux portraits que nous avons de Bacchus. On ſe faiſoit un plaiſir de l'aller voir lorſqu'il exerçoit ſes fonctions, & que, ſelon la coutume des Phéniciens, il danſoit au ſon de la flûte, ſuivi d'une troupe de jeunes gens & de femmes du pays. Sa beauté lui attiroit tous les regards; mais les ſoldats Romains ſurtout s'attachoient à le conſidérer, parce qu'il étoit du ſang de leurs empereurs. La plus grande partie de l'armée campoit alors auprès d'Emèſe, pour garder les frontières de la Phénicie; on ne la

MACRIN.

fit revenir de cette province que quelque temps après, comme nous le verrons dans la ſuite.

Les ſoldats, qui alloient de temps en temps à la ville & au temple en dévotion, y voyoient le jeune Baſſien avec une admiration toujours nouvelle. Quelques-uns d'entre eux étoient bannis de Rome, où ils avoient été connus de Mæſa. Cette femme, lorſqu'ils admiroient la beauté de ſon petit-fils, les aſſuroit qu'il étoit véritablement fils d'Antonin, quoiqu'il paſſât pour être d'un autre. Soit que ce fût la vérité, ou que ce fût un conte fait à plaiſir, elle leur diſoit, que pendant qu'elle demeuroit à Rome dans le palais, ce prince avoit eu commerce avec ſes filles, qui étoient alors fort belles & dans la fleur de l'âge. Ces gens redirent la même choſe à leurs compagnons, & ce bruit ſe répandit bientôt, par leur moyen, dans tout le camp. On ajoutoit que Mæſa avoit des monceaux d'or & d'argent qu'elle étoit prête à diſtribuer aux ſoldats, s'ils rendoient à ſon petit-fils l'héritage dont il avoit été fruſtré. Ils lui promirent de la recevoir dans le camp avec toute ſa famille, &

de déclarer Baſſien empereur & fils d'Antonin. Cette femme ſurmontant par l'ambition la crainte ordinaire à ſon ſexe, ſe réſolut à tout haſarder, plutôt que de traîner plus long-temps dans l'obſcurité d'une condition privée. Elle ſortit la nuit de la ville avec ſes filles & ſes petits-fils, eſcortée par les ſoldats qui avoient été chaſſés de Rome. D'abord qu'elle approcha du mur, on lui ouvrit les portes, & l'armée proclama tout d'une voix ſon petit-fils empereur ſous le nom d'Antonin. S'étant ainſi déclarés, ils firent de grandes proviſions de vivres, retirèrent des villages voiſins leurs femmes & leurs enfans, avec tout leur petit bien, & ſe préparèrent à ſoutenir le ſiège.

Lorſqu'on eut porté ces nouvelles à Antioche, & que le bruit ſe fut répandu dans les autres armées qu'on avoit reconnu un fils d'Antonin, & que la ſœur de l'impératrice Julie faiſoit aux ſoldats de grandes largeſſes; les eſprits ſe trouvant diſpoſés à croire tout ce qu'on diſoit, & tout ce qui n'étoit pas impoſſible, admiroient avec étonnement cette aventure. La haine qu'ils portoient à Macrin, un reſte d'affection pour ſon

MACRIN.

prédéceſſeur, mais par deſſus tout, l'argent qu'on leur promettoit, leur faiſoit prêter l'oreille aux nouveautés; de ſorte qu'il y en avoit tous les jours pluſieurs qui ſe rendoient auprès du nouvel Antonin. Macrin, ſans s'étonner de ces mouvemens, affectant un air tranquille & plein d'aſſurance, ne daigna pas marcher en perſonne contre les rebelles, & ſe contenta d'envoyer un de ſes lieutenans avec des troupes qu'il crut ſuffiſantes pour les ranger bientôt à leur devoir. Julien (c'étoit le nom du général) s'étant avancé à la vue du camp, pour l'aſſiéger ; les ſoldats qui s'y tenoient enfermés, montant ſur les tours & ſur les parapets, faiſoient voir de loin à leurs compagnons le petit prince, qu'ils appeloient, avec de grandes acclamations, fils d'Antonin. Ils montroient en même temps des ſacs d'argent, comme un hameçon très-puiſſant pour les attirer dans leur parti. Auſſi les ſoldats de Julien ſe laiſſèrent-ils perſuader ſans peine que le fils de Soême l'étoit d'Antonin ; l'envie qu'ils avoient de le croire faiſoit même qu'ils lui trouvoient tous les traits de ſon prétendu père, quoiqu'ils puſſent à peine le voir

dans l'éloignement où ils étoient. Ils commencèrent par couper la tête à leur général, & l'envoyèrent à Macrin; puis passèrent dans le camp de ceux qu'ils étoient venus assiéger, qui par ce renfort, joint au grand nombre des transfuges qui arrivoient tous les jours, se virent en état, non-seulement de se défendre dans leurs murailles, mais même de tenir la campagne.

MACRIN.

Mort de Macrin.

Macrin ayant appris ces fâcheuses nouvelles, marcha à la tête de son armée pour forcer les rebelles dans leur camp; mais ils ne l'y attendirent pas, & vinrent au devant de lui pleins d'assurance. La bataille se donna sur les confins de la Syrie & de la Phénicie. Les gens d'Antonin combattoient avec chaleur, animés par le désespoir, & convaincus qu'il n'y avoit point de pardon pour eux, s'ils avoient le dessous. Ceux de Macrin, au contraire, le servoient sans ardeur; plusieurs même le trahirent, & passèrent dans l'armée ennemie. Ce prince appréhenda de se voir bientôt abandonné de tous ses soldats, & d'être fait prisonnier. Pour s'épargner les indignités & les insultes qu'il auroit eu à essuyer, il se retira sur le soir de la mêlée; &

MACRIN.

quittant ſa cotte d'armes & toutes les autres marques qui le diſtingoient, prenant un habit de voyageur, ſe couvrant le viſage, ayant auſſi coupé ſa barbe qui l'auroit fait reconnoître, il s'enfuit avec quelques centurions qui lui étoient attachés, & marcha jour & nuit pour prévenir le bruit de ſa défaite. Les centurions pouſſoient les chevaux de ſon chariot à toute bride, comme s'ils fuſſent allés en poſte pour des affaires d'importance dont l'empereur les avoit chargés. Cependant la bataille duroit toujours : les ſoldats prétoriens tenoient ſeuls pour Macrin contre tous les autres qui étoient paſſés du côté d'Antonin. Comme ce ſont des hommes vigoureux & aguerris, ils demeuroient fermes & ſoutenoient le combat ſans plier. Mais dans la ſuite, ne voyant plus Macrin, ni les enſeignes qu'on porte devant l'empereur; ne ſachant s'il avoit été tué, ou s'il avoit pris la fuite, ils ſe trouvèrent fort embarraſſés ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Il n'y avoit pas d'apparence de combattre plus long-temps pour un homme qui avoit diſparu ; mettre bas les armes, c'étoit s'avouer vaincus & ſe rendre comme à diſcré-

tion.

tion. Antonin ayant ſu des priſonniers que Macrin avoit pris la fuite, leur envoya dire par un héraut, que c'étoit à eux une folie de s'expoſer davantage pour un lâche qui les avoit abandonnés; qu'il leur promettoit avec ſerment une amniſtie générale, & qu'il étoit prêt à les recevoir pour ſes gardes. Les prétoriens, ſur ſa parole, ſe rendirent auprès de lui. Il envoya auſſitôt en toute diligence après Macrin qui étoit déja fort loin. Ses gens l'ayant trouvé à Calcédoine dans une méchante maiſon du fauxbourg, avec une groſſe fièvre que lui avoit donnée la fatigue du chemin, lui tranchèrent la tête. On dit qu'il vouloit ſe ſauver à Rome, comptant ſur l'affection du peuple; & que s'étant embarqué, il eut dans le détroit de la Thrace auprès de Byſance un vent contraire qui le repouſſa ſur les côtes d'Aſie, pour le livrer à la mort qui l'attendoit: tant il s'en fallut peu qu'il n'échappât à ceux qui le pourſuivoient! Ainſi périt miſérablement ce prince, pour n'avoir pas été à Rome dès le commencement de ſon règne, ſans attendre à la dernière extrémité. Si la fortune lui manqua, il avoit manqué à la fortune. Sa

MACRIN.

ANTONIN HELIOGABALE.

mort fut ſuivie de celle de ſon fils Diaduménien qu'il avoit créé Céſar.

Luxe & molleſſe d'Antonin Héliogabale.

LORSQUE Antonin eut été reconnu par tous les ſoldats, & qu'il fut paiſible poſſeſſeur de l'empire; comme il étoit encore trop jeune, & qu'en lui la culture de l'eſprit n'avoit pas ſuppléé à l'expérience, pour le mettre en état de prendre en main le gouvernement; Mæſa régla avec ſes amis les affaires d'Orient, & il partit auſſitôt après pour Rome, voulant ſatisfaire la paſſion violente qu'avoit ſon aïeule de ſe revoir dans ce palais qu'elle avoit habité ſi long-temps. Le ſénat & le peuple Romain ayant appris ce qui s'étoit paſſé en Orient, en furent fort affligés; mais ils conçurent qu'il étoit de la prudence de céder au temps, & de confirmer le choix des ſoldats; & rappelant dans leur eſprit la nonchalance & la molleſſe de Macrin, ils reconnoiſſoient qu'on ne s'en pouvoit prendre qu'à lui ſeul de ſa perte & de cette révolution. Antonin étant paſſé de la Syrie à Nicomédie, y fut retenu tout l'hiver, parce que la ſaiſon n'étoit pas propre pour

s'embarquer. Il prit auſſitôt ſon premier train de vie, paſſant ſon temps à danſer au ſon des flûtes & des timbales, pour imiter les myſtères & le culte du dieu dont il avoit deſſervi le temple. Il portoit des habits trop ſomptueux, couverts d'or & de pourpre, avec des bracelets, un collier, & une couronne en manière de tiare, enrichie de perles & de pierres précieuſes. Son habillement tenoit de celui des prêtres de Phénicie, & empruntoit quelque choſe du luxe de la Macédoine ; il mépriſoit celui des Romains & des Grecs qui n'étoit que de laine, & ne faiſoit cas que des étoffes de ſoie. Ces manières déplaiſoient fort à Mæſa ; elle le conjuroit de s'accoutumer à porter la robe à la romaine, de peur que ſe montrant devant le ſénat & le peuple ſous la forme d'un barbare, il ne choquât, par cette nouveauté & par ce luxe, les yeux de tous les Romains qui renvoient aux femmes ces vains ornemens. Mais il ne faiſoit nul compte des avis de ſon aïeule ; il ſe conduiſoit à ſa fantaiſie, & n'admettoit dans ſa familiarité que des jeunes gens de ſon âge, & des flatteurs de profeſſion qui applau-

ANTONIN HELIOGABALE.

disoient à tout ce qu'il faisoit, au lieu de le redresser.

Antonin établit à Rome le culte d'Héliogabale.

Il voulut accoutumer par avance le peuple & le sénat à la bizarre figure de son habillement. Pour éprouver s'il seroit si difficile sur cet article, il se fit peindre de sa hauteur marchant en cérémonie, & faisant la fonction de prêtre du dieu Héliogabale, dont l'image étoit représentée dans ce même tableau. Il l'envoya à Rome, avec ordre de le mettre dans le sénat au dessus de l'autel de la Victoire; afin que chaque sénateur, en entrant, brûlât de l'encens & fît des libations de vin en son honneur. Il obligea aussi les magistrats Romains de nommer Héliogabale avant tous les autres dieux, dans l'invocation que l'on a coutume de faire dans les sacrifices publics. Ainsi, lorsqu'il vint à Rome, ce ne fut point une nouveauté & une chose étrange, de voir en réalité ce qu'on avoit déja vu en peinture. Après son entrée, il fit au peuple pour son avénement à l'empire, une distribution de blé, qu'il accompagna de jeux & de spectacles, & d'autres semblables divertissemens. Il bâtit ensuite à son dieu un temple magnifique,

où l'on égorgeoit tous les jours un nombre prodigieux de taureaux & de moutons. Il y brûloit aussi toutes sortes de parfums, & faisoit des libations si abondantes, que les ruisseaux du vin le plus exquis couloient de toutes parts, avec le sang des victimes. Il dansoit, après, autour des autels, au son des instrumens, avec des femmes de son pays, qui frappoient des cymbales ou de petits tambours ; & cela en présence du sénat & des chevaliers, qui étoient rangés sur une espèce d'amphithéâtre. Les entrailles des victimes & les parfums étoient portés dans des bassins d'or par les généraux d'armée, & par les premiers officiers de l'empire, qui avoient des robes traînantes à grandes manches, à la manière des Phéniciens, avec une bande de pourpre au milieu, & des chaussures de lin, comme en portent en Phénicie ceux qui se mêlent de prédire l'avenir. Antonin prétendoit faire un grand honneur à ceux qu'il vouloit bien admettre dans ces sortes de cérémonies. Mais quoiqu'il ne parût occupé que de sacrifices & de fêtes, il ne laissa pas de faire mourir plusieurs personnes des plus considérables & des plus riches,

ANTONIN HELIOGABALE.

de l'empire, parce qu'ils n'approuvoient pas sa conduite, & qu'ils en faisoient quelquefois des railleries.

Sacrilèges & folies d'Antonin Héliogabale.

Ayant épousé une fille des meilleures maisons de Rome, il la répudia peu de temps après, & lui ôta les honneurs d'impératrice. Feignant ensuite d'être passionnément amoureux d'une vestale, il l'enleva par force; comme s'il eût voulu, par cette violence, donner une marque de son courage, & faire voir du moins une fois qu'il étoit homme *. Il l'épousa publiquement, sans se mettre en peine des coutumes & des lois romaines qui l'obligeoient à garder une virginité perpétuelle. Pour consoler le sénat & pour s'excuser d'un si grand sacrilège, il lui écrivit : » Que » ce n'étoit qu'une faute de foiblesse, » dont tous les hommes étoient ca- » pables ; qu'il n'avoit pu résister à » la passion violente qu'il avoit pour » cette vierge. Qu'au reste, une prê- » tresse convenoit assez à un prêtre, » & que leur mariage en seroit plus saint » & plus auguste. « Mais il se dégoûta bientôt de cette seconde femme ; & l'ayant répudiée, il en épousa une troisième qui étoit parente de Commode.

* *V. les Remarques.*

Non-seulement il se jouoit de la sainteté du mariage entre les hommes, il voulut aussi donner une femme à son dieu. Pour cet effet, il fit apporter dans sa chambre la statue de Pallas, que les Romains révèrent & tiennent cachée avec tant de religion; & qu'on n'avoit changée de place, depuis qu'on l'avoit apportée de Troie, qu'une seule fois, lorsque le feu prit à son temple. Mais s'étant ravisé, & disant qu'une déesse si guerrière n'étoit pas le fait d'un dieu aussi pacifique que le sien, il fit apporter à Rome l'image de la déesse Uranie, que les Carthaginois & tous les peuples voisins honorent avec une dévotion singulière; ils croient qu'elle fut placée dans leur ville par Didon, lorsqu'elle commença à la bâtir. Les peuples d'Afrique l'appellent Uranie, & les Phéniciens Astroarché*; mais ils tombent d'accord entre eux que c'est la lune. Antonin prétendant qu'il n'y avoit point de parti plus sortable pour le soleil que la lune, fit venir d'Afrique la statue de cette déesse, avec l'or & tout ce qu'il y avoit de précieux dans son temple, pour lui servir de dot. Lorsqu'elle fut arrivée, il cé-

ANTONIN HELIOGABALE.

* *V. les Remarques.*

ANTONIN HELIOGABALE.

lébra leurs noces ; & voulut qu'à Rome & par toute l'Italie, on paſſât pluſieurs jours dans des réjouiſſances publiques, pour honorer le mariage de ces divinités.

Il fit bâtir, dans un des fauxbourgs, un temple très-vaſte & très-ſomptueux, dans lequel il menoit ſon dieu en cérémonie, au commencement de l'été. Là, pour divertir le peuple, il lui donnoit toutes ſortes de jeux, de ſpectacles, & de feſtins qui ſe ſuccédoient la nuit & le jour. Il faiſoit mettre l'image d'Héliogabale ſur un char couvert de plaques d'or & de pierres précieuſes, traîné par ſix grands chevaux blancs richement caparaçonnés. Nul mortel n'étoit jamais monté ſur ce char ; mais on ſe tenoit autour comme ſi le dieu l'eût conduit lui-même. Antonin marchoit à reculons par reſpect, tenant la bride des chevaux. Mais de peur qu'il ne tombât, on marquoit la trace qu'il devoit ſuivre avec du ſable doré, & ſes gardes ſe tenoient à ſes côtés, pour le ſoutenir en cas d'accident. Le peuple couroit à l'entour avec des flambeaux, ſemant le chemin de feſtons & de fleurs. On portoit auſſi dans

ANTONIN HELIOGABALE.

dans cette pompe les ſtatues des autres dieux, les offrandes qu'on leur avoit conſacrées, les marques de la dignité impériale, & les plus riches meubles de l'empire. La cavalerie & les cohortes prétoriennes fermoient la marche. Après avoir placé le dieu dans ſon temple, & fait tous les ſacrifices dont nous avons parlé, Antonin montoit ſur de hautes tours qu'il avoit fait bâtir exprès, d'où il jetoit au peuple des vaſes d'or & d'argent, des habits & des étoffes de toutes ſortes de couleur; il leur faiſoit auſſi diſtribuer des animaux privés & ſauvages, excepté des porcs dont l'uſage eſt interdit aux Phéniciens. Ces libéralités coûtèrent la vie à pluſieurs perſonnes; tout le monde voulant en avoir ſa part & ſe preſſant pour attraper quelque choſe, les uns furent écraſés dans la foule, & quelques autres percés par les ſoldats. Ce prince ne gardant aucun ménagement, & ne ſe mettant point en peine de ce qu'on pouvoit penſer de lui, non-ſeulement danſoit & conduiſoit des chariots aux yeux de tout le monde; mais ſe peignoit les yeux, & ſe fardoit le

ANTONIN HELIOGABALE.

visage, gâtant sa beauté naturelle par des couleurs empruntées.

Alexandre créé César.

Mæsa voyoit avec beaucoup de chagrin cette mauvaise conduite; elle appréhendoit que les soldats ne s'en lassassent à la fin, & craignoit de se voir, par la mort d'Antonin, éloignée une seconde fois de la cour. Pour prévenir ce coup, elle persuada facilement à ce jeune prince, qui étoit sans lumières & sans vues, de déclarer César & d'adopter son cousin germain, fils de Mammée. Elle lui dit, pour lui faire goûter cette proposition: » Qu'il étoit » bon qu'il pût s'occuper sans distraction du culte de son dieu; que pendant qu'il seroit appliqué tout entier » aux choses du ciel, il pouvoit se remettre des affaires d'ici-bas à un second, qui, prenant sur lui les soins » du gouvernement, ne lui en laisseroit » que les plaisirs; qu'il étoit naturel de » le choisir dans sa famille, & de faire » cet honneur à son cousin. « On avoit donné à cet enfant le nom d'Alexandre, au lieu de celui d'Alexien, en mémoire de l'estime qu'Antonin, son prétendu père, avoit eue pour ce roi

de Macédoine, d'ailleurs ſi renommé. Les deux filles de Mæſa, ſans ſe mettre en peine de leur bonheur, ſe vantoient par-tout d'avoir eu chacune un fils d'Antonin ; & leur mère appuyoit cette fauſſeté, pour aſſurer à ſes petits-fils l'affection des ſoldats. Alexandre fut donc créé Céſar & nommé conſul avec Antonin, qui vint au ſénat pour y faire confirmer ſon adoption. On en paſſa par où il voulut, &, ſans s'arrêter au ridicule de cette déclaration, on le reconnut, à quatorze ans, père d'un enfant qui en avoit près de douze.

ANTONIN HELIOGABALE.

Il tâcha de faire prendre toutes ſes manières à ſon couſin. Il vouloit qu'il fût de ſes danſes, & qu'il fît les fonctions de prêtre du dieu Héliogabale, comme ſon collègue dans le ſacerdoce. Mais ſa mère Mammée lui inſpiroit de l'éloignement pour toutes ces actions indignes d'un empereur. Elle le fit inſtruire en ſecret, par différens maîtres, dans toutes les ſciences eſtimées chez les Romains & chez les Grecs ; elle l'envoyoit aux académies, où il apprenoit tous les exercices qui donnent aux corps de la ſoupleſſe &

Antonin Heliogabale.

de la vigueur. Antonin le trouvoit fort mauvais, & ne fut pas long-temps à se repentir de l'avoir associé à l'empire. Il éloigna de la cour tous ses maîtres, fit mourir les principaux, & bannit les autres; sous le prétexte ridicule qu'ils lui gâtoient son fils, parce qu'au lieu de le porter à la danse & de le former sur son goût, ils lui inspiroient des sentimens plus nobles & plus relevés. Il en vint à cet excès, de donner aux comédiens & aux plus infâmes bateleurs les premières charges de l'empire. Il fit préfet des cohortes prétoriennes un fameux danseur qui n'avoit jamais exercé que ce métier. Il tira du théâtre un chef pour la jeunesse romaine, un autre pour le sénat, & un troisième pour l'ordre des chevaliers. Il confioit les emplois les plus importans à des conducteurs de chariots; & les intendances des meilleures provinces étoient pour ses esclaves ou ses affranchis les plus corrompus.

Mort d'Antonin Héliogabale.

Ce qu'il y avoit dans l'empire de plus considérable étant si indignement prostitué, tous les esprits étoient pleins d'indignation contre Antonin. Les sol-

dats, ſur-tout, ne pouvoient ſouffrir qu'il eût de ſa beauté plus de ſoin qu'on n'en peut permettre à une honnête femme; qu'il portât un collier & des bracelets d'or, & qu'avec une parure & un air ſi efféminé, il n'eût pas de honte de danſer devant tout le peuple. La haine qui les animoit contre lui, leur donnoit plus d'inclination pour Alexandre. Ils ſe conſoloient par les eſpérances qu'ils concevoient de la bonne éducation de ce jeune prince, & faiſoient la garde auprès de ſa perſonne avec beaucoup de ſoin, pour le mettre à couvert des embûches de l'empereur. Sa mère Mammée ne lui laiſſoit goûter d'aucun des mets que lui envoyoit ſon couſin. Il avoit ſes officiers de table à part, qu'elle lui avoit elle-même choiſis, & ſur la fidélité deſquels elle ſe repoſoit. Elle lui donnoit auſſi quelquefois de l'argent en ſecret pour le diſtribuer aux ſoldats, perſuadée que c'eſt le plus ſûr moyen de gagner & de ſe conſerver leur affection.

Antonin en ayant été averti, cherchoit par toutes ſortes de voies à ſe dé-

ANTONIN HELIOGABALE.

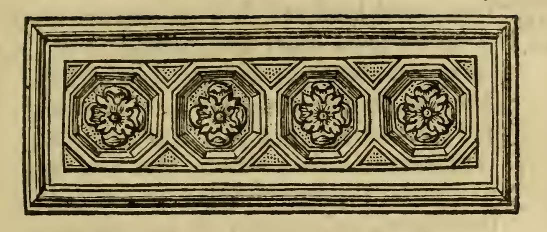
faire du fils & de la mère. Mais leur aïeule détournoit tous les coups. Cette femme d'un esprit très-pénétrant, n'étoit pas neuve dans les intrigues de la cour, auxquelles elle avoit eu tant de part avec sa sœur Julie, sous le règne de Sévère; ainsi rien ne lui échappoit des desseins d'Antonin qui n'étoit pas d'ailleurs fort adroit, & qui, marchant sans détour, laissoit voir tout ce qu'il avoit dans l'ame. Rebuté à la fin de ce qu'on éventoit ses menées secrettes, il résolut de faire un éclat, & d'ôter à Alexandre la qualité de César. Il le retenoit enfermé dans le palais, pour accoutumer le peuple à ne lui plus rendre les honneurs qu'il recevoit lorsqu'il paroissoit en public. Les soldats trouvoient fort mauvais qu'on les privât de sa vue, & se doutoient bien du dessein de l'empereur. Mais lorsqu'il eut fait courir le bruit qu'Alexandre étoit à l'extrémité, pour voir quelle impression cette nouvelle feroit sur les esprits, leur inquiétude redoubla; ils prirent la chose avec tant de chaleur, que, s'étant enfermés dans leur camp, ils firent dire à Antonin qu'ils ne se rendroient

point auprès de ſa perſonne pour faire la garde, qu'il n'euſſent vu le prince ſon couſin. L'empereur fort épouvanté, le leur mena au plus tôt ſur un char magnifique. Ils vinrent les recevoir; & les conduiſirent dans la chapelle du camp, ſaluant Alexandre avec des cris de joie, ſans preſque regarder Antonin. Il en fut outré, & ayant remarqué avec ſoin ceux qui avoient paru les plus ardens, il voulut les faire arrêter le lendemain matin, & les traiter en chefs de ſédition. Les ſoldats ne crurent pas devoir abandonner leurs compagnons à ſon reſſentiment; comme ils le haïſſoient fort, & qu'ils cherchoient depuis long-temps l'occaſion de ſe défaire d'un prince ſi indigne du trône, ils crurent l'avoir enfin trouvée, & le tuèrent ſur le champ, avec l'impératrice Soême qui ſe trouva préſente. Ses officiers & les autres miniſtres de ſes infamies, qui l'avoient accompagné, furent auſſi maſſacrés. On expoſa aux inſultes du peuple les corps d'Antonin & de ſa mère; & après leur avoir fait toutes les indignités imaginables, on les jeta dans les cloaques, d'où ils furent portés dans

ANTONIN HELIOGABALE,

le Tibre. Ainſi mourut Antonin, après ſix ans de règne. Les ſoldats ayant proclamé Alexandre empereur, conduiſirent au palais ce jeune prince qui étoit encore ſous la tutèle de ſa mère & de ſon aïeule.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE SIXIÈME.

Heureux commencemens du règne d'Alexandre.

COMME Alexandre n'étoit pas en âge de gouverner, il n'avoit que les honneurs de l'empire ; & toute l'autorité étoit entre les mains de Mæſa & de Mammée qui ne s'en ſervoient que pour le bien de l'état, & pour réformer les abus & les déſordres du règne précédent. Elles commencèrent par choiſir entre les ſénateurs, ſeize perſonnes d'une grande expérience & d'une vertu éprouvée, pour compoſer le conſeil de leur fils. On ne faiſoit rien ſans

ALEXANDRE.

leur participation, & l'on ſuivoit en toutes choſes leurs avis. Cette forme de gouvernement, qui tenoit du républicain, plaiſoit fort au ſénat, au peuple, & même aux ſoldats qui ſortoient d'une domination tyrannique. On replaça dans leurs temples les ſtatues des dieux, qu'Antonin en avoit ôtées; on dépouilla de leurs charges & de leurs emplois, ſes créatures qui n'avoient mérité ces poſtes que par leurs crimes ou par leurs infamies, & on les réduiſit à la baſſeſſe de leur première condition. On ne donnoit plus les charges de la robe qu'à des perſonnes conſommées dans les affaires & dans la ſcience des lois romaines; & l'on ne confioit le commandement des armées qu'à ceux qui avoient ſervi long-temps, & qui s'étoient ſignalés dans les guerres précédentes. Après quelques années d'un gouvernement ſi ſage & ſi modéré, Mæſa mourut dans une extrême vieilleſſe. On lui fit des funérailles d'impératrice, qui furent ſuivies de ſon apothéoſe, ſelon la coutume des Romains. Mammée reſtée ſeule auprès de ſon fils, ſuivit le même projet, & tâcha d'être toujours maitreſſe de ſon eſprit. Elle

craignoit que dans une ſi grande jeuneſſe, n'ayant perſonne au deſſous de lui à ménager, il n'abusât de la ſouveraine puiſſance, & ne ſuivit l'exemple de ſon couſin. Ainſi elle fermoit toutes les avenues aux débauchés, aux flatteurs, & à tous ceux dont la conduite étoit décriée; de peur qu'ils ne lui fiſſent perdre tout le fruit d'une bonne éducation, qu'ils n'enflammaſſent ſes paſſions naiſſantes, & ne le portaſſent aux plus infâmes voluptés. Elle lui conſeilloit, ſur toutes choſes, de s'appliquer à rendre la juſtice, & de paſſer la plus grande partie du jour à donner audience; afin que cette aſſiduité & les ſoins du gouvernement l'occupaſſent tout entier, & ne lui laiſſaſſent point de temps pour la débauche.

ALEXANDRE.

Ce jeune prince étoit d'un naturel fort doux & fort modéré, comme il parut dans toute la ſuite de ſa vie: car en quatorze années il ne répandit pas une goutte de ſang innocent; ce qu'on ne peut pas dire des princes qui ont ſuccédé à Marc-Aurèle, & qui ſe trouve ſi vrai de celui-ci, qu'on ne nommera pas un ſeul homme qui, pendant un ſi long règne, ait été condamné ſans qu'on

Vertus d'Alexandre. Avarice de Mammée.

ALEXANDRE.

lui ait fait auparavant son procès dans toutes les formes. Quelquefois même il ne pouvoit se résoudre à condamner à mort des gens qui étoient coupables de fort grands crimes. Il faisoit souvent à sa mère des reproches de son avarice, & trouvoit fort mauvais que sous prétexte de lui amasser de l'argent, pour lui servir de ressource dans les occasions, elle ne pensât qu'à accumuler des trésors, employant toutes sortes d'artifices pour s'emparer du bien des particuliers. Quoiqu'il n'eût point de part à toutes ces injustices, & qu'il les désapprouvât le premier, ce fut toutefois une tache pour son règne. Elle lui avoit fait épouser une fille de maison patricienne, avec laquelle il vivoit très-bien, & qu'il aimoit fort; mais, sans y avoir égard, elle la chassa honteusement du palais, ne pouvant souffrir qu'elle eût la qualité & qu'elle partageât avec elle les honneurs d'impératrice. Elle se laissa tellement emporter à sa jalousie, & lui fit de si indignes traitemens, que le père de cette malheureuse princesse ne pouvant soutenir plus long-temps les insultes & les outrages que l'on faisoit à sa fille, s'alla

jeter au milieu des ſoldats dans le camp, où rendant juſtice à l'empereur dont il avoit tout ſujet d'être content, il ſe plaignit amèrement des violences de Mammée. Cette femme plus irritée que jamais, le fit mourir, & relégua ſa fille en Afrique. Alexandre ne trempoit point dans tous ces crimes, & ne donnoit, de ſa part, aucun ſujet de ſe plaindre du gouvernement. Mais la ſeule choſe qu'on ait eue à lui reprocher, c'eſt d'avoir laiſſé prendre à cette princeſſe impérieuſe trop d'autorité ſur lui, & d'avoir ſouffert, par un excès de ménagement, des choſes qu'il condamnoit ſans avoir la force de s'y oppoſer.

ALEXANDRE.

Après treize ans d'un heureux règne, pendant lequel l'empire avoit joui d'une profonde paix, on apprit ſoudainement par les lettres des gouverneurs de Syrie & de Méſopotamie, qu'Artaxerxès, roi des Perſes, ayant ſubjugué les Parthes, & ôté la vie & la couronne à Artabane, qu'on appeloit le grand roi, & qui portoit deux diadêmes, pour marquer l'étendue de ſa domination, avoit auſſi dompté & fait tributaires les autres barbares ſes voiſins. Qu'il n'en

Mouvement & invaſion d'Artaxerxes

ALEXANDRE.

demeuroit pas là, mais qu'ayant déja paſſé le Tigre, il couroit la Méſopotamie, & menaçoit la Syrie. Qu'il prétendoit avoir des droits inconteſtables ſur toutes les provinces d'Aſie, qui ſont ſéparées de l'Europe par la mer Egée & par la Propontide. Que tout ce pays, juſqu'à l'Ionie & la Carie, avoit toujours été gouverné par des ſatrapes de la nation, depuis Cyrus qui tranſporta l'empire des Mèdes aux Perſes, juſqu'à Darius qui fut vaincu par Alexandre; & qu'ainſi il ne feroit point d'injuſtice aux Romains, en rentrant dans l'ancien héritage de ſes ancêtres. Des nouvelles ſi peu attendues, étonnèrent étrangement Alexandre, qui avoit été élevé loin du bruit des armes, dans les délices de Rome & de la paix. Ayant délibéré avec ſon conſeil, on fut d'avis qu'il écrivît d'abord au roi Artaxerxès, pour lui perſuader d'abandonner une entrepriſe ſi injuſte & ſi haſardeuſe. Il lui repréſenta dans ſes lettres, » qu'il feroit mieux de ſe » tenir dans ſon royaume content de » ce qu'il poſſédoit, au lieu de s'em- » barquer, ſur des eſpérances frivoles, » dans une guerre dont le ſuccès feroit

» incertain. Qu'il ne devoit pas compter » ſur ſes victoires précédentes, où il » n'avoit eu affaire qu'à des barbares, » qui n'étoient pas mieux inſtruits que » lui dans l'art de la guerre. Qu'il n'en » ſeroit pas de même des armées ro- » maines, qui étoient accoutumées à » vaincre, comme les Perſes l'avoient » éprouvé pluſieurs fois à leurs dépens; » témoin les victoires d'Auguſte, de » Trajan, de L. Vérus & de Sévère. «

ALEXANDRE.

Alexandre croyoit par de telles raiſons étonner le roi barbare, & lui faire abandonner ſes projets: mais il ne daigna pas ſeulement lui faire réponſe; & perſuadé qu'il falloit dans la conjoncture préſente des actions & non des paroles, il pouſſa ſa pointe avec plus de vigueur, ravagea toute la Méſopotamie, & vint attaquer juſque dans leur camp les armées qui gardoient les frontières. Ce prince naturellement préſomptueux & enflé de ſes premières conquêtes, s'imaginoit que rien ne pourroit tenir contre lui; & ce n'étoit pas ſans quelque apparence de raiſon qu'il formoit de ſi vaſtes deſſeins. Il avoit oſé le premier porter la guerre chez les Parthes; les Perſes, par ſa valeur, venoient de recou-

ALEXANDRE.

vrer l'empire & la gloire dont ils étoient déchus. Depuis Darius qui fut dépossédé par Alexandre, les Macédoniens successeurs de ce conquérant, avoient partagé entr'eux les provinces de l'Asie, qui étoient devenues autant de royaumes. Mais dans la suite, la puissance de la Macédoine se trouvant affoiblie par les guerres que leurs descendans se firent pendant plusieurs siècles; Arsace, Parthe de nation, fit le premier soulever ceux de son pays, qui l'élurent pour roi, avec les autres peuples leurs voisins. La couronne demeura dans sa maison jusqu'à Artabane, à qui Artaxerxès ôta l'empire qu'il transféra chez les Perses, après en avoir, par ses conquêtes, étendu les limites & relevé la splendeur; de sorte qu'il se croyoit désormais en état d'entreprendre sur les Romains.

Alexandre ayant appris par de secondes lettres, que ce roi, sans avoir égard à ses remontrances, continuoit ses hostilités, & faisoit tous les jours de nouveaux progrès; il se rendit aux pressantes sollicitations des gouverneurs d'Asie, & se résolut enfin, quoique avec beaucoup de peine, à marcher en personne contre le barbare. On fit aussitôt

tôt dans l'Italie, & dans les autres provinces de l'empire, de nouvelles levées, où l'on enrôloit tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, pour opposer de puissantes forces à la multitude prodigieuse des ennemis. Alexandre, avant son départ, ayant fait assembler les soldats prétoriens dans le camp, leur parla en ces termes : » Je voudrois » bien n'avoir aujourd'hui à prononcer » devant vous, qu'une de ces harangues d'apparat, qui vous donnoient » du plaisir & m'attiroient vos applaudissemens. Mais j'appréhende, qu'après plusieurs années d'une profonde » paix, les mauvaises nouvelles que nous » avons reçues n'alarment un peu trop » des esprits accoutumés à n'avoir rien » à craindre. Cependant, s'il est permis » aux grands cœurs de souhaiter que » la fortune leur soit favorable, ils doivent aussi attendre ses retours, & » soutenir ses revers sans foiblesse. Si » les plaisirs de la paix ont leurs charmes, » la gloire que l'on va chercher au » milieu des hasards n'en manque pas. » Celui qui attaque le premier a toujours son injustice à se reprocher; » mais quand on ne fait que se défendre

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

» & repouſſer les injures, la bonté de
» notre cauſe nous inſpire une ſecrette
» aſſurance que le ſuccès ne dément
» guères. Artaxerxès qui n'étoit qu'un
» ſimple particulier parmi les Perſes,
» après avoir tué Artabane ſon maître,
» & transféré l'empire des Parthes à
» ceux de ſa nation, oſe plus encore;
» & mépriſant la gloire du nom ro-
» main & la terreur de vos armes, il
» court & ravage nos frontières. J'ai
» tâché d'abord, par mes lettres, de le
» faire revenir de cette manie, & de
» cette fureur inſatiable de s'agrandir.
» Mais ſa préſomption & ſa vanité ri-
» dicule lui ferment l'oreille à toutes
» mes raiſons. Ne différons pas davan-
» tage à réprimer une telle inſolence.
» Que les plus anciens d'entre vous ra-
» niment leur valeur, par le ſouvenir
» des victoires qu'ils ont remportées
» contre ces barbares, ſous Sévère &
» ſous mon père Antonin; & que les
» plus jeunes profitent d'une ſi belle
» occaſion pour acquérir de la gloire.
» Faites enfin connoître à tout le monde
» que, ſi pendant la paix vous ſavez
» vivre avec retenue & ſans déſordre,
» vous n'en avez pas moins, dans les

» combats, d'ardeur & de courage. » Pour les barbares, ils preſſent vivement ceux qui plient & qui fuient » devant eux; mais pour peu qu'on leur » faſſe tête & qu'on eſſuie leur premier » feu, on en vient à bout facilement. » Ils ne ſavent ce que c'eſt que de combattre de pied ferme, & n'oſent pas » ſe promettre de remporter dans une » bataille rangée une victoire complète; » mais ils font la guerre comme des voleurs, & n'en retirent point d'autre » fruit que ce qui leur reſte de leurs » brigandages. L'ordre au contraire que » nous gardons dans le combat, & la » diſcipline de nos armées, nous ont appris depuis long-temps à les vaincre. «

ALEXANDRE.

Alexandre marche contre les Perſes.

Les ſoldats répondirent au diſcours de l'empereur par des acclamations, lui témoignant qu'ils étoient tout prêts à le ſuivre. Pour les encourager davantage, il leur fit de grandes largeſſes; & alla enſuite au ſénat, où il ne fit que répéter à peu près les mêmes choſes qu'il avoit dites aux ſoldats. Lorſque le jour marqué pour ſon départ fut arrivé, il offrit les ſacrifices ordinaires, afin d'obtenir des dieux un heureux retour; & ſortit de Rome accompagné

ALEXANDRE.

du sénat & du peuple. Il ne pouvoit retenir ses larmes, & tournoit de temps en temps les yeux du côté de la ville. Les Romains, en le voyant partir, ne pouvoient aussi s'empêcher de pleurer; car ils aimoient tendrement ce prince qui avoit été élevé au milieu d'eux, & qui les gouvernoit depuis tant d'années avec beaucoup de douceur. Il fit dans sa marche beaucoup de diligence ; & ayant visité en chemin les armées d'Illirie, dont il tira des troupes pour grossir la sienne, il se rendit à Antioche, où il demeura quelque temps à donner ses ordres, & à faire tous les préparatifs nécessaires pour une campagne de cette importance. Mais avant que de passer outre, il voulut tenter une seconde fois la voie de la négociation, & envoya des ambassadeurs au roi de Perse pour lui offrir la paix, & l'alliance du peuple romain. Il espéroit que, de si près, ses remontrances auroient plus de force, & que sa présence intimideroit & rendroit plus traitable le barbare. Cependant Artaxerxès congédia ses ambassadeurs, sans leur donner de réponse. Mais ayant choisi quatre cents Perses d'une taille & d'une mine avantageuse,

ALEXANDRE.

il les lui envoya montés sur de superbes chevaux, avec des habits magnifiques, & de fort belles armes ; s'imaginant que des hommes de cette taille, avec un tel équipage, donneroient de l'admiration & de l'étonnement aux Romains. Ils étoient chargés de déclarer à l'empereur, de la part du grand roi : » Qu'il eût à lui céder toute la Syrie, » avec les provinces d'Asie jusqu'à » l'Ionie & la Carie, c'est-à-dire, tout » le pays que la mer Egée & le Pont » Euxin séparent de l'Europe ; que c'é- » toient les anciennes limites de l'em- » pire des Perses. « Alexandre choqué de cette hauteur, fit arrêter les quatre cents envoyés ; & leur ayant fait quitter cet équipage d'ostentation, les relégua en Phrygie, où il leur fit donner des terres afin qu'ils s'y établissent, se contentant de punir par cet exil leur bravade ; car ç'auroit été un attentat trop criant & une indigne lâcheté, que de faire mourir des gens qu'on n'avoit point pris les armes à la main, & qui n'avoient fait qu'exécuter les ordres de leur maître.

Peu de temps après, Alexandre se disposant à passer le Tigre & l'Euphrate,

ALEXANDRE.

quelques ſoldats, qu'on avoit fait venir d'Egypte, déſertèrent. Il y eut auſſi en Syrie quelques mouvemens, & quelques ſéditions qui furent bientôt étouffées par la mort des rebelles. L'empereur, avant que de ſe mettre en campagne, ayant eu ſoin de laiſſer des troupes dans tous les poſtes d'où l'on pouvoit plus facilement obſerver les ennemis, & empêcher leurs irruptions; ſe voyant à la tête d'une armée auſſi forte & auſſi nombreuſe que celle des Perſes, la diviſa, par le conſeil de ſes capitaines, en trois corps. Le premier eut ordre de prendre du côté du nord, & d'entrer dans le pays des Mèdes, par l'Arménie qui étoit alors alliée des Romains. Il fit entrer le ſecond dans la Méſopotamie, par cet endroit de la frontière où le Tigre & l'Euphrate ſe jettent dans des marais fort bourbeux & confondent enſemble leurs eaux. Avec le troiſième corps, qui étoit le plus nombreux & l'élite de toute l'armée, il devoit aller au devant du roi des Perſes pour lui donner bataille. Sa penſée étoit de déconcerter l'ennemi par ces attaques oppoſées, & de le prendre au dépourvu: car les barbares n'ont point de

garnisons dans leurs places, & n'entretiennent point pendant la paix, des soldats qui se trouvent tout formés pour la guerre ; mais au premier ordre du prince, ceux qui sont en état de porter les armes se rendent auprès de lui, suivis quelquefois de leurs femmes : quand la guerre est terminée, chacun s'en retourne aussitôt chez soi, sans attendre son congé ; & le butin, qu'ils emportent avec eux, leur tient lieu de solde & de récompense. Leurs arcs & leurs chevaux ne leur servent pas seulement pour le combat, comme chez les Romains ; mais dès leur première jeunesse, ils apprennent à en faire usage, ayant toujours le carquois sur le dos, & passant à la chasse tout le temps qu'ils ne sont pas à la guerre.

ALEXANDRE.

Différens succès de la guerre de Perse.

Alexandre avoit pris d'assez bonnes mesures ; mais la fortune les rompit, bien qu'elle semblât, au commencement, vouloir le seconder. L'armée qui avoit eu ordre de prendre son chemin par l'Arménie, ayant passé avec beaucoup de peine les hautes montagnes de cette province, quoique la douceur de la saison diminuât de beaucoup la fatigue du chemin, entra dans la Mé-

ALEXANDRE.

die, courut la campagne, brûlant & ſaccageant les villages. Le roi de Perſe en ayant eu avis, détacha des troupes pour les lui oppoſer; mais l'aſſiette du pays donnoit aux Romains un grand avantage. Comme leur armée n'étoit compoſée que d'infanterie, ils ſe tiroient ſans peine des chemins étroits & raboteux : au lieu que les barbares étoient fort embarraſſés de leurs chevaux dans ces lieux inégaux & eſcarpés. Les Romains ne furent pas ſi heureux d'un autre côté. Artaxerxès ayant appris qu'ils s'étoient jetés dans le pays des Parthes du côté de l'orient, appréhenda qu'après avoir ravagé cette contrée, ils ne paſſaſſent juſques dans la Perſe. Ayant donc laiſſé en Médie des troupes ſuffiſantes pour empêcher le progrès des ennemis, il s'avança au plus tôt du côté de l'orient avec le reſte de ſon armée. Celle des Romains n'ayant trouvé perſonne à ſa rencontre, marchoit ſans ordre, comptant qu'Alexandre, avec le troiſième corps, étoit déja dans le pays ennemi, où il donneroit aſſez d'affaires aux barbares qui ſeroient obligés de lui faire tête. Sur cette fauſſe aſſurance, ils ne ſe tenoient nullement ſur leurs

leurs gardes, & s'écartoient à droite & à gauche pour piller, croyant que cela étoit ſans conſéquence, pourvu qu'ils ſe rendiſſent à temps au rendez-vous général. Mais Alexandre leur manqua de parole; ſoit dans l'appréhenſion de haſarder ſa vie en défendant l'empire; ſoit qu'il écoutât trop ſa mère, qui, par une crainte de femme & par une tendreſſe exceſſive, le retenoit & amortiſſoit toute ſon ardeur. Elle lui faiſoit entendre qu'il ne devoit pas expoſer ſa perſonne en combattant à la tête de ſon armée, mais qu'il falloit dans l'action en laiſſer le riſque à ſes capitaines. C'eſt ce qui cauſa la perte entière des troupes qui étoient déja fort avant dans le pays des Parthes. Le roi Artaxerxès étant venu avec toutes ſes forces à leur rencontre, lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & les ayant inveſtis de tous côtés, ils furent auſſitôt accablés d'une grêle effroyable de dards & de flèches. Surpris d'une attaque ſi imprévue, & ne pouvant en ſi petit nombre réſiſter à la multitude des barbares, ils ne penſèrent qu'à ſortir, la vie ſauve & ſans combattre, d'un ſi mauvais pas. Ils ſerrèrent leurs rangs;

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

& joignant leurs boucliers en forme de tortue, ils essuyèrent la décharge des ennemis : mais elle continua pendant plusieurs heures avec tant de violence, qu'ils furent enfin rompus, & demeurèrent presque tous sur la place. Cette perte fut pour les Romains une des plus considérables qu'ils eussent jamais faites; les troupes qui périrent dans cette journée, ne cédant à celles qui avoient eu autrefois le même malheur, ni en courage, ni en expérience. Le roi de Perse enflé d'un si grand succès, & d'une victoire qui lui avoit si peu coûté, se crut désormais au dessus de toutes les entreprises.

Alexandre repasse l'Euphrate, & revient à Antioche.

Ces mauvaises nouvelles redoublèrent l'inquiétude de l'empereur, qui étoit alors malade, soit de chagrin, soit à cause de l'air du pays auquel il n'étoit pas accoutumé. Mais les soldats y furent encore plus sensibles, & en rejetèrent sur lui toute la faute, l'accusant d'avoir par sa lâcheté & par sa négligence, & pour ne s'être pas trouvé au rendez-vous général, livré aux ennemis les meilleures troupes de l'empire. Cependant les chaleurs excessives, qui avoient causé son incommodité, l'aug-

mentoient tous les jours. Il y avoit même beaucoup de maladies dans son camp, sur-tout parmi les soldats d'Illyrie, dont le pays est froid & pluvieux, & qui, dans un climat si chaud où il falloit manger fort peu, ne purent prendre sur eux de retrancher quelque chose de leur nourriture ordinaire. L'empereur étant donc résolu de retourner à Antioche, fit revenir de la Médie les troupes qui se trouvèrent fort diminuées, le froid en ayant fait périr un grand nombre dans les montagnes. Les maladies lui avoient aussi enlevé beaucoup de monde dans l'armée qu'il commandoit; de sorte que cette campagne fut également funeste aux Romains & honteuse pour Alexandre, qui n'y manqua pas moins de résolution que de bonheur. Sitôt qu'au sortir des chaleurs excessives de la Mésopotamie, il fut arrivé à Antioche où l'air est frais & tempéré, il recouvra une santé parfaite. Il fit aux soldats des largesses, pour les consoler des malheurs de la guerre, & pour gagner leur affection; car il savoit que c'est un remède très-puissant pour effacer de l'esprit les fâcheuses impressions qu'on

ALEXANDRE.

y a pu faire. Il leva enfuite de nouvelles troupes, dans le deffein de rentrer fur les terres des Perfes, s'ils ne fe tenoient chez eux en repos. Mais on eut avis, peu de temps après, qu'Artaxerxès avoit licentié tous fes foldats, & qu'ils s'étoient déja féparés, pour s'en retourner dans leurs maifons.

Quoique les Perfes euffent eu en apparence l'avantage & l'honneur de la victoire; cependant les fréquens combats qu'ils avoient eu à foutenir dans la Médie, & la bataille qui fe donna dans le pays des Parthes, avoient fort diminué leur nombre. Il y en avoit eu dans toutes ces occafions beaucoup de tués & de bleffés, les Romains leur ayant toujours vendu chèrement la victoire. De forte qu'ils n'eurent le desfous, que parce qu'ils fe trouvèrent en plus petit nombre; & le barbare n'eut l'avantage, que parce qu'après une égale perte des deux côtés, il lui reftoit toujours plus de foldats qu'aux Romains. Mais ce qui fait voir combien cette campagne avoit coûté aux Perfes, c'eft que de trois ou quatre ans ils ne furent en état de mettre une armée fur pied. Alexandre, ravi de fe

voir délivré des ſoins & des dangers de la guerre, s'abandonna dans Antioche aux plaiſirs de cette ville voluptueuſe; perſuadé que les Perſes ne reprendroient point les armes, ou que du moins ils ne le feroient de très-long-temps. Ce n'eſt pas une petite affaire, quand on les a une fois congédiés, que de les raſſembler; ils n'ont point de troupes entretenues; & lorſque leurs troupes ſont enſemble, ce n'eſt pas tant une véritable armée qu'une multitude ſans ordre & ſans diſcipline, qui n'a de vivres & de proviſions que ce que chacun en apporte pour ſa ſubſiſtance; outre qu'ils ne quittent qu'avec beaucoup de peine leurs foyers, leurs femmes & leurs enfans.

ALEXANDRE.

Alexandre n'appréhendant plus rien de la part des Perſes, eut bientôt une plus grande alarme du côté de l'Illyrie. Les gouverneurs lui mandèrent que les Germains ayant paſſé le Rhin & le Danube, s'étoient répandus ſur les terres de l'empire & ravageoient le pays, ſans que les armées qui campoient ſur les frontières puſſent s'y oppoſer; que par-là, l'Italie ſe trouvoit fort découverte; que dans un ſi preſ-

Guerre d'Allemagne.

ſant danger, on avoit beſoin de ſa préſence & de toutes les forces qui étoient en Orient. Ces nouvelles troublèrent étrangement Alexandre, & affligèrent encore plus les ſoldats d'Illyrie, qui ſe voyoient de toutes parts maltraités par la fortune ; vaincus d'un côté par les Perſes, tandis que de l'autre les Germains brûloient leurs maiſons, & égorgeoient leurs femmes & leurs enfans. Ils ſe prenoient de tous leurs malheurs à Alexandre, qui avoit perdu par ſa négligence ou par ſa lâcheté les affaires d'Orient, qui ne faiſoit paroître guère plus de courage & d'activité pour donner ordre à celles du Nord. Cependant le péril étoit d'autant plus grand qu'il menaçoit l'Italie : c'étoit ce qui donnoit fort à penſer à l'empereur. La guerre de Perſe n'étoit rien auprès de celle-ci. Les peuples d'Orient, ſéparés de l'Italie par une vaſte étendue de terres & de mers, ſavent à peine les noms de ces contrées ; mais la Germanie y touche preſque du côté de l'Illyrie. Un tel danger ne ſouffroit point de retardement : il fallut donc qu'Alexandre ſe déterminât enfin à marcher à la tête de ſon armée. Après

avoir laiſſé ſur les frontières d'Orient des troupes pour les garder, & fait faire de nouveaux retranchemens aux camps & à toutes les places fortes, dans leſquelles il laiſſa de bonnes garniſons, il ſe mit en chemin; & ayant fait de fort grandes journées, il arriva en peu de jours ſur les bords du Rhin. Il commença par faire dreſſer un pont de bateaux pour en faciliter le paſſage à ſes troupes. Le Rhin & le Danube ſont les deux plus grands fleuves du Nord. L'un coule dans la Germanie, & l'autre dans la Pannonie. Pendant l'été, leur largeur & leur profondeur les rendent navigables : mais en hiver, ils ſe gèlent ſi fort, qu'on paſſe deſſus à cheval comme ſur la terre ferme. Non-ſeulement ils portent les hommes & les chevaux, l'eau en eſt même quelquefois priſe juſqu'au fond. Lorſqu'on veut en avoir, il faut porter une-cognée ou une hache; & quand on l'a caſſée, on n'a que faire de vaſe pour l'emporter, on la tient dans ſa main comme une pierre. Alexandre avoit dans ſon armée un grand nombre de ſoldats Maures, & d'archers qu'on lui avoit levés dans le pays des Oſroéniens,

ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

ou qu'il avoit attirés du pays des Parthes, en leur offrant de l'argent pour les faire déserter. Il comptoit fort sur ces sortes de troupes, qui dans le combat incommodent beaucoup les Germains ; les Maures lançant de fort loin le javelot, & faisant avec une agilité surprenante des mouvemens opposés; & les gens de trait ne manquant guère leur coup, lorsqu'ils tirent contre ces barbares, qui combattent la tête nue, & donnent, à cause de leur grosseur & de leur grande taille, beaucoup plus de prise aux flèches, qui ne portent presque jamais à faux. Mais lorsqu'on venoit à combattre de pied ferme, l'avantage étoit ordinairement partagé. Les choses en étant à ce point, Alexandre ne laissa pas de leur envoyer des ambassadeurs, pour leur offrir la paix avec de grandes sommes, & toutes les autres choses dont ils pourroient avoir besoin. C'étoit le vrai moyen d'obtenir ce qu'il demandoit, & ce n'étoit pas la première fois que les barbares de là Germanie avoient vendu la paix aux Romains. Ainsi Alexandre aima mieux faire avec eux un honteux traité, que de s'exposer aux hasards de la guerre.

Les ſoldats ſouffroient fort impatiemment qu'on les tînt ſi long-temps ſous les armes, ſans leur donner aucune occaſion de ſe ſignaler, & que l'empereur ne penſât qu'à ſe divertir & à conduire des chariots, au lieu de réprimer l'inſolence des Barbares.

ALEXANDRE.

Il y avoit dans l'armée un officier nommé Maximin, qui étoit de cette partie la plus reculée de la Thrace, qui confine avec les Scythes. Il avoit été dans ſa jeuneſſe un ſimple pâtre; mais la grandeur & la force de ſon corps le firent recevoir daus la cavalerie, où, ayant paſſé en peu de temps par tous les degrés de la milice, il ſe vit enfin élevé juſqu'aux gouvernemens des provinces & au commandement des armées. Alexandre connoiſſant ſon habileté dans l'art militaire, l'avoit fait chef de toute la jeuneſſe & des nouveaux corps, pour les dreſſer aux exercices de la guerre. Il s'acquittoit fort bien de cet emploi, les inſtruiſant encore plus par ſon exemple que par ſes leçons, & leur donnant une grande émulation qui les portoit à l'imiter plutôt comme leur modèle, que comme leur maître. Il gagnoit auſſi leur affection par ſes

Maximin élevé à l'empire. Mort d'Alexandre.

ALEXANDRE.

largeſſes, & par toutes ſortes de manières engageantes. Les nouvelles troupes, qui faiſoient le plus grand nombre, ſur-tout dans l'armée de Pannonie, charmées de la valeur de Maximin, parloient avec mépris d'Alexandre qui étoit encore ſous la tutèle de ſa mère, ne voyoit que par ſes yeux, & ne ſe conduiſoit que par ſes avis. Ils s'entretenoient entre eux des pertes qu'ils avoient faites en Orient par ſa faute, & de la tache qu'il venoit d'imprimer au nom Romain en recevant la loi des barbares. Comme les ſoldats ſont naturellement volages & amateurs de la nouveauté, & qu'ils étoient d'ailleurs laſſés d'un ſi long règne, où les largeſſes étoient devenues plus rares à meſure que l'autorité s'étoit affermie; convaincus qu'un prince qu'ils auroient eux-mêmes élevé ſur le trône dans le temps qu'il s'y attendoit le moins, leur feroit de plus grandes libéralités & les ménageroit davantage; ils réſolurent de ſe défaire d'Alexandre, & de mettre en ſa place Maximin qu'ils aimoient comme leur compagnon, & dont la valeur & l'expérience leur feroit d'une fort grande reſſource dans la préſente

ALEXANDRE.

guerre. Un jour donc, qu'il vint à ſon ordinaire pour leur faire faire l'exercice, (ſoit qu'il ignorât leur deſſein, ou qu'il eût lui-même tout conduit) ils le couvrirent d'une robe de pourpre & le proclamèrent empereur. Il ſe défendit d'abord, & voulut ôter cette robe; mais voyant qu'ils tiroient leurs épées, & qu'ils le menaçoient de le tuer s'il ne ſe rendoit à leur volonté, il ne ſe fit pas prier davantage; & rappelant en ſa mémoire tout ce qu'on lui avoit prédit de ſa grandeur future, il ſe raſſura ſur le danger & le riſque d'une telle entrepriſe. Il proteſta, par forme, contre la violence des ſoldats; & leur dit que s'ils vouloient ſoutenir cette première démarche, il falloit prévenir Alexandre, & ſurprendre les ſoldats prétoriens, afin de les obliger de gré ou de force à conſentir à ſon élection, & à paſſer de leur côté. Il ajouta pluſieurs autres choſes pour les animer, leur promit de doubler leur montre, de leur faire de grandes diſtributions de blé & d'argent, & accorda en même temps à tous ceux qui pouvoient être coupables de quelque crime, une amniſtie générale. Il ſe mit enſuite à leur

ALEXANDRE.

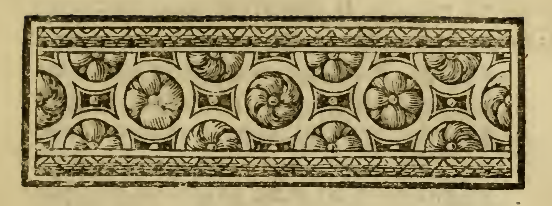
tête, & les conduisit au quartier d'Alexandre qui n'étoit pas loin. Ce prince ayant appris ces terribles nouvelles, sortit de sa tente tout tremblant & hors de lui-même, déplorant son malheur, reprochant à Maximin sa perfidie & son ingratitude, & faisant une longue énumération des bienfaits dont il l'avoit comblé ; accusant d'autre part de sacrilège & de fureur la nouvelle milice, qui violoit, sans aucune raison, le serment de fidélité qu'elle lui avoit prêté. Il promettoit à ses soldats de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, & de réformer tout ce qui pouvoit leur déplaire dans le gouvernement. Ses gardes l'assurèrent cette première fois, avec de grandes acclamations, qu'ils le défendroient aux dépens de leur propre vie. Le lendemain matin, quelqu'un lui étant venu dire que Maximin approchoit, que l'on voyoit déja une grande poussière, & qu'on entendoit un bruit de voix confuses, il se montra une seconde fois aux soldats, & les conjura de s'armer pour la défense d'un prince qu'ils avoient eux-mêmes élevé, & qui pendant quatorze ans de règne, ne leur avoit donné aucun sujet de

ALEXANDRE.

plainte. Ses paroles les ayant émus de compaſſion, il leur dit de prendre leurs armes, & de ſe ranger en bataille. Mais, quoiqu'ils lui euſſent d'abord tout promis, il y en eut cependant un grand nombre qui ſe retirèrent les uns après les autres. Quelques-uns demandoient la tête du préfet des cohortes prétoriennes & des autres favoris d'Alexandre, prétendant qu'ils étoient la première cauſe de ce ſoulèvement. D'autres en accuſoient ſa mère, qui, par ſon avarice & ſon avidité inſatiable, avoit rendu ſon fils odieux aux ſoldats, au lieu de lui conſerver leur affection par des largeſſes. Quoiqu'ils ſe donnaſſent la liberté de tenir ces propos ſéditieux, ils demeurèrent toutefois dans le devoir, juſqu'à ce que Maximin vint à paroître. Leurs compagnons leur ayant alors conſeillé d'abandonner une femme avare, & un enfant qui étoit encore en tutèle, pour ſuivre un homme prudent & plein de valeur, qui avoit paſſé toute ſa vie avec eux ſous les armes, ils ſe rendirent à leurs remontrances, & vinrent trouver Maximin, qu'ils proclamèrent tous enſemble empereur. Alexandre tremblant

ALEXANDRE.

de peur & à demi mort, put à peine gagner ſa tente, où ſe jetant entre les bras de ſa mère, & lui reprochant qu'elle étoit, elle ſeule, cauſe de ſa mort, il attendit en cet état le coup du bourreau. Maximin envoya un tribun & quelques centurions pour leur trancher la tête à l'un & à l'autre, avec ordre de faire main-baſſe ſur ceux qui ſe mettroient en devoir de les défendre. Ses favoris périrent preſque tous avec lui; & ceux qui ſe cachèrent alors, ne purent échapper long-temps aux recherches de Maximin, qui ne pardonna à aucun d'eux. Ainſi mourut Alexandre, après quatorze ans de règne, pendant leſquels il gouverna avec beaucoup de modération, & ſans répandre de ſang. Il étoit naturellement doux & bienfaiſant. Il avoit en horreur les meurtres & les cruautés, n'aimoit point à ſe ſervir des voies de fait, & ſuivoit en tout celles de la juſtice. Jamais règne n'eût été, ni plus heureux, ni plus regretté, ſi l'avarice ſordide de ſa mère n'en avoit terni l'éclat.



HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE SEPTIÈME.

Cruautés de Maximin.

ON a vu dans le livre précédent quelles furent les maximes & la conduite d'Alexandre. Après sa mort, Maximin changea tout d'un coup la face des choses : la crainte & la cruauté succédèrent à l'amour & à la douceur; & l'on passa du gouvernement le plus modéré qui fut jamais, sous la plus cruelle des tyrannies. Il sentoit bien que ce n'étoit pas sans indignation & sans envie, qu'on l'avoit vu monter de la plus basse des conditions à la première place

MAXIMIN.

du monde. Il étoit d'un pays barbare, & ses mœurs ne démentoient point son origine; il n'avoit rien perdu parmi les Romains de ce naturel violent & sanguinaire qui lui étoit commun avec ceux de sa nation. Il ne pensoit qu'à affermir son autorité par le sang & par des crimes; comme pour se mettre, par sa cruauté, au dessus des mépris du sénat & de tout l'empire, qui opposoit à sa grandeur présente le souvenir de sa naissance obscure. C'étoit une chose connue de tout le monde, qu'après avoir, pendant sa jeunesse, gardé les troupeaux dans les montagnes de la Thrace, s'étant ensuite enrôlé dans une méchante compagnie de ces quartiers, la fortune l'avoit conduit par la main jusques sur le trône. Il commença par écarter les créatures d'Alexandre & les sénateurs qui composoient son conseil; renvoyant les uns à Rome, & ôtant aux autres leurs charges, sous prétexte de malversation; tout cela, pour éloigner ceux dont la naissance illustre sembloit lui reprocher la bassesse de la sienne, & afin que n'ayant plus personne auprès de lui à ménager & qui lui fît ombrage, il pût exercer sa tyrannie

tyrannie en sûreté & sans contrainte. Il chassa du palais tous les officiers qui avoient été si long-temps au service d'Alexandre, & en fit mourir plusieurs, dont tout le crime étoit de regretter un si bon maître, & d'avoir donné à leurs larmes un trop libre cours. Mais ce qui acheva d'irriter son esprit si porté de lui-même à la cruauté, ce fut une conjuration dans laquelle on disoit que tout le sénat & plusieurs centurions étoient entrés.

MAXIMIN.

Conjuration de Magnus.

Il apprit qu'un consulaire d'une maison patricienne, appelé Magnus, faisoit contre lui de sourdes menées, & qu'il avoit déja gagné un bon nombre de soldats. Voici, disoit-on, ce qu'ils avoient concerté. Maximin, résolu de porter la guerre dans la Germanie, avoit fait construire un pont sur le Rhin. Comme il étoit redevable de son élévation à sa bonne mine & à son expérience dans la guerre, il vouloit au plus tôt, par quelque grand exploit, soutenir sa réputation, répondre à l'attente de ceux qui l'avoient mis sur le trône, & justifier par de prompts succès, qu'on avoit eu raison d'attribuer à la lâcheté & à la négligence d'Alexandre, le peu de pro-

MAXIMIN.

grès qu'on avoit fait jusqu'alors contre les barbares. Il passoit les jours entiers à faire faire l'exercice à ses troupes, les animant par son exemple, ayant toujours la cuirasse sur le dos, & se trouvant le premier à tout. On prétend donc que Magnus avoit corrompu quelques-uns de ses meilleurs soldats, & surtout ceux qui gardoient le pont dont nous avons parlé ; qu'ils devoient le rompre d'abord que Maximin seroit passé de l'autre côté du Rhin, afin de le laisser seul exposé à tous les coups des barbares, sans qu'il pût leur échaper ; le fleuve étant si large & si profond, qu'il lui seroit impossible de le repasser à la nage. Voilà ce qu'on dit alors de cette affaire. S'il y en avoit quelque chose de vrai, ou si c'étoit une pure calomnie de l'invention de Maximin même, c'est ce qu'on n'a jamais éclairci. Il ne fit aucunes informations juridiques, & condamna à mort tous ceux contre qui il avoit les moindres soupçons, sans leur faire faire leur procès, ni vouloir entendre leurs défenses.

Révolte des Osroéniens.

Quelque temps après, les soldats Osroéniens se révoltèrent, sans en avoir d'autre raison, que le ressentiment qu'ils

gardoient toujours de la mort d'Alexandre. Ayant donc rencontré par hasard un consulaire nommé Quartinus, des amis de ce prince, à qui, pour cette raison, Maximin avoit fait quitter le service, ils le prirent pour leur chef, malgré toute sa résistance, lui mirent une robe de pourpre, firent porter le feu devant lui, & le proclamèrent empereur; le forçant d'accepter un honneur funeste, dont le faux éclat ne tentoit point son ambition. Quelques jours après, il fut tué dans sa tente par un de ses compagnons & de ses anciens amis nommé Macédo, qui avoit été non-seulement complice, mais même l'auteur de la révolte des Osroéniens qu'il commandoit depuis long-temps. Il ne paroît point qu'il y eût eu entr'eux aucune brouillerie, & sa trahison fut d'autant plus horrible, qu'il avoit été le premier à le presser d'accepter l'empire. Il porta sa tête à Maximin, croyant, avec un tel présent, se faire un grand mérite auprès de lui. Ce prince fut bien aise de se voir délivré d'un compétiteur; mais, au lieu de récompenser le traître qui s'étoit imaginé qu'on ne pourroit jamais assez

MAXIMIN.

payer un ſervice de cette importance, il le fit mourir, déteſtant ſa perfidie dont il conçut une juſte horreur; car il n'ignoroit pas que ce miſérable avoit été la première cauſe du déſordre, & qu'il avoit engagé ſon ami dans cette mauvaiſe affaire. C'eſt ainſi que le penchant que Maximin avoit à la cruauté, augmentoit de jours en jours par les occaſions qu'il avoit de l'exercer. Tout répondoit en lui à ſon naturel; ſon air étoit terrible & menaçant; il étoit ſi grand & ſi robuſte, qu'il n'y avoit, ni chez les barbares, ni parmi les gladiateurs, aucun homme qu'on pût lui comparer.

Victoires de Maximin ſur les Allemands

Après avoir fait tous les préparatifs dont nous avons parlé, il paſſa le Rhin ſans trouver de réſiſtance, & entra dans la Germanie avec une puiſſante armée, dans laquelle preſque toutes les forces de l'empire étoient réunies. Outre pluſieurs régimens étrangers, tant de Maures armés de javelots, que d'archers Oſroéniens & Arméniens, dont les premiers étoient vaſſaux de l'empire, & les autres ſes alliés; il avoit auſſi à ſa ſolde un grand nombre de Parthes, qui avoient quitté leurs pays, attirés

par l'argent que l'on promettoit aux transfuges; ou qui, ayant été faits prisonniers de guerre, avoient pris parti avec leurs compagnons. Alexandre s'étoit servi le premier de ces sortes de troupes. Maximin les avoit de beaucoup augmentées, & elles s'étoient formées sous ce prince aux exercices de la guerre. Les gens de trait & de javelot sont de grand usage contre les Germains, sur lesquels ils tombent avec impétuosité, se retirant avec la même vitesse, & ne s'engageant jamais dans la mêlée. L'armée romaine s'avança sur les frontières des barbares vers le temps de la moisson; & personne ne se présentant pour la combattre, elle se mit à courir la campagne, pillant & brûlant les villages, où le feu prenoit fort aisément; car les maisons ne sont bâties que de gros pieux joints ensemble, que les vastes forêts fournissent aux habitans du pays, qui n'emploient guère la pierre ni la brique. L'armée de Maximin s'étoit déja répandue sur les terres des Germains, & faisoit par-tout un très-grand dégât, brûloit les blés, enlevoit les troupeaux, sans rencontrer aucun ennemi. Les barbares s'étoient

MAXIMIN. retirés dans leurs bois & dans leurs marais, pour dresser des embûches aux Romains & pour combattre avec plus d'avantage dans ces lieux couverts, où il étoit difficile de les forcer; les flèches & les javelots n'étant guère d'usage au travers de ces épaisses forêts, & les marais étant si profonds, que ceux qui ne connoissent point le pays courent risque de s'y noyer; au lieu que les Germains, qui y passent tous les jours à gué, savent les endroits qui sont ou sûrs ou dangereux. Ce fut là qu'on attaqua les ennemis, & que Maximin se signala merveilleusement. Un jour, que les barbares s'étoient sauvés dans un grand marais, & que les Romains s'étoient arrêtés tout court, & n'osoient les y poursuivre, il s'y lança le premier; & quoique son cheval eût de l'eau jusqu'au ventre, & qu'il fût pressé de tous côtés par les ennemis, il ne recula point, & tua tous ceux qui lui firent tête. Cette hardiesse piqua de honte ses soldats, qui s'engagèrent aussitôt dans le combat pour seconder leur général, & partager avec lui le danger où il s'étoit exposé pour eux. Il se fit alors un si grand carnage, que

le marais devint rouge de ſang, & fut comblé de corps morts. Les Romains perdirent aſſez de monde ; mais ils furent redevables à la valeur de Maximin, d'une victoire ſi complète, qu'il n'échappa preſque pas un ſeul barbare. L'empereur écrivit au ſénat & au peuple le détail de cette journée, avec toutes les circonſtances qui lui étoient ſi glorieuſes ; & pour en conſerver la mémoire, il fit placer devant la porte du ſénat un grand tableau où elles étoient repréſentées. Mais après ſa mort on l'en ôta, comme tous les autres monumens qu'on a érigés dans Rome en ſon honneur. Il ſe donna encore dans la Germanie pluſieurs ſanglans combats, où il fit paroître autant de valeur & d'intrépidité, s'engageant au plus fort de la mêlée, & tuant un grand nombre d'ennemis de ſa propre main. Après tant de glorieux exploits, il ramena en Pannonie l'armée romaine avec tout le butin, & les priſonniers qu'il avoit faits pendant cette campagne. Il paſſa l'hiver à Sirmium, capitale de la province, à faire des préparatifs pour l'été ſuivant, ne menaçant de rien moins les barbares, que de pouſſer ſes con-

MAXIMIN.

quêtes jusqu'à l'océan : & à juger de l'avenir par le passé, on a tout lieu de croire que ses menaces n'eussent pas été vaines si la mort ne l'eût prévenu.

Tyrannie de Maximin.

Telles étoient les vertus militaires de Maximin, qui lui auroient donné place parmi les plus grands hommes, si sa cruauté ne l'avoit pas mis au nombre des tyrans; & s'il ne s'étoit pas rendu encore plus odieux à ses sujets, que redoutable à ses ennemis. Que servoit à l'empire qu'il se couvrît dans les combats du sang des barbares, pendant qu'à Rome & dans les provinces il faisoit couler celui des citoyens, & que son armée regorgeât de butin, s'il dépouilloit en même temps ses peuples de leurs héritages? Non-seulement les délateurs avoient toute sorte de liberté; mais il les soutenoit, appuyoit leurs fourberies, & leur présentoit des amorces. Personne n'étoit en sûreté; les enfans répondoient pour leurs pères; on alloit fouiller jusques dans les règnes précédens, & l'on déterroit tous les jours de prétendus crimes dont personne n'avoit jamais entendu parler. Etre accusé, c'étoit être coupable : on commençoit, avant d'écouter un homme,

homme, pour confiſquer tous ſes biens ; de ſorte qu'on voyoit des gens réduits à la mendicité, qui la veille avoient de grandes richeſſes. C'eſt ainſi que Maximin aſſouviſſoit ſon avarice, donnant pour toute raiſon de cette tyrannie, la néceſſité de faire des largeſſes aux ſoldats. Il prêtoit l'oreille aux calomnies, ſans avoir égard ni à l'âge ni au rang de ceux qu'on lui déféroit : ſouvent, ſur les plus légers ſoupçons, il faiſoit arrêter des conſulaires gouverneurs de provinces ou généraux d'armées, qui avoient reçu l'honneur du triomphe ; il les faiſoit traîner ſeuls ſur des chariots d'orient en occident, ou du midi en Pannonie, où il faiſoit alors ſa réſidence ; & après les traitemens les plus indignes & la confiſcation entière de leurs biens, il les envoyoit en exil, ou même les condamnoit à la mort.

MAXIMIN.

Tant que ſes coups ne tombèrent que ſur quelques particuliers, ou qu'ils ne s'adreſſèrent qu'à des perſonnes de qualité, le peuple & les provinces ne s'en mirent pas fort en peine : les malheurs des grands & des riches n'intéreſſent guère la multitude ; ſouvent

MAXIMIN.

même, par un baſſe jalouſie, elle ſe fait un bonheur de leur chûte & en reſſent une maligne joie. Mais, ſous Maximin, le peuple eut bientôt à pleurer ſes propres maux. Ce tyran, après avoir ruiné les plus illuſtres maiſons de l'empire, ſans pouvoir contenter ſon avarice qui trouvoit ces fonds trop petits, s'empara des deniers publics que l'on gardoit dans chaque ville, ou pour acheter des blés, ou pour faire des diſtributions aux peuples, ou pour les frais des ſpectacles & des autres divertiſſemens. Il fit auſſi fondre tout l'or & l'argent qui ſe trouva dans les temples des dieux, leurs ſtatues, celles des héros; enfin, tout ce qu'il y avoit de beaux ouvrages dont on pouvoit faire de la monnoie. Ce fut pour toutes les villes de l'empire la choſe du monde la plus affligeante, que de ſe voir, au milieu de la paix, abandonnées au pillage, comme ſi elles avoient été priſes d'aſſaut. Dans quelques-unes, il y eut des gens aſſez hardis pour s'oppoſer aux violences des miniſtres de Maximin, tout prêts à mourir plutôt aux pieds des autels, que de laiſſer enlever à leurs yeux ce que la piété de leurs

ancêtres y avoit consacré. Les esprits étoient donc fort échauffés, & c'étoit comme le prélude d'un orage tout prêt à se former. Les soldats mêmes étoient rebutés d'avoir à essuyer tous les jours les reproches amers de leurs parens & de leurs compatriotes, qui s'en prenoient à eux & à leur avarice insatiable de tout ce qu'ils souffroient. Ces justes sujets de plainte avoient jeté par-tout des semences de révolte ; mais personne n'osoit se déclarer, ni hasarder les premières démarches. On se contentoit de gémir en secret, d'implorer le secours des dieux, & de les intéresser dans leur propre querelle. Enfin, une occasion d'elle-même très-légère & sans conséquence mit tout en mouvement : (tel est le sort de la tyrannie ; elle ne porte presque sur rien : si la moindre chose vient à manquer, tout s'écroule.) La troisième année du règne de Maximin, les peuples d'Afrique levèrent les premiers l'étendart de la révolte, & allumèrent un feu qui se répandit bientôt dans tout l'empire. Voici quelle en fut la cause.

Il y avoit à Carthage un intendant qui traitoit la province avec beaucoup

MAXIMIN.

Soulèvement de l'Afrique. Gordien proclamé empereur.

de dureté & de violence, condamnant tous les jours, ſans aucun ſujet, des particuliers à de fort groſſes amendes, pour répondre aux intentions de Maximin, qui ne mettoit dans ces poſtes que des gens de ſon caractère. Ceux qui avoient alors le manîment des finances, s'il leur reſtoit quelque probité, ce qui étoit fort rare, la perdoient bientôt; & convaincus qu'il n'étoit pas sûr d'être homme de bien ſous un prince ſi injuſte & ſi avare, ils prenoient le parti de faire comme les autres. L'intendant d'Afrique ayant donc un jour condamné à une amende très-conſidérable des jeunes gens de la première qualité du pays, les preſſoit fort pour le paiement, & vouloit les obliger à vendre leurs fonds. Ils furent outrés d'une telle injuſtice; mais ils cachèrent leur reſſentiment, & lui demandèrent un délai de trois jours. Pendant ce temps-là, ils raſſemblèrent tous ceux qui avoient reçu de lui quelque mauvais traitement, ou qui y étoient expoſés; & firent venir, la nuit, de leurs terres, les jeunes payſans, qui ſe rendirent à leurs ordres dans la ville avec des bâtons, des cognées, & autres for-

tes d'armes qu'ils avoient trouvées ſous leurs mains. Ils faiſoient enſemble une fort groſſe troupe ; car l'Afrique, & ſur-tout la campagne, eſt extrêmement peuplée. Le matin, leurs ſeigneurs les firent joindre avec leurs eſclaves ; & les avertirent de tenir leurs armes cachées, juſqu'à ce qu'ils viſſent les ſoldats ou le peuple faire quelque mouvement pour les arrêter, & pour venger l'action qu'ils avoient méditée. Ils s'avancèrent donc avec des poignards ſous leurs robes, comme pour payer à l'intendant la ſomme à laquelle il les avoit condamnés, & le tuèrent en l'abordant, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître. Ses gardes ſe mirent auſſitôt en devoir de punir les meurtriers ; mais les payſans défendirent leurs maîtres ſi vigoureuſement, qu'ils écartèrent en peu de temps tout le monde.

Ces jeunes ſeigneurs voyant que tout leur avoit juſqu'alors ſi bien réuſſi, crurent qu'après un tel éclat il ne falloit pas demeurer en chemin ; qu'ils ne pouvoient ſe tirer d'une ſi mauvaiſe affaire qu'en s'y engageant davantage ; ni ſe mettre à couvert que par quelque action encore plus hardie ; qu'il falloit

MAXIMIN. faire ſoulever la province & engager le gouverneur dans leur parti. Ils ſavoient que la haine qu'on portoit à Maximin nourriſſoit depuis long-temps dans les eſprits des diſpoſitions à la révolte, & que la crainte ſeule les empêchoit de ſe produire. Ils allèrent donc, en plein midi, ſuivis d'une grande foule de peuple, à la maiſon du gouverneur nommé Gordien, à qui cette province étoit échue après ſon conſulat, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avoit eu auparavant pluſieurs autres gouvernemens, & avoit été employé dans les plus grandes affaires de l'état; ce qui leur faiſoit croire qu'il accepteroit avec joie l'empire comme la ſeule place qui pût déſormais flatter ſon ambition; & que le ſénat & le peuple Romain reconnoîtroient volontiers pour leur prince, un homme que ſa naiſſance, & les poſtes éminens qu'il avoit occupés, approchoient ſi fort du trône. Il arriva, par haſard, que ce jour-là Gordien, pour ſe délaſſer des fatigues de ſa charge, étoit demeuré chez lui ſans donner audience. Ces jeunes gens ayant renverſé les gardes du proconſul, entrèrent l'épée à la main, & le trouvèrent cou-

ché ſur un lit de repos, autour duquel s'étant rangés, ils lui mirent une robe de pourpre & le saluèrent empereur. Gordien fort ſurpris de ſe voir en cet état, & croyant que ce n'étoit qu'une feinte & qu'on en vouloit à ſa vie, ſe jeta de deſſus ſon lit à leurs pieds, les priant d'épargner un homme caſſé de vieilleſſe, qui ne leur avoit jamais fait aucun mal, & de garder à leur prince légitime la foi qu'ils lui avoient jurée. Il demeura quelque temps dans cette poſture ſans être éclairci, tremblant de peur à la vue de leurs épées qu'ils tenoient toutes nues. Mais enfin, le plus qualifié d'entre eux, qui avoit le plus de facilité à s'énoncer, ſe fit prêter ſilence, & tenant ſon épée toujours levée lui dit : « De deux dangers, l'un » préſent & certain, l'autre éloigné & » douteux, il vous en faut choiſir un » aujourd'hui, ou de vous livrer avec » nous à la fortune pour conſerver votre » vie, ou de mourir tout-à-l'heure de » notre propre main. Si vous prenez le » premier parti, vous ne manquerez pas » de grands motifs pour vous y ſoutenir; » vous délivrerez l'empire d'un prince » univerſellement haï, & d'une horrible

MAXIMIN.

MAXIMIN. » tyrannie. Cette dernière action couronnera toutes vos vertus. Le sénat & le peuple romain vous en auront une éternelle obligation, & votre nom vivra toujours parmi eux. Mais si vous ne voulez pas vous mettre à notre tête, nous allons venger ce refus par votre mort, & s'il le faut, nous nous immolerons après vous. L'action que nous avons osé faire, ne nous laisse aucune espérance de pardon. Le ministre de la tyrannie vient d'être puni par nos mains de toutes ses violences, son sang les a expiées. Si vous avez le courage de partager avec nous le danger, de proconsul nous vous ferons empereur. Notre attentat changeant de nom nous sera glorieux ; votre puissance garantira notre tête, & nous mettra à couvert de toutes poursuites. «

Pendant ce discours dont on attendit à peine la fin, toute la populace étoit accourue à la porte de la maison, & l'on proclama d'une commune voix Gordien empereur. Il fit d'abord quelque difficulté, s'excusant sur sa vieillesse ; mais comme il avoit beaucoup d'ambition, il se rendit sans se faire

MAXIMIN.

trop prier, hasardant volontiers le peu de jours qui lui restoient, dans la pensée que, de quelque manière que les choses pussent tourner, il lui seroit toujours glorieux de mourir empereur. Il se fit aussitôt dans toutes les villes d'Afrique un soulèvement général. On abattit les statues de Maximin, & l'on mit à la place celles de Gordien, à qui on donna le surnom d'Africain; car c'est ainsi que les Romains appellent les peuples de Lybie. Gordien ayant demeuré encore quelques jours à Thisdre où toutes ces choses s'étoient passées, se rendit à Carthage avec une nombreuse suite, afin de paroître avec plus d'éclat & de majesté dans une ville fort grande & fort peuplée, qui, ne cédant qu'à Rome seule, dispute le second rang à Alexandrie. On imita le mieux que l'on put le faste & la pompe qui relèvent la personne des empereurs. On portoit devant lui le feu & les autres marques de la dignité impériale; ses faisceaux étoient entourés de laurier, ce qui distingue ceux du prince de ceux des magistrats. Les soldats qui se trouvèrent dans ces quartiers, joints aux jeunes gens de la ville les mieux faits,

MAXIMIN.

tenoient la place des cohortes prétoriennes. Par cette image empruntée, Carthage se vit, pour quelques jours, presque égalée à la capitale du monde.

Rome se déclare pour Gordien.

Gordien écrivit à Rome aux magistrats & aux sénateurs les plus distingués, qui étoient tous ses parens ou ses amis. A ces lettres, il en joignit d'autres adressées au sénat & au peuple, dans lesquelles, après leur avoir appris que toute l'Afrique s'étoit déclarée pour lui, il faisoit un grand détail des cruautés de Maximin, qui lui avoient attiré avec justice une haine aussi forte que générale. Il leur promettoit de prendre une conduite toute opposée, de bannir les délateurs, d'écouter une seconde fois dans leur défense ceux qui avoient été condamnés injustement, & de rappeler d'exil ceux que Maximin y avoit envoyés. Enfin, il faisoit espérer aux soldats & au peuple de plus grandes largesses qu'ils n'en avoient reçu d'aucun de ses prédécesseurs. Il eut, en même temps, la prévoyance de faire tuer dans Rome même le préfet des gardes prétoriennes nommé Vitalien, homme violent & cruel, qui, étant entièrement dévoué

MAXIMIN.

à Maximin, n'auroit pas manqué de le traverſer, & d'empêcher le ſoulèvement du peuple. Pour cet effet, il envoya, avec quelques gens de guerre, le queſteur de ſa province, jeune homme hardi & vigoureux, prêt à tout haſarder pour ſon ſervice; & lui donna des lettres avec un double cachet, comme ſont toutes celles par leſquelles les gouverneurs donnent avis à l'empereur des affaires ſecrettes & importantes. Ils avoient ordre d'entrer dans Rome de grand matin, & d'aller trouver Vitalien avant qu'il eût commencé à donner audience; & lorſqu'il ſeroit encore dans le petit cabinet où il avòit coutume d'examiner les papiers qui regardoient la perſonne de l'empereur, de lui dire qu'ils venoient lui remettre des lettres pour Maximin, qui contenoient des ſecrets de la dernière importance; & qu'ils étoient chargés d'y ajouter de vive voix pluſieurs autres choſes non moins eſſentielles. Que lorſqu'il ne penſeroit qu'à les écouter, ils profitaſſent de ce moment, & le tuaſſent avec les poignards qu'ils porteroient ſous leurs robes. Tout ceci fut exécuté de point en point; les gens

MAXIMIN.

de Gordien étant entrés dans Rome avant le jour, trouvèrent Vitalien presque seul, & le tuèrent pendant qu'il examinoit le cachet des lettres qu'ils lui avoient présentées. Ils sortirent aussitôt le poignard à la main, & personne ne se mit en devoir de les arrêter : on croyoit que le tout s'étoit fait par l'ordre de Maximin même; car ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit ainsi traité ceux qu'on croyoit le mieux dans son esprit. Les meurtriers allèrent par la rue sacrée dans la place, où ils rendirent au peuple les lettres de Gordien. Ils portèrent ensuite aux consuls & à quelques particuliers, celles qu'ils avoient pour eux; & firent en même temps courir le bruit que Maximin avoit été tué.

La populace est par-tout légère, & donne ordinairement dans la nouveauté; mais celle de Rome l'emporte sur celle de toutes les autres villes. Cette grande multitude d'habitans confondue avec des étrangers de toutes les nations, s'agite plus aisément, & ne se calme qu'avec beaucoup de peine. Ainsi, au premier bruit de la mort de Maximin, pleins d'une joie & d'une fureur in-

senſée, ils abattirent ſes ſtatues & les traînèrent dans la boue, avec les inſcriptions & les autres monumens qu'on lui avoit élevés dans les places publiques. Leur haine véhémente, que la crainte avoit juſqu'alors retenue, venant à ſe déborder & ne trouvant plus d'obſtacle, ſe répandit avec plus d'impétuoſité. Le ſénat s'étant aſſemblé le même jour, déclara Gordien empereur avec ſon fils, & abrogea tous les honneurs qu'on avoit décernes à Maximin, quoique la nouvelle de ſa mort n'eût point été confirmée. Mais le préſent les raſſuroit contre l'avenir, & ce premier ſuccès les rendoit moins timides & moins prévoyans. Les délateurs de profeſſion prirent auſſitôt la fuite, ou furent tués par ceux qu'ils avoient accuſés. Les intendans de Maximin & les autres miniſtres de ſes violences furent traînés par la populace dans les égoûts. Mais, ſous prétexte d'exterminer tous les fauteurs de la tyrannie, on alloit aſſaſſiner ſon créancier, ſa partie, & ceux avec qui on avoit le moindre démêlé; on pilloit leurs maiſons; & ſous le nom ſpécieux de la liberté, on renouveloit, au milieu de la paix, les crimes & les

MAXIMIN. horreurs des guerres civiles. Les choses allèrent si loin, que le préfet de la ville nommé Sabin, qui avoit été consul, voulant empêcher le désordre, fut tué d'un coup de bâton sur la tête. Telle étoit la licence du peuple. Pour le sénat, voyant qu'après une démarche si éclatante il n'étoit plus temps de reculer, & qu'ils avoient tout à craindre du ressentiment de Maximin, ils ne pensèrent plus qu'aux moyens de mettre les provinces dans leur parti. On députa les sénateurs & les chevaliers les plus qualifiés ; & on leur donna des lettres pour les gouverneurs, dans lesquelles, après avoir exposé les intentions du peuple & du sénat, on les exhortoit à les seconder, & à servir leur patrie, en persuadant à ceux de leurs provinces d'obéir aux Romains, à qui la souveraine puissance avoit de tout temps appartenu, & que leurs ancêtres avoient reconnus pour maîtres lorsqu'ils étoient devenus sujets de l'empire. La plupart des gouverneurs reçurent avec honneur ces députés, & firent soulever sans peine les peuples, qui se trouvoient déja disposés à la révolte par la haine qu'on portoit à Ma-

Maximin.

ximin. Ils tuèrent tous les officiers & les magiſtrats qui lui étoient attachés, & ce fut par-là qu'ils commencèrent à ſe déclarer. Quelques gouverneurs, mais en petit nombre, firent mourir les députés du ſénat, ou les envoyèrent, avec sûre garde, à Maximin qui leur fit ſouffrir les plus cruels ſupplices. Voilà quel étoit à Rome l'état des choſes & la diſpoſition des eſprits.

Maximin marche contre les rebelles.

Ces nouvelles jetèrent Maximin dans une humeur noire & chagrine, quoiqu'il affectât de n'y paroître pas ſenſible, & qu'il traitât cette affaire de bagatelle. Ses ſoldats n'ignoroient rien de ce qui s'étoit paſſé; l'heureux ſuccès qu'avoient eu les commencemens de la révolte tenoit tous les eſprits en mouvement & en attente; mais on n'oſoit s'ouvrir à perſonne, il falloit faire tout ſeul ſes réflexions, & feindre d'ignorer ce que l'on ſavoit le mieux: tant on redoutoit Maximin & ſon eſprit pénétrant, qui non-ſeulement par les paroles, mais par les geſtes ſeuls & par l'air du viſage, jugeoit du fond des cœurs, & découvroit les penſées les plus ſecrettes. Il demeura deux jours enfermé avec ſes amis à délibérer ſur les remèdes qu'on pourroit

MAXIMIN.

apporter à un mal ſi imprévu ; & le troiſième, il fit aſſembler ſes troupes dans une plaine hors de la ville, & leur lut le diſcours ſuivant, que ſes amis lui avoient compoſé. » Je ſai que vous » ne vous attendez pas aux nouvelles » que je viens vous apprendre; mais je » ſuis perſuadé qu'elles exciteront plu- » tôt vos riſées, qu'elles ne vous donne- » ront de l'étonnement. Savez-vous qui » ſont ceux qui prennent les armes con- » tre nous, & qui oſent s'attaquer à » votre valeur ? Ce ne ſont ni les Ger- » mains, leurs pertes les ont rendus » ſages ; ni les Sarmates, ils nous font » au contraire tous les jours des propo- » ſitions de paix. Les Perſes, qui ra- » vageoient autrefois la Méſopotamie, » ſe croient fort heureux maintenant » qu'on les laiſſe chez eux en repos. » La terreur de vos armes, & ma va- » leur qu'ils ont aſſez éprouvée pen- » dant que j'ai commandé ſur leurs fron- » tières, leur ont appris à ſe contenter » de ce qu'ils poſſédent. Mais pour ne » vous pas tenir davantage en ſuſpens, » & pour vous dire tout d'un coup la » choſe du monde la plus étrange ; les » Carthaginois, par un trait inſigne de » folie,

» folie, ſe ſont fait un roi de théâtre, » d'un vieillard décrépit qui commence » à perdre le ſens, & qui n'a peut-être » accepté que malgré lui cette ombre » de royauté. Je voudrois leur deman- » der où ils prendront des troupes? » Ils ne trouveront dans leur province » que des licteurs à la ſuite du procon- » ſul; de quelles armes ſe ſerviront-ils, » eux qui ne ſavent manier que de pe- » tites lances qui ne ſont bonnes qu'à » la chaſſe? Enfin, où ont-ils fait leur » apprentiſſage pour la guerre? à moins » que les jeux, les danſes & l'art des » bons mots ne leur tiennent lieu d'exer- » cices militaires. Les nouvelles qui » ſont venues d'Italie ne ſont pas plus » fâcheuſes. Il eſt vrai qu'on a tué Vita- » lien, mais ç'a été par ſurpriſe & en » trahiſon. Vous connoiſſez trop le peu- » ple de Rome pour ne le pas mépriſer. » Ils ſe laiſſent emporter à tout vent, » & ſont toujours les plus forts quand » il n'eſt queſtion que de faire beau- » coup de bruit; mais s'ils voient ſeule- » ment deux ou trois épées nues, c'eſt » à qui fuira le plus vîte; ils ſe jettent » les uns ſur les autres, chacun penſe » à ſe ſauver, ſans ſe mettre en peine

MAXIMIN.

» de soutenir la querelle commune. » Pour les sénateurs, il n'est pas sur» prenant que notre vie sobre & réglée » leur paroisse trop sauvage. La valeur » & les autres vertus militaires passent » dans leur esprit pour dureté de naturel » & férocité ; ils s'accommodent mieux » de la mollesse & de la débauche, c'est » ce qu'ils appellent douceur & mo» dération. Ils se trouvent fort mal de » l'éloignement que j'ai de toutes sor» tes d'excès, & me préfèrent un hom» me qui leur ressemble & dont les » infamies ne vous sont pas inconnues. » C'est contre de telles gens que vous » aurez à combattre ; telle est la » guerre dont on nous menace, qui » dans le fond ne sera rien moins qu'une » guerre véritable. Je ne doute point, » & je crois que vous êtes tous per» suadés, que d'abord que nous paroî» trons à l'entrée de l'Italie, les uns » viendront avec des branches d'olivier, » en signe de paix, se jeter à nos pieds, » & nous présenter leurs enfans pour » nous émouvoir à la compassion ; & » que les autres aussi lâches & aussi épou» vantés, ne chercheront leur salut que » dans la fuite. Ce sera alors que maître

» de leurs biens, je vous enrichirai de » leurs dépouilles. « Maximin entrecoupa ce discours d'injures contre le sénat & contre le peuple, avec un air furieux & menaçant, comme s'il se fût mis en colère contre quelqu'un qu'il eût eu devant les yeux. Il dit à ses soldats de se tenir prêts à partir; & leur ayant fait de grandes largesses, il marcha deux jours après vers l'Italie, à la tête d'une puissante armée dans laquelle presque toutes les forces de l'empire se trouvoient réunies ; sans compter les nouvelles troupes de Germains, qu'il avoit levées depuis qu'il s'étoit rendu maître du pays de ces barbares, ou qu'il avoit fait alliance avec eux. Il faisoit suivre aussi toutes les machines de guerre qu'on avoit construites pour la campagne suivante ; ce qui retardoit sa marche, à cause de la difficulté des charois : outre qu'il étoit obligé de s'arrêter en chemin pour faire toutes les provisions nécessaires ; car cette guerre lui étant tombée soudainement sur les bras, il fallut que chacun de son côté amassât à la hâte de quoi subsister pendant la marche. Mais comme la diligence étoit décisive dans cette oc-

MAXIMIN.

MAXIMIN.

casion, il fit prendre le devant aux troupes de Pannonie sur lesquelles il comptoit le plus, & qui ayant été les premières à le proclamer empereur, étoient résolues de s'exposer aux plus grands dangers pour lui conserver ce qu'elles lui avoient procuré.

Victoire de Capellien. Mort des deux Gordiens.

Cependant les affaires de Carthage tournèrent beaucoup mieux que Maximin n'eût osé l'espérer. Un sénateur, nommé Capellien, étoit gouverneur de cette partie de la Mauritanie qu'on appelle Numidie, & commandoit un corps d'armée assez considérable, qu'on entretenoit sur cette frontière pour empêcher les courses des barbares voisins. Gordien qui s'étoit brouillé avec lui à l'occasion d'un procès, ne fut pas plus tôt élevé à l'empire, qu'il lui envoya un successeur, avec ordre de sortir de la province. Ce gouverneur outré de cet affront, & affectionné d'ailleurs à Maximin qui l'avoit mis en place, ayant persuadé à ses soldats de lui demeurer fidèles, marcha vers Carthage avec des troupes nombreuses, bien armées, composées de soldats hardis & vigoureux, que les attaques qu'ils avoient à soutenir tous les jours contre

les Maures, avoient rendus expérimentés & aguerris. Ces nouvelles jetèrent Gordien dans un fort grand trouble; mais les Carthaginois, quoiqu'un peu étonnés, s'imaginant que la victoire dépendoit moins de l'ordre & de la discipline que du nombre, sortirent tous de leur ville avec le jeune Gordien à leur tête. Leur armée étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Capellien; mais comme ils passent leur vie au milieu d'une profonde paix; dans les jeux & dans les plaisirs, ils n'avoient aucune expérience. De plus, ils manquoient d'armes, & chacun avoit pris à l'aventure, ou un poignard, ou une cognée, ou une de ces petites lances dont ils se servent à la chasse, ou même de simples bâtons dont ils avoient brûlé les bouts pour les rendre durs & pointus. Les Numides, au contraire, qui étoient dans l'armée de Capellien, lancent le javelot avec une adresse merveilleuse, & manient si bien leurs chevaux, qu'avec une baguette ils les conduisent aussi facilement & en sont aussi maîtres, que s'ils avoient un mors & une bride. De si bonnes troupes n'eurent pas de peine à renverser cette

MAXIMIN.

grande multitude de Carthaginois, qui, au premier choc, jetèrent leurs armes & prirent la fuite. Ils se pressèrent si fort les uns les autres, qu'il en mourut plus dans la foule que de la main des ennemis. Le jeune Gordien fut tué avec tous ceux qui étoient autour de lui; le nombre des morts fut si grand qu'on ne put retrouver son corps, & qu'il en demeura beaucoup sans sépulture. De tous ceux qui étoient sortis de Carthage & qui faisoient leurs efforts pour y rentrer, à peine en échappa-t-il au vainqueur quelques-uns qui se répandirent de tous côtés dans cette grande ville, & se cachèrent dans les endroits les plus obscurs & les plus reculés. Le reste fut percé de traits par les Numides, ou tué à coups d'épée par l'infanterie. La ville retentissoit des cris des femmes & des enfans, qui voyoient égorger devant leurs yeux ce qu'ils avoient au monde de plus cher. Le vieux Gordien, à qui l'âge & les forces n'avoient pas permis de se trouver au combat, ayant su que Capellien étoit déja dans la ville, s'enferma dans sa chambre comme pour se reposer, & s'étrangla avec sa ceinture. D'autres

ont prétendu qu'il l'avoit fait dès que l'ennemi avoit été à la vue de Carthage, mais qu'on avoit eu ſoin de tenir ſa mort cachée juſqu'après la bataille. Ainſi finit ce conſulaire, qui ayant eu pendant toute ſa vie aſſez de bonheur, eut encore celui de mourir revêtu du titre & des marques de la ſouveraineté. Capellien ne fut pas plus tôt maître de Carthage, qu'il fit mourir toutes les perſonnes de diſtinction qui s'y étoient ſauvées; & pilla non-ſeulement les maiſons des particuliers, mais les temples mêmes & les tréſors publics. Paſſant enſuite dans toutes les autres villes, où l'on avoit abattu les ſtatues de Maximin, il condamna à la mort les principaux citoyens, bannit ceux du ſecond ordre, fit brûler les villages & en abandonna le pillage à ſes troupes; non pas tant pour venger l'empereur des outrages de la province, que pour ſe ménager l'affection des ſoldats; afin que ſi Maximin venoit à être abattu, il pût ſe ſervir d'une armée qui ſeroit toute à ſa diſpoſition, pour s'élever à l'empire.

Voilà où en étoient les affaires d'Afrique, lorſqu'on apprit à Rome la

Maximin.

mort du vieux Gordien. Cette nouvelle jeta le peuple & le ſénat dans la dernière conſternation ; ils crurent avoir tout perdu en perdant leur chef, d'autant plus qu'ils n'attendoient aucune grace de Maximin. Ce prince naturellement cruel & vindicatif, n'ayant jamais eu pour eux que de l'averſion, avoit alors un juſte ſujet de reſſentiment, depuis qu'ils s'étoient déclarés contre lui avec tant de chaleur. Après avoir long-temps délibéré dans une aſſemblée publique, on conclut qu'on avoit fait trop d'éclat, que les choſes ne pouvoient plus ſe raccommoder, qu'il falloit prendre les armes & ſoutenir cette première démarche ; qu'on éliroit deux empereurs qui auroient une égale autorité, de peur que la ſouveraine puiſſance ne dégénérât encore en tyrannie, ſi elle réſidoit dans un ſeul. Ils ne firent point cette élection dans le lieu où le ſénat s'aſſembloit ordinairement, mais ils allèrent s'enfermer au capitole dans le temple de Jupiter, qui domine ſur toute la ville, afin d'avoir pour témoin & comme pour préſident, le premier des dieux. Ils propoſèrent d'abord ceux que leur

âge

âge leur réputation rendoient dignes de cette place : Maxime & Balbin l'emportèrent à la pluralité des voix. Maxime, après avoir eu long-temps le commandement des armées, avoit depuis exercé la charge de préfet de Rome d'une manière irréprochable, & s'étoit fait dans ce poſte la réputation d'un homme très-intègre, très-prudent & très-éclairé. Balbin, d'une famille patricienne, avoit été deux fois conſul & gouverneur de pluſieurs provinces, où les peuples s'étoient toujours fort loués de ſa conduite : du reſte, il avoit des manières ſimples, & n'étoit pas ſi pénétrant que ſon collègue. En les proclamant empereurs, on leur décerna par un ſénatus-conſulte, tous les autres honneurs attachés à cette ſuprême dignité.

Le peuple ayant appris ce qui ſe paſſoit, ſoit que les parens & les amis de Gordien, qui avoient d'autres vues, l'en euſſent fait avertir ſous main, ou que le bruit s'en fût déja répandu dans la ville, vint en foule aux portes du capitole. La rue qui y mène fut en un moment remplie de toute la multitude, qui s'étoit armée de pierres & de bâ-

MAXIMIN.

tons, pour obliger par force le ſénat à caſſer ce qu'il avoit fait. Ils ne vouloient point ſur-tout de Maxime, dont l'exacte ſévérité n'accommodoit pas la populace; car pendant qu'il étoit préfet de Rome, il avoit tenu en bride ces eſprits inquiets & remuans, qui, dans une ville, ſont ordinairement la première ſource du déſordre. C'étoit pour cela qu'ils appréhendoient de le voir ſur le trône, & qu'ils s'oppoſoient ſi fortement à cette élection, menaçant de tuer l'un & l'autre, ſi l'on s'opiniâtroit à les ſoutenir. Ils demandoient un prince du ſang de Gordien, & ne vouloient pas que l'empire ſortît de ſa maiſon. Maxime & Balbin, eſcortés des plus jeunes chevaliers & des ſoldats qui ſe trouvèrent dans Rome, tâchoient de s'ouvrir un chemin pour ſortir du capitole; mais la populace étoit ſi animée, qu'il fut impoſſible de la forcer. Enfin, une perſonne du parti des empereurs s'aviſa d'un artifice qui réuſſit. La fille de Gordien avoit un fils qui portoit le nom de ſon aïeul; ils l'envoyèrent querir par quelques-uns de leurs gens qui le trouvèrent dans la maiſon de ſa mère, où il jouoit avec

des enfans de son âge, & le portèrent sur leurs épaules à travers la multitude. Quand elle sut que c'étoit le petit-fils de Gordien, elle le conduisit jusqu'au capitole avec de grandes acclamations, le couvrant par honneur de fleurs & de feuilles. Le sénat l'ayant nommé César, parce qu'il n'étoit pas encore en âge de gouverner, appaisa, par ce moyen, le peuple qui n'empêcha plus les empereurs de se retirer dans leur palais.

Guerre civile entre le peuple & les soldats.

Ce premier trouble fut suivi, peu de jours après, d'un autre beaucoup plus grand & plus funeste, qui fut causé par la hardiesse inconsidérée de deux sénateurs. Comme on étoit assemblé dans le sénat, quelques soldats vétérans qui étoient demeurés à Rome à cause de leur âge & de leur ancienneté dans le service, étant venus pour assister aux délibérations, sans autres armes que leur cuirasse, s'étoient mêlés la plupart à l'entrée de la salle avec le peuple; mais deux ou trois plus curieux s'approchèrent jusques par-delà l'autel de la Victoire. Alors un sénateur qui sortoit tout nouvellement du consulat, nommé Gallicanus, & un autre qui avoit été préteur, appelé Mecænas,

pendant que ces ſoldats tenoient leurs mains ſous leurs habits ſans aucun mauvais deſſein, les tuèrent avec des poignards qu'ils avoient ſous leurs robes : car depuis les derniers troubles, ils portoient tous des armes pour être toujours en garde contre les attaques imprévues. Les corps de ceux qui venoient d'être tués demeurèrent étendus devant l'autel de la Victoire; leurs compagnons fort étonnés, ſe trouvant ſans armes & appréhendant d'être enveloppés par la multitude, prirent au plus tôt la fuite. Gallicanus ſortant de l'aſſemblée, & ſe jetant au milieu du peuple à qui il montroit ſon poignard & ſes mains ſanglantes, l'exhortoit à s'armer contre des gens ennemis du ſénat & de Rome, & partiſans de Maximin. La populace facile à échauffer le crut ſur ſa parole, & lui répondant par des acclamations, ſe mit à pourſuivre les ſoldats & en bleſſa quelques-uns avant qu'ils euſſent gagné leur camp, où ils s'enfermèrent. Gallicanus, pour n'avoir pas le démenti de ſa témérité, alluma dans Rome une guerre civile, qui emporta un grand nombre de citoyens. Il fit enfoncer les portes

des magafins publics où l'on gardoit des armes, plutôt pour la pompe & pour les cérémonies, que pour le combat. Mais, comme il n'y en avoit pas affez, on alloit dans les maifons & dans les boutiques, fe faifir de tout ce qui s'y trouvoit d'épées, de piques ou de haches; ou bien, au défaut d'armes, on prenoit tout ce qu'on rencontroit fous fa main d'inftrumens de fer qui en pouvoient tenir lieu.

La fureur ayant de la forte armé tout le peuple, il fortit avec les gladiateurs, & alla inveftir le camp. Les foldats profitant d'une longue expérience, & de l'avantage de leur pofte, les repouffoient à coups de piques & de flèches, & en tuèrent ou bleffèrent un grand nombre; de forte que, rebutés d'une fi vigoureufe réfiftance, ils fe retirèrent fur le foir. Mais les foldats remarquant que le peuple marchoit en défordre & ne fe tenoit point fur fes gardes, dans la penfée qu'ils n'oferoient pas faire une fortie fur une fi grande multitude, ouvrirent foudainement leurs portes, & fe mettant à leurs trouffes, tuèrent prefque tous les gladiateurs, & beaucoup de Romains qui en fuyant fe renver-

MAXIMIN.

soient les uns sur les autres. Ils ne voulurent pas cependant les pousser plus loin, de peur de s'éloigner trop de leur camp. Ce mauvais succès ne fit qu'irriter davantage le sénat & le peuple. On nomma des officiers généraux, & l'on fit des levées de troupes dans l'Italie, dont on arma à la hâte & le mieux que l'on put toute la jeunesse. De la plus grande partie de cette nouvelle milice, on forma un corps d'armée, à la tête duquel Maxime devoit marcher contre Maximin. Le reste demeura à Rome pour la défense de la ville. On attaquoit tous les jours le camp, mais le peuple y perdoit beaucoup de monde. Balbin fit publier une déclaration par laquelle il accordoit une amnistie générale, & exhortoit l'un & l'autre parti à mettre bas les armes; mais il n'en put rien obtenir. On s'aigrissoit de plus en plus; le peuple étoit piqué de ce qu'une poignée de gens lui tenoit tête; & les soldats n'étoient pas moins outrés de voir leurs concitoyens plus acharnés contre eux, que ne l'auroient été des barbares.

Grand incendie. Approche de Maximin.

Enfin, après plusieurs assauts où les Romains furent toujours repoussés, ils

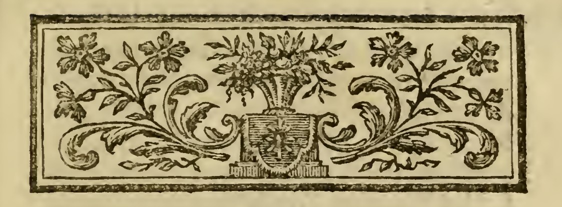
MAXIMIN.

s'avisèrent de couper tous les canaux qui portoient de l'eau au camp, pour venir à bout par la soif, de ceux qu'ils désespéroient de vaincre par la force. Dans cette extrémité, les soldats animés par le désespoir sortirent avec fureur sur le peuple, & après un long combat le poussèrent jusques dans la ville. Mais les bourgeois quittant alors leurs armes & montant sur les toits, accabloient les soldats à coups de pierres, de tuiles & de pots cassés. Ceux-ci n'osant s'engager dans des maisons inconnues, mirent le feu aux portes & aux auvens des boutiques. Comme les bâtimens sont fort serrés, & qu'ils ne sont la plupart que de charpente, la flamme gagna en un instant de toutes parts, & consuma, en un seul jour, un quartier de Rome, qui valoit une des plus grandes villes de l'empire. Plusieurs personnes périrent misérablement dans leurs maisons. On alloit piller les autres pendant le désordre, & la canaille se mêlant avec les soldats, profitoit du malheur public. Cependant Maximin étoit déja sur les confins de l'Italie ; & après avoir offert des sacrifices sur les autels qui y sont

MAXIMIN.

dreſſés, il commença à marcher en ordre de bataille. On a vu dans ce Livre le ſoulèvement de l'Afrique, la guerre civile allumée à Rome, les préparatifs que fit Maximin contre les rebelles, & ſon arrivée en Italie. Il faut garder le reſte de notre hiſtoire pour le Livre ſuivant.





HISTOIRE D'HERODIEN.

LIVRE HUITIÈME.

LORSQUE Maximin fut arrivé au passage des Alpes, il envoya des coureurs pour reconnoître le pays, & marcha dans cet ordre. Son infanterie formoit un corps de bataille dont les rangs étoient fort élargis principalement sur les côtés ; le bagage étoit au milieu, & l'empereur à la tête des cohortes prétoriennes commandoit l'arrière-garde. Les cavaliers armés de toutes pièces, les maures & les archers voltigeoient sur les aîles. Son avant-garde étoit com-

Maximin passe les Alpes.

MAXIMIN.

posée des troupes auxiliaires de la Germanie, qu'il exposoit ordinairement au premier choc des ennemis, tant à cause de leur intrépidité naturelle, qu'afin que le danger & les plus rudes attaques tombassent plutôt sur ces barbares que sur les Romains. Après quelques heures de marche, il arriva à la première ville de la frontière d'Italie, que les gens du pays appellent Ema, & qui est située au pied des Alpes. Comme il en approchoit, ses coureurs vinrent lui dire que la ville étoit abandonnée, que les habitans avoient mis le feu aux portes de leurs maisons & de leurs temples, & qu'ils avoient enlevé ou brûlé tout ce qu'il y avoit de vivres & de fourages dans la campagne & dans les lieux voisins. Cette nouvelle fit beaucoup de plaisir à Maximin, qui s'imagina que toutes les autres villes prendroient l'alarme comme celle-ci, & qu'il n'y en auroit aucune qui osât lui fermer ses portes. Les soldats, au contraire, furent fort affligés d'avoir à craindre la famine dès le premier pas qu'ils faisoient en Italie. L'armée ayant passé la nuit dans les maisons de cette ville déserte, s'avança dès le point du jour

Maximin.

vers les Alpes. Ces montagnes qui servent comme de mur & de rempart à l'Italie, s'élèvent jusques aux nues, & s'étendent à droite jusqu'à la mer de Toscane, & à gauche jusqu'à celle d'Ionie. Elles sont couvertes d'épaisses forêts, & entrecoupées de précipices affreux, sur les bords desquels les anciens peuples du pays ont applani, avec un travail immense, des sentiers fort étroits. L'armée de Maximin, en les passant, fut dans de continuelles alarmes. Ils ne doutoient point que les ennemis ne se fussent emparés des hauteurs qui dominent sur le chemin, & ils appréhendoient de les avoir en tête à tous les défilés. Et certes, à considérer les circonstances du temps & du lieu, & les avantages qu'on pouvoit prendre sur eux dans ces détroits, ils avoient tout à craindre. Mais lorsqu'ils eurent passé les Alpes sans aucune opposition, & qu'ils se furent répandus dans la plaine, leurs esprits revenus de cette peur se trouvèrent remplis d'alégresse & d'assurance. Maximin crut certainement que rien ne tiendroit contre lui, puisque ses ennemis ne s'étoient pas même flattés de trouver une sûre retraite dans

MAXIMIN.

ces lieux où ils pouvoient lui dreſſer ſi facilement des embuſcades.

Deſcription de la ville & des environs d'Aquilée.

Cependant comme il commençoit à marcher dans le plat-pays, ſes coureurs vinrent lui dire, que la ville d'Aquilée, l'une des plus conſidérables de l'Italie, avoit fermé ſes portes; que les troupes de Pannonie, à qui il avoit fait prendre les devants, y avoient donné pluſieurs aſſauts, mais toujours ſans ſuccès; que les murailles étoient hériſſées de piques, & qu'il en tomboit ſans ceſſe une grêle ſi effroyable de flèches & de pierres, que les aſſiégeans avoient été obligés, à la fin, de ſe retirer. Maximin fort en colère contre les officiers des troupes de Pannonie, & s'en prenant à eux, comme s'ils euſſent manqué de vigueur & de courage, marcha en diligence contre la ville qu'il croyoit prendre au premier aſſaut. Aquilée renferme dans ſes murailles un grand nombre d'habitans, tant de naturels du pays, que d'étrangers que le commerce y attire de toutes parts. Comme elle eſt placée entre l'Italie & l'Illyrie, on y voiture par terre & par eau toutes les marchandiſes de ces deux provinces qu'on em-

barque ſur mer pour envoyer dans les pays éloignés, dont elle tire par la même voie les choſes qui manquent aux peuples voiſins du côté du nord, à cauſe du grand froid de leur climat. On y fait ſur-tout un grand commerce du vin qui croît dans le pays, & que l'on tranſporte dans l'Illyrie & dans les autres provinces dont le terroir ne peut porter de vigne. La multitude des citoyens & des étrangers étoit alors fort groſſie par les payſans des environs, & par les habitans des petites villes du voiſinage, qui étoient venus chercher leur ſûreté dans cette place. Elle avoit été long-temps ſans aucunes fortifications; car depuis que les Romains avoient ſi fort reculé les frontières de leur empire, les villes d'Italie n'entendant plus le bruit des armes, & ſe trouvant couvertes de tant de provinces, n'avoient beſoin ni de rempart ni d'autres défenſes. Il fallut donc relever les murs, qu'on flanqua de tours. Ce travail étant achevé, ils firent jour & nuit la garde, & ſoutinrent vigoureuſement l'attaque des ennemis. Criſpinus & Ménéphile, tous deux conſulaires & nommés par le ſenat, commandoient dans la place,

MAXIMIN.

Ils avoient pris de si bonnes mesures, & la ville étoit si bien fournie de vivres & de munitions, qu'elle pouvoit sans peine soutenir un siège de plusieurs années. Il y avoit aussi de l'eau en abondance; car outre que les puits y sont fort communs, il passe au pied du mur une rivière qui lui sert de fossé.

Maximin fait sommer Aquilée de se rendre.

Maximin appréhendant que cette place ne l'arrêtât trop long-temps, voulut tenter de les gagner par la douceur, & crut qu'il ne feroit pas mal d'envoyer quelqu'un qui s'abouchât avec eux pour tâcher de les résoudre à lui ouvrir leurs portes. Il avoit dans ses troupes un tribun qui étoit d'Aquilée, & dont la femme & les enfans étoient enfermés dans la ville. Il l'envoya, avec quelques autres officiers, dans la pensée qu'étant leur compatriote, il leur feroit goûter plus facilement ses remontrances. Lorsqu'il fut arrivé au pied du mur, il haussa la voix, & leur dit : » Que Maximin, leur commun maître, » leur ordonnoit de mettre bas les armes; » qu'il ne tenoit qu'à eux de jouir du » bonheur de la paix, & de mériter » sa bienveillance; qu'ils feroient pru» demment de se la procurer par leur

» ſoumiſſion, au lieu de s'attirer, par » leur opiniâtreté, ſon indignation & » ſon reſſentiment. Qu'il valoit bien » mieux paſſer ſon temps dans des ré» jouiſſances & dans des fêtes que ſous » les armes, & voir plutôt couler le » ſang des victimes que celui de leurs » concitoyens. Qu'ils euſſent pitié de » leur patrie dont ils alloient eux-mêmes » cauſer la ruine, & qu'ils auroient la » douleur de voir raſer juſqu'aux fonde» mens. Qu'il étoit encore temps de » la garantir & de ſe ſauver avec elle; » & que l'empereur convaincu qu'ils ne » s'étoient point portés d'eux-mêmes à » la révolte, étoit prêt à leur accorder » une amniſtie générale. « Voilà à peu près ce que les députés dirent à haute voix, pour ſe faire entendre du peuple qui étoit accouru en foule ſur les murs & ſur les tours, & qui les écoutoit avec beaucoup d'attention.

Criſpinus, qui connoiſſoit l'humeur volage & incertaine de la multitude, appréhendant qu'ils n'acceptaſſent les propoſitions qu'on leur faiſoit, & ne préféraſſent les douceurs de la paix aux dangers & aux fatigues de la guerre, les conjuroit » de ne ſe point relâcher,

MAXIMIN.

» de demeurer fidèles au ſénat & au » peuple Romain, & de ne point man- » quer une ſi belle occaſion de mériter » à leur ville le nom de boulevard de » l'Italie, & d'acquérir pour eux-mêmes » celui de défenſeurs de la liberté. Qu'ils » ne devoient point compter ſur les » promeſſes d'un homme à qui les par- » jures ne coûtoient rien; qu'il priſſent » garde de ſe laiſſer gagner par cette » douceur affectée, & de ſe livrer ſous » de fauſſes aſſurances à un tyran of- » fenſé. Qu'il étoit beaucoup plus ſûr » pour eux de tenter la fortune de la » guerre; que ce ne ſeroit pas la pre- » mière fois que de groſſes armées au- » roient été défaites par d'autres beau- » coup moins nombreuſes, & que le » bonheur ſuppléoit ſouvent à la force. » Que des ſoldats mercenaires qui ne » partagent avec leur général que le dan- » ger, lui laiſſant tout le fruit de la » victoire, ne portent jamais au com- » bat qu'une foible ardeur. Que ceux, » au contraire, qui combattent pour » leur patrie, non-ſeulement trouvent » dans la bonté de leur cauſe de juſtes » motifs d'eſpérance, mais ſont encore » animés par leurs propres intérêts à

» bien

» bien faire leur devoir dans une guerre » dont tout le fruit leur doit revenir. « Par ces différentes raisons, s'adressant tantôt à quelques particuliers, & parlant ensuite à tous ceux qui étoient présens, ce consulaire, qui avoit d'ailleurs un air vénérable, qui possédoit parfaitement l'éloquence romaine, & qui avoit gagné tous les cœurs par la douceur de son gouvernement, rassura ceux qui commençoient à branler, & renvoya les députés de Maximin sans leur rien accorder. On dit que les réponses favorables des aruspices, qu'il avoit fait consulter à Rome, l'avoient confirmé dans la résolution où il étoit de n'entendre à aucun accommodement; car les Romains sont fort superstitieux, & comptent beaucoup sur ces sortes de pronostics. Le dieu du pays leur avoit aussi promis la victoire par un oracle; ils l'appellent Bélis, & disent que c'est Apollon même qu'ils honorent sous ce nom. Quelques soldats de Maximin rapportèrent, depuis, qu'ils l'avoient vu plusieurs fois en l'air, les armes à la main, combattant pour les assiégés. Je ne puis assurer s'ils disoient en cela la vérité; ou si, pour sauver

MAXIMIN.

MAXIMIN.

l'honneur d'une puiſſante armée qui n'avoit pu venir à bout d'une troupe de bourgeois, ils inventèrent ce conte, & voulurent faire entendre qu'ils avoient été vaincus plutôt par les dieux que par les hommes. Mais, dans l'étonnement où la réſiſtance d'Aquilée laiſſa tous les eſprits, rien ne paroiſſoit incroyable.

Maximin marche contre Aquilée.

Maximin ayant appris par ſes députés qu'on avoit rejeté ſes propoſitions, marcha avec plus de diligence, plein de colère & de rage. Mais, lorſqu'il fut arrivé ſur le bord d'une rivière qui paſſe à douze ſtades de la ville, il la trouva extrêmement groſſie par les neiges des montagnes voiſines, qui s'étoient fondues pendant l'été, & qui l'avoient rendue ſi large & ſi profonde qu'il étoit impoſſible de la paſſer à la nage. Ceux d'Aquilée avoient eu la précaution d'abattre le pont de pierre que les empereurs y avoient fait autrefois bâtir, & n'avoient laiſſé ſur la rive aucuns bateaux, de ſorte qu'il ſe vit arrêté tout court, ſans ſavoir quel parti prendre. Quelques Germains s'imaginant que les fleuves d'Italie n'étoient pas plus rapides que ceux de leur pays, qui coulent fort lentement, & qui par cette raiſon ſont fort

ſujets à ſe prendre pendant l'hiver, voulurent faire paſſer leurs chevaux à la nage, & furent auſſitôt emportés par le courant. Maximin ayant fait tirer des lignes de circonvallation, campa deux ou trois jours ſur le bord de la rivière, penſant aux moyens d'y conſtruire un pont. Mais, comme on manquoit de bois & de bateaux, quelques ouvriers vinrent avertir l'empereur qu'il y avoit dans la campagne d'alentour beaucoup de vieilles futailles; que ces vaiſſeaux creux étant liés enſemble, & couverts de claies qu'on chargeroit enſuite de terre, réſiſteroient facilement à la rapidité de l'eau. On ſe mit auſſitôt à travailler à cet ouvrage, qui fut achevé en peu de temps; & l'armée ayant paſſé la rivière, fit le dégât ſur ſa route, brûla les maiſons qui étoient abandonnées, & ravagea entièrement toute cette belle campagne qui étoit couverte d'allées à perte de vue, & où les vignes formoient des berceaux agréables; de ſorte que cette plaine paroiſſoit comme ornée de couronnes pour l'appareil d'une fête.

Après avoir coupé ou brûlé tout ce qu'ils trouvèrent aux environs de la

MAXIMIN.

ville, ils l'investirent. Comme ils étoient fort las, Maximin ne voulut pas les faire combattre sur le champ ; mais il les fit tenir hors de la portée du trait, & leur laissa un jour pour se reposer, pendant lequel il distribua les quartiers. Le lendemain, il commença le siège, fit ses approches avec toutes ses machines, & ne négligea rien de tout ce qui pouvoit avancer la prise de la place. On donnoit presque tous les jours de rudes assauts, mais les assiégés les soutenoient avec beaucoup de vigueur. Ils avoient fermé leurs maisons & leurs temples, & se tenoient sur les remparts & sur les tours avec leurs femmes & leurs enfans ; le sexe & l'âge le plus foible vouloit, dans le danger commun, contribuer de quelque chose à la défense de sa patrie. Maximin ayant déja ruiné toutes les maisons des fauxbourgs, faisoit travailler sans relâche à la sappe du mur, pour faire au plus tôt une brèche raisonnable ; car il souhaitoit ardemment de prendre la place d'assaut, afin d'user de tous les droits de la victoire, & de la faire raser après l'avoir saccagée. Il voyoit bien que c'étoit trop hasarder sa réputation, que de marcher

Siège d'Aquilée.

vers Rome ſans ſe venger avec éclat d'une ville qui vouloit lui fermer l'entrée de l'Italie. Il alloit donc de rang en rang, accompagné de ſon fils qu'il avoit nommé Céſar ; & tantôt par ſes prières, tantôt par de grandes promeſſes, exhortant ſes ſoldats & les conjurant, il les animoit au combat. Mais lorſqu'ils venoient à l'attaque, il tomboit du mur une grêle de flèches & de pierres, ou même une pluie de feu, compoſée de ſoufre, de poix & de bitume, que les aſſiégés répandoient ſur eux, avec de petits barils qui tenoient à de longues perches. Ces matières viſqueuſes s'attachoient aux parties du corps qui étoient découvertes, couloient ſur les autres par les fentes de la cuiraſſe, ou bien en échauffoient tellement le fer, que les ſoldats étoient obligés de la quitter ; elles brûloient l'oſier & faiſoient retirer le cuir de leurs boucliers, qui par-là leur devenoient inutiles. On voyoit ces malheureux tout défigurés, s'aider les uns aux autres à ôter leurs armes ; ces dépouilles reſtoient au pied du mur, comme un trophée que l'adreſſe & l'artifice avoient plutôt élevé que la valeur. Les aſſiégés lançoient

MAXIMIN.

en même temps contre les machines de bois avec lesquelles on battoit les murs, des torches de poix ardentes qui avoient des pointes comme des flèches, & qui, s'attachant à la charpente, y mettoient le feu de tous côtés.

Cependant les premiers jours l'avantage avoit été presque également balancé de part & d'autre ; mais les troupes de Maximin commencèrent à perdre courage, rebutées d'une résistance à laquelle elles ne s'étoient pas attendues, & d'avoir perdu tant de monde devant une place qu'elles comptoient d'emporter au premier assaut. Les assiégés, au contraire, animés par le bon succès, tiroient de leur assurance de nouvelles forces. La longueur du siège, en leur donnant plus d'expérience, leur donna aussi plus de hardiesse ; & ils méprisèrent à la fin, ceux qu'ils avoient eu lieu de craindre jusqu'alors. Ils les insultoient du haut de leurs murailles, &, lorsque Maximin passoit avec son fils, ils lui disoient les injures les plus offensantes. Ce prince en étoit piqué au vif ; mais, comme il ne pouvoit s'en venger sur les ennemis, il déchargeoit sa colère sur ses officiers, & en-

faisoit mourir tous les jours plusieurs, sous prétexte qu'ils faisoient mal leur devoir dans les postes où il les avoit mis. Cette cruauté ne servoit qu'à lui attirer la haine des siens, & le mépris des assiégés, qui le craignoient d'autant moins qu'ils avoient des vivres & des munitions pour plusieurs années. Les assiégeans, au contraire, manquoient de tout; ils s'étoient ôté à eux-mêmes une grande ressource, en brûlant & coupant les arbres fruitiers, & les fourages des environs. La plupart campoient à découvert, les tentes des autres étoient en fort mauvais état : ils souffroient tous de la faim, & n'y voyoient point de remède; ne pouvant faire venir d'aucun autre endroit les vivres qu'ils ne trouvoient point sur les lieux. Les Romains étoient maîtres de tous les chemins de l'Italie, où l'on avoit élevé d'espace en espace des murailles, avec des portes qui étoient gardées par des soldats. Le sénat avoit distribué dans tous les ports de mer, des consulaires & d'autres personnes d'autorité, pour empêcher qu'il n'en sortît aucun vaisseau. Maximin ne pouvoit pas même apprendre ce qui se paf-

MAXIMIN.

soit à Rome, & les assiégans se trouvoient à leur tour assiégés, sans pouvoir ni avancer ni reculer.

Mort de Maximin.

L'alarme qui étoit répandue parmi eux, leur faisoit donner créance à toutes les mauvaises nouvelles, & la peur ajoutoit beaucoup à la vérité. On disoit que le peuple Romain avoit fait prendre les armes à toute l'Italie; que l'Illyrie, le Nord & l'Orient avoient conspiré avec eux pour la perte d'un tyran qui étoit odieux à tout l'univers. Ces nouvelles augmentoient le trouble où les avoit jetés l'extrême disette qu'ils souffroient, jusqu'à n'avoir point d'autre eau à boire que celle du fleuve voisin, qu'il leur falloit puiser au milieu du sang & des corps morts, que les assiégés & les assiégeans mêmes étoient obligés d'y jeter tous les jours. Ils se lassèrent à la fin de tant d'incommodités; ils pensèrent à se délivrer de toutes les fatigues d'un siège dont ils ne pouvoient espérer de voir la fin, & à se tirer de la fâcheuse nécessité de porter les armes en Italie, & de servir un tyran qui étoit en exécration à toute la terre. Un jour qu'on n'avoit point donné d'attaque, que l'empereur

MAXIMIN.

l'empereur ſe repoſoit dans ſa tente, pendant que chacun étoit retiré dans ſon quartier, les ſoldats qui ont leur camp ſur le mont d'Albe où ils avoient laiſſé leurs femmes & leurs enfans, prirent tout d'un coup la réſolution de tuer Maximin. Ils allèrent ſur le midi à ſa tente, & faiſant entrer les ſoldats de ſa garde dans leur conjuration, ils ôtèrent d'abord ſon image de leurs enſeignes. Il ſe préſenta pour leur parler; mais ils ne lui en donnèrent pas le tems, & le tuèrent avec ſon fils & ſes autres amis les plus affectionnés. Ils expoſèrent leurs corps aux inſultes de toute l'armée, & les jetèrent enſuite hors du camp où ils demeurèrent ſans ſépulture. On coupa les têtes des deux empereurs, & on les envoya à Rome. Ainſi périt Maximin, juſtement puni de ſes crimes, & des violences qu'il avoit exercées pendant la plus cruelle des tyrannies.

Les ſoldats de Maximin mettent bas les armes.

LES ſoldats qui n'avoient point eu part à la conjuration, ne ſavoient comment prendre cette affaire. Ils ne s'en réjouiſſoient pas tous également. Les troupes de Thrace & de Pannonie,

MAXIME & BALBIN.

qui avoient été les premières à proclamer Maximin empereur, en étoient fort affligées; mais comme il n'y avoit plus de remède, il fallut prendre le parti de la diſſimulation, & cacher ſous une fauſſe joie leurs véritables ſentimens. Ils quittèrent donc leurs armes comme leurs compagnons, & s'approchèrent avec eux des murs de la ville. Après avoir appris aux aſſiégés la mort de Maximin, ils les prièrent de recevoir parmi eux des gens qu'ils ne devoient plus regarder comme leurs ennemis. Les deux conſulaires qui commandoient dans la place, ne voulurent pas y conſentir; mais ayant fait apporter ſur les murailles les ſtatues de Balbin, de Maxime & du jeune Gordien, les aſſiégés les ſaluèrent avec des cris de joie, exhortant les ſoldats à les imiter, & à reconnoître pour leurs princes légitimes ceux que le ſénat & le peuple Romain avoient élus; ajoutant que les deux autres Gordiens étoient au nombre des dieux. Ils firent expoſer en vente ſur les remparts, des habits, du vin, des viandes, & toutes les autres denrées qui ſe trouvent en abondance dans une grande ville. Ce qui ſurprit

MAXIME & BALBIN.

étrangement les ſoldats, & leur fit avouer qu'une place ſi bien munie pouvoit tenir pluſieurs années; & qu'eux, au contraire, dans la diſette extrême où ils étoient, ne pouvoient manquer de périr bientôt de miſère. L'armée demeura pendant quelques jours ſous les murs d'Aquilée, d'où on lui fourniſſoit toutes les choſes néceſſaires pour ſa ſubſiſtance. Ainſi, quoique les portes fuſſent encore fermées & que les ſoldats tinſſent toujours la ville inveſtie, ils ne laiſſoient pas de jouir de part & d'autre d'une paix véritable ſous les apparences de la guerre.

Alégreſſe univerſelle à la mort de Maximin.

Cependant, les cavaliers qui portoient à Rome la tête de Maximin faiſoient toute la diligence poſſible, & répandoient l'alégreſſe dans les villes où ils paſſoient. Ils trouvèrent l'empereur Maxime à Ravenne, où il avoit donné rendez-vous à toutes les nouvelles troupes qu'on avoit levées à Rome & par toute l'Italie. Les villes de la Germanie lui avoient auſſi envoyé un corps d'armée aſſez conſidérable, en reconnoiſſance des bons traitemens qu'elles en avoient reçus pendant qu'il commandoit ſur leurs frontières. Com-

Maxime & Balbin.

me il étoit donc tout prêt à marcher contre Maximin, les cavaliers arrivèrent, & lui montrant la tête du tyran, crièrent victoire ; ils lui apprirent que les troupes qui assiégeoient Aquilée n'étoient plus ennemies des Romains, & qu'elles l'avoient reconnu avec son collègue, pour leurs princes légitimes. Au premier bruit d'une nouvelle si peu attendue, tout le monde courut aux temples pour remercier les dieux d'une victoire d'autant plus heureuse, qu'elle n'avoit point coûté de sang. Maxime congédia les cavaliers, afin qu'ils allassent au plus tôt faire part de ces heureuses nouvelles au peuple Romain. On ne peut exprimer quels furent ses transports lorsqu'on lui montra au bout d'une lance la tête d'un ennemi si redoutable. On vit aussitôt l'encens fumer sur les autels, le sang des victimes couloit dans tous les temples : les enfans mêmes, prenant part à la joie publique, alloient, comme les autres, rendre aux dieux des actions de graces; personne ne demeuroit dans sa maison; les rues étoient pleines de gens qui se félicitoient mutuellement; le cirque étoit tout rempli, comme si l'on eût

été prêt à repréſenter quelque ſpectacle : l'empereur ſur-tout & les ſénateurs faiſoient éclater leur alégreſſe ; car ils avoient des raiſons particulières & perſonnelles pour ſe réjouir de cette mort, qui avoit détourné de deſſus leurs têtes le coup qui les menaçoit. On envoya des députés dans toutes les provinces, pour leur apprendre, de la part du ſénat & du peuple romain, tout ce qui s'étoit paſſé.

MAXIME & BALBIN.

Cependant Maxime alla de Ravenne à Aquilée, après avoir paſſé le lac appelé les ſept mers, parce que le Pô & les étangs voiſins qui s'y déchargent, vont de là ſe rendre dans la mer par ſept embouchures. D'abord qu'il approcha de la place, on ouvrit les portes qu'on avoit tenues juſqu'alors fermées. Les villes d'Italie lui députèrent leurs principaux citoyens. Ils étoient vêtus de robes blanches & couronnés de laurier ; on portoit devant eux en cérémonie les ſtatues des dieux, avec les couronnes d'or qu'on avoit conſacrées dans leurs temples ; ils faiſoient leur compliment à l'empereur en jetant devant lui, ſelon la coutume, des feuilles & des fleurs. Les ſoldats de Maximin

Maxime & Balbin reconnus dans tout l'empire.

MAXIME & BALBIN.

vinrent auſſi lui rendre leurs devoirs ; mais ils ne ſe portoient pas volontiers à faire cette démarche, & ne pouvoient ſe conſoler de ce qu'ayant perdu l'empereur qu'ils s'étoient eux-mêmes choiſi, ils ſe voyoient forcés d'en recevoir de la main du ſénat. Maxime paſſa les deux premiers jours qu'il fut à Aquilée à offrir des ſacrifices ; & le troiſième, ayant aſſemblé l'armée dans une plaine hors de la ville, il lui parla de cette ſorte : » Votre propre expérience vous » fait voir maintenant combien il étoit » de votre intérêt de changer de parti, » & d'entrer dans celui des Romains. » Par-là, vous vous êtes délivrés d'une » funeſte guerre ; vous avez appaiſé la » colère des dieux, & vous n'êtes plus » dans la malheureuſe néceſſité de violer » un ſerment que les Romains regardent » comme la choſe du monde la plus ſa» crée. Il ne tiendra qu'à vous de jouir » long-temps de ces avantages, pourvu » que vous demeuriez fidèles au ſénat » & à vos empereurs, que leur illuſtre » naïſſance rend dignes de cette place, » & qui n'y ſont montés que par degrés. » La ſouveraine puiſſance, parmi nous, » n'appartient en propre à perſonne ;

» mais de tout temps le peuple romain » a eu droit d'en diſpoſer, & de donner des maîtres à l'univers. Il nous » a commis l'adminiſtration de l'empire ; c'eſt à vous à ſeconder nos travaux. Si vous le faites, & que vous » ne ſortiez point du devoir & du reſpect que vous devez à vos princes, » vous vous procurerez une vie heureuſe » & tranquille. Votre exemple empêchera les provinces de remuer; vous » pourrez demeurer en paix dans vos » maiſons ; vous ne ſerez plus obligés » de camper ſur les frontières du nord, » & d'eſſuyer toutes les rigueurs de ces » affreux climats. Nous nous chargeons » de mettre à la raiſon les barbares. » L'empire étant gouverné par deux » perſonnes, tout en ira mieux ; ils » fourniront ſans peine aux affaires » étrangères & aux domeſtiques; & » l'un ou l'autre pourra ſe rendre facilement dans les lieux où la préſence » du prince ſera néceſſaire. Au reſte, » ſoyez pleinement convaincus que, » ni les empereurs, ni le peuple romain, ni les autres provinces qui » avoient pris les armes contre le tyran, » ne gardent contre vous aucun reſte

MAXIME & BALBIN.

MAXIME & BALBIN.

» d'animoſité. Ils ſavent tous que vous » n'avez fait qu'obéir à vos maîtres. Il » faut donc perdre entièrement le ſou- » venir du paſſé, & renouveler une » amitié ſolide & éternelle. « Maxime finit ſon diſcours en leur promettant de grandes ſommes d'argent ; & peu de jours après, il partit pour Rome. Il renvoya les ſoldats dans leurs garniſons ou dans leur camp ; & n'emmena avec lui que les cohortes prétoriennes avec les nouvelles levées, & les troupes auxiliaires de la Germanie qui lui étoient fort affectionnées. Balbin vint au devant de lui avec le jeune Gordien ; & le peuple les reçut comme en triomphe avec de grandes acclamations.

Maxime & Balbin tués par les ſoldats.

Pendant le peu de temps qu'ils tinrent l'empire, ils ſatisfirent tout le monde, en général & en particulier. On ſe trouvoit très-heureux de vivre ſous des princes de maiſons patriciennes, dont le mérite relevoit la nobleſſe. Les ſoldats ſeuls ne pouvoient goûter les applaudiſſemens qu'on leur donnoit, & qui ne ſervoient qu'à redoubler leur mécontentement. Des empereurs de la nomination du ſénat ne pouvoient leur plaire ; tout, juſqu'à leur illuſtre

MAXIME & BALBIN.

naiſſance, les choquoit. Ils trouvoient, de plus, fort mauvais que Maxime eût auprès de lui des ſoldats levés dans la Germanie. Ils voyoient bien qu'ils les auroient ſur les bras au premier mouvement qu'ils oſeroient faire. Ils appréhendoient qu'il ne leur arrivât la même choſe qu'aux cohortes prétoriennes que Sévère caſſa pour venger la mort de Pertinax, & qu'on ne leur ſubſtituât ces étrangers qui ſe trouveroient ſur les lieux. Un jour qu'on célébroit les jeux en l'honneur de Jupiter Capitolin, ils prirent le temps que tout le monde étoit aſſemblé au cirque, pour exécuter ce qu'ils avoient projeté. Ils coururent comme des furieux au palais des empereurs. Ces princes n'étoient déja plus en bonne intelligence; il étoit difficile qu'aſſis ſur le même trône, ils le partageaſſent long-temps ſans jalouſie. Ils croyoient que ce n'étoit pas régner que de régner avec un autre; auſſi chacun de ſon côté ne penſoit qu'à ſe délivrer de ſon collègue. Le double conſulat de Balbin flattoit ſon ambition; d'autre part, la charge de préfet de Rome que Maxime avoit exercée, & la réputation d'une grande expérience

MAXIME & BALBIN.

qu'il s'étoit faite, ne lui donnoient pas de moindres espérances. Enfin, étant tous deux de familles patriciennes, ils n'avoient aucun avantage l'un sur l'autre du côté de la noblesse. Ce fut cette mésintelligence qui les perdit. Car Maxime ayant été averti de la révolte des soldats prétoriens, fit appeler les soldats de la Germanie, qui étoient en assez grand nombre, pour les défendre contre les séditieux. Mais Balbin, qui savoit qu'ils étoient entièrement dévoués à son collègue, crut que, sous prétexte de les opposer aux cohortes prétoriennes, il vouloit s'en servir contre lui-même; dans cette pensée il empêchoit qu'on ne les allât quérir. Pendant cette contestation, les soldats ayant forcé les portes du palais & renversé les gardes, se saisirent de ces deux infortunés vieillards, déchirèrent leurs habits, & les traînèrent dans les rues, leur faisant toutes les insultes imaginables, les appelant par mépris les empereurs du sénat, & leur arrachant la barbe & les sourcils. Leur dessein étoit de les mener dans le camp, & de ne les faire mourir qu'après leur avoir fait souffrir tout ce que la rage peut inventer de plus cruel.

Mais ayant appris que les ſoldats de la Germanie venoient en diligence pour les enlever de leurs mains, ils les tuèrent ſur la place ; & laiſſant leurs corps tout défigurés au milieu de la rue, ils prirent entre leurs bras le jeune Gordien, qui n'avoit encore que treize ans, & le proclamèrent empereur ; moins par affection pour lui, que parce qu'il ne ſe préſenta perſonne qui voulût profiter d'une conjoncture ſi favorable. Ils crièrent au peuple qu'ils venoient de ſe défaire des empereurs qu'on l'avoit contraint de reconnoître, & qu'ils alloient mettre Gordien dans la place qu'il lui avoit deſtinée. Ils le portèrent enſuite dans leur camp, où ils ſe renfermèrent. Les ſoldats de la Germanie ayant ſu que les empereurs étoient déja morts, ne penſèrent plus à combattre pour des gens qu'on ne pouvoit ſauver. Telle fut la fin indigne & injuſte de ces vieillards reſpectables, que leur naiſſance & leurs vertus rendoient dignes d'un meilleur ſort.

MAXIME & BALBIN.

FIN.

REMARQUES
SUR
LA TRADUCTION
D'HÉRODIEN.

REMARQUES
SUR
LA TRADUCTION
D'HERODIEN.

Les endroits où l'on trouvera cette marque —* ſont ceux que j'ai retranchés du texte, pour différentes raiſons que j'ai rapportées en général dans la Préface, & dont je rendrai compte ici en particulier.

PAGE 2, ligne 21. *En ſoixante années.* Hérodien dit à la fin du ſecond Livre, qu'il a écrit l'hiſtoire de ce qui s'eſt paſſé pendant *ſoixante & dix ans.* La première leçon eſt la plus conforme avec la chronologie, & je l'ai ſuivie dans tous les deux endroits.

Page 2, lig. 26. *En effet, ſi l'on conſidère.* Ces paroles ſuivoient dans le texte immédiatement après celles-ci, *une grande varieté d'événemens remarquables.* J'ai fait une tranſpoſition, pour ôter une équivoque dans laquelle il étoit ſi naturel de tomber, que M. de B. G. a donné tout au travers. Hérodien, voulant faire voir combien ſon Hiſtoire eſt remplie & variée, compare les 60 années qu'elle ren-

ferme, avec les 200 qui se sont passées depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle ; & il avance qu'on ne trouvera point dans le plus grand espace, des révolutions si fréquentes, & des événemens si remarquables que dans le plus petit. M. de B. G. lui fait dire des 200 années depuis Auguste, ce qu'il dit des 60 qui les ont suivies. Cette faute justifie assez la liberté que j'ai prise de transposer une période, pour empêcher le lecteur de prendre à gauche, comme a fait ce Traducteur.

Page 3, lig. 14. *Quelques-uns ont perdu la vie le jour même qu'ils avoient reçu la qualité d'Empereur.* Il ne faut pas prendre à la lettre ce trait de déclamation. Il paroît par Hérodien même, qu'il n'y a eu aucun de ces Empereurs qui n'ait régné au moins quelques mois.

Page 3, lig. 25. —* *Ainsi sous des Princes d'un âge & d'un caractère si différent, le Gouvernement ne le fut pas moins.* Ce n'est qu'une pure répétition de ce qu'il a déja dit en plusieurs manières.

Page 6, lig. 19. *Par un mépris déclaré des lois & des coutumes reçues presque chez toutes les nations, avoit osé épouser sa propre sœur.* Le texte porte, *chez les Macédoniens & chez les*

les Grecs. Ce qui m'a paru trop reſſerré pour une loi ſi étendue. Cependant, comme elle n'a pas été généralement reçue chez tous les anciens peuples, j'ai cru devoir y ajouter une reſtriction.

Page 15, lig. 17. *Seigneur*. Il y a dans l'original τέκνον καὶ δέσποτα, *mon fils & mon maître*. Cette expreſſion n'eſt pas aſſez de nos manières pour la faire paſſer dans notre langue.

Page 20, lig. 1. *Mais lorſqu'il voulut gouverner ſeul & qu'il ne prit plus leurs avis*. C'eſt-là manifeſtement le ſens de ce paſſage, & je ne ſçai pourquoi Politien en a pris un tout contraire en traduiſant, *curâ dein totius imperii aliis demandatâ*. Il faut qu'il n'ait pas lu dans le texte ἑαυτῷ. M. de B. G. n'a pas manqué de tomber dans la même faute que Politien dont la verſion lui a ſervi d'original; & plût à Dieu qu'il l'eût ſuivie par-tout exactement!

Page 23, lig. 9.—* *Il obtenoit enſuite la confiſcation de leurs biens, & par cette voie il devint le plus riche particulier de ſon tems*. On a déjà vu la même choſe une ou deux pages auparavant.

Page 23, lig. 19. *Il fit donner à ſon fils*,

Le texte porte *à ses enfans ;* mais comme dans toute la suite de la conjuration il n'est parlé que d'un seul, j'ai cru devoir donner à Hérodien cette uniformité.

Page 24, lig. 23. *Ce n'est point un orage qui se prépare, il est tout formé.* Il y a à la lettre : *Ce n'est point un danger futur, il est présent.* Hérodien s'est servi tant de fois de cette antithèse, de *danger futur*, & *danger présent*, que j'ai cru devoir substituer ici cette métaphore, qui répond parfaitement à ce qu'il a voulu dire.

Page 25, lig. 27. *Que ce jeune homme avoit eu l'audace de faire marquer à son coin.* Il y a dans le grec, ἐκἐτυπωμένα τὴν ἐκείνου εἰκόνα, ce qui pourroit s'entendre du père comme du fils. Mais outre qu'il est parlé immédiatement auparavant de ce dernier, ces pièces de monnoie venoient d'Illyrie où étoit le fils, & une telle imprudence est plus d'un jeune homme.

Page 26, lig. 17. *Le jeune Perennis.* Comme Hérodien ne le nomme en aucun endroit, je me suis servi de cette expression pour éviter l'obscurité, & afin de ne pas répéter trop souvent *le fils de Perennis.* Avec un peu plus

d'exactitude il m'auroit épargné cet embarras. Puisque l'occasion s'en présente, je remarquerai en passant, qu'Hérodien ne rapporte souvent les noms romains qu'à demi. Ce qui peut jeter de l'obscurité dans une histoire, & qui n'auroit pas manqué d'en laisser dans la sienne, si les autres Historiens, qui ont écrit la vie des mêmes Empereurs, n'avoient pas été plus exacts sur cet article. Le père de Commode s'appeloit Marcus Aurelius Antoninus. Hérodien ne l'appelle jamais que *Marcus*, qui étoit un nom commun à une infinité de Romains. Mais, ce qui est moins pardonnable, les deux *Antonins* qui sont dans son Histoire, n'y sont distingués par aucun surnom, ni entr'eux, ni des deux autres *Antonins*, *le Pieux* & *le Philosophe*. J'ai ôté cette obscurité en ajoutant à la marge leurs surnoms, *Caracalla* & *Heliogabale*. Pour *Marc-Aurele*, il n'y avoit pas d'apparence de l'appeller dans le texte, *Marc* ni même *Marcus*; ce sont des noms qui chez les Romains ne vont jamais seuls. Pour revenir au fils de Perennis, dont il n'a pas plu à Hérodien de nous marquer le nom; cet auteur rapporte que ce jeune étourdi avoit eu l'audace de faire battre de la monnoie à son coin. Ce seroit sans doute une chose curieuse pour bien des

gens, que de recouvrer de ces pièces de monnoie; mais comment les diſtinguer, puiſqu'on ne ſçait point le nom qui en faiſoit la légende?

Page 29, lig. 21.—* *De ſorte qu'il eſt difficile de reconnoître ceux qui ſont déguiſés, & de les diſtinguer de ceux qui ne le ſont pas.* Je crois n'avoir rien fait perdre au Lecteur en retranchant cette queue de phraſe, qui n'apprendroit à perſonne que dans les maſcarades il eſt difficile de reconnoître les gens.

Page 30, lig. 16. J'ai fondu ici enſemble deux endroits fort ſemblables, dont l'un étoit au commencement de la digreſſion ſur la déeſſe de Peſſinunte, & l'autre à la fin; c'eſt ainſi que j'en ai uſé quelquefois pour éviter les répétitions, ſans rien omettre que ce qu'il y avoit de commun dans chaque paſſage.

Page 31, lig. 4.—* *Soit pour ſe diſputer le paſſage, ſoit à l'occaſion de l'enlèvement de Ganymède.* Ces circonſtances, qui ne ſont bonnes qu'à embarraſſer le ſtyle, ne font rien à la recherche de l'étymologie du mot de *Peſſinunte* dont il s'agit ici. Celle de l'enlèvement de Ganymède eſt répétée quelques lignes plus bas.

Page 34, lig. 7. *Et esclave d'origine.* Il y a à la lettre : *Et de cette espèce d'hommes que les crieurs publics vendent dans les marchés.* Hérodien a plus pensé ici à arrondir sa période, qu'à parler simplement & naturellement.

Page 40, lig. 13. *Des Comètes.* Je crois qu'on ne peut entendre autre chose, par *ces étoiles à longues queues qui paroissoient suspendues en l'air.* C'est ainsi que s'exprime l'auteur. On voit dans Lampridius, qu'il y eut alors une comète.

Page 40, ligne 22. —* *Qui le regardèrent comme un présage certain des maux qui menaçoient la République.* On trouvera deux pages au dessous, la même chose d'une manière plus précise : *Que la ruine du Temple de la Paix étoit un présage infaillible de quelque guerre dont l'Empire étoit menacé.*

Page 44, lig. 11. —* *On assuroit qu'il ne manquoit jamais son coup.* Si j'avois été exact jusqu'à la servitude, on auroit vu cette répétition jusqu'à trois fois dans la même page.

Page 47, lig. 18. *Et que de-là son pays fut appelé Latium...* (de *lateo.*) J'ai cru qu'il

y auroit de l'affectation d'aller chercher une étymologie grecque lorſqu'on en a une latine toute naturelle. Hérodien ſemble néanmoins le faire venir de λαθεῖν*. Il eſt toujours sûr que *lateo* vient de ce verbe grec.

* Λάτιόν τε κληθῆναι ἀπὸ τοῦ Ἑλλάδος φωνῆς εἰς τὸ ἐπιχώριον παραχθέν.

Page 48, lig. 3. *Les Conſuls déſignés.* Il y a dans le grec, ἀρχαὶ ἐπώνυμοι, *Magiſtratus Eponymi.* On appeloit ainſi les conſuls qui entroient en charge au commencement de janvier, parce qu'on diſtinguoit les années par leurs noms; pour les diſtinguer des Conſuls qu'on appeloit Subrogés, & qui entroient en charge dans d'autres mois.

Page 50, lig. 14. —— * *Commode faiſoit coucher cet enfant avec lui.* L'Auteur a fait aſſez entendre cette infamie, en diſant *que ces enfans ſervent aux plaiſirs des Romains débauchés.*

Page 63, lig. 24. *Il refuſa d'abord ces honneurs, comme trop expoſés à l'envie, & beaucoup au deſſus de ſa naiſſance.* J'ai cru que ces deux choſes étoient renfermées dans ces mots du texte, τοῦ ἀρχῆς τὸ ἐπίφθονον. Politien a traduit, *tanquam rem invidioſam nomen impe-*

rii ; ce qui me paroît fort imparfait. Depuis plus de deux cens ans que les Romains plioient ſous le joug de la monarchie, je crois qu'il ne leur reſtoit guères de ce premier eſprit républicain. Mais la qualité d'Empereur, quoiqu'elle ne fût point odieuſe en elle-même, pouvoit le devenir en la perſonne de Petrinax, qui étoit d'une naiſſance obſcure. Ce qui précède & ce qui ſuit touchant la nobleſſe de pluſieurs Praticiens, dont Pertinax appréhendoit la jalouſie, juſtifie abſolument le ſens que nous avons donné à ce paſſage.

Page 69, lig. 12. *L'élevèrent juſques aux cieux & le comblèrent de louanges.* C'eſt dans ce ſens métaphorique que je crois qu'il faut entendre ces paroles du texte ἐκθειάζειν αὐτοῦ τὴν ἀρχήν. Politien a traduit *ad deferendos ei honores divinos.* Je ſçai que ce n'auroit pas été la première fois que la flatterie auroit élevé des autels aux Empereurs pendant leur vie ; mais comment croire que les alliés du peuple Romain, que l'auteur joint ici avec les ſujets de l'Empire, euſſent mis au nombre de leurs dieux un prince qui n'étoit pas de leur nation ? H. Etienne corrige Politien, & traduit *ad deferendos ejus imperio divinos honores ;* ce qui aſſurément, pour être plus à la lettre, ne fait pas un meilleur ſens.

Page 78, lig. 4. *Avec le ſurnom de Commode; dont ils remirent les images à leurs enſeignes.* L'ἐκείνε du texte peut ſe rapporter à Commode ou à Julien. Je me ſuis décidé pour le premier, par deux raiſons: 1°. ἀποκαθιστάντες, veut dire proprement relevant, replaçant. 2°. Commode n'étant mort que depuis deux mois, les ſoldats qui lui étoient affectionnés pouvoient avoir encore ſes images; au lieu qu'il n'étoit pas naturel que celles de Julien, qui venoit d'être élu, ſe trouvaſſent ſi à propos. De plus, ils ne faiſoient qu'exécuter les premiers ce qu'ils avoient exigé de Julien, *qu'il feroit relever les ſtatues de Commode.*

Page 78, lig. 8.—*. *Comme il avoit acheté indignement l'Empire.* Il eſt parlé ſi ſouvent dans l'Hiſtoire de Julien d'acheter & de vendre l'Empire, qu'on ne le trouvera peut-être encore que trop, quoiqu'on l'ait retranché en deux ou trois endroits.

Page 81, lig. 2. *Il faiſoit venir chez lui.* Il y a dans le grec οἴκαδε μεταπεμπόμενος, que Politien a traduit *domum dimittebat;* ce qui pourroit aſſez s'accorder avec toute la ſuite. Mais outre que μεταπέμπειν ne ſignifie proprement que *faire venir*, j'ai été abſolument déterminé par un autre endroit tout ſemblable,

ſemblable, où οἰκεῖωμένος répond préciſément à οἴκαδε μεταπεμπόμενος, & ne ſe peut prendre que dans le ſens que j'ai ſuivi : voici les deux endroits : ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχοις, τοὺς τε τῶν στρατιωτῶν ἐξέχοντας οἴκαδε μεταπεμπόμενος; & quelques pages plus bas en parlant de Severe ; ἡγεμόνας τε καὶ χιλιάρχας τοὺς τε ἐν τοῖς στρατοπέδοις ἐξέχοντας οἰκειούμενος.

Page 90, lig. 8. *Ce ne ſont que des Soldats de parade & de cérémonie.* Ces paroles étoient un peu plus haut, avant celles-ci, *oſérent porter ſur lui leurs mains ſacriléges.* Mais elles me paroiſſent maintenant auſſi bien placées qu'elles l'étoient mal auparavant.

Page 98, lig. 21. *Les empêchèrent de s'enfuir & de ſe défendre.* Il y a à la lettre, *afin qu'étant en petit nombre & ſans armes, ils n'oſaſſent pas réſiſter à une grande multitude bien armée.* La même choſe eſt répétée deux ou trois pages plus bas. Cette petite antithèſe γυμνοὶ πρὸς ὡπλισμένους καὶ ὀλίγοι πρὸς πολλοὺς, *nudi armatis, pauci plurimis*, a fort plû à Herodien ; & on l'auroit bien trouvée une douzaine de fois, ſi je n'avois pas en quelques endroits ſubſtitué des équivalents.

Page 103, lig. 13. *Il manda aux troupes qu'il*

avoit laissées en Illyrie de le venir joindre en Thrace. Politien a traduit dans un autre sens *reliquiis Illyrici exercitûs, quæ in Thracia remanserant, occurrere jussit.* Il y a joint ἐπὶ Θρᾳκὴν avec λείψανον, au lieu qu'il se rapporte manifestement à συλλέγειν, comme le remarque H. Etienne. Sévère devoit passer par la Thrace pour aller en Orient, ainsi il étoit bien plus naturel que ses troupes l'y attendissent, si elles y étoient, que *de venir à sa rencontre*, comme ce Traducteur le fait dire à Hérodien.

Page 116, lig. 4. *On dit que Darius perdit contre Alexandre la derniere bataille qui décida de son sort & où il fut fait prisonnier, dans cette même plaine.* J'aurois bien voulu qu'il eût été possible de donner un autre sens à ce passage, qui est manifestement contraire à tous les Historiens. Il semble qu'Hérodien ait confondu la bataille d'Arbelle avec celle dont il parle ici, qui fut la première que perdit Darius en personne. Il est faux de plus, que Darius ait été fait prisonnier, même à Arbelle. Jamais il ne tomba vif entre les mains d'Alexandre. Tout le monde sait qu'il périt par la perfidie de Bessus. Comme je n'attribue point à mon Auteur cette espèce d'infaillibilité que certains Traducteurs donnent assez

libéralement à leurs originaux, je n'entreprendrai point opiniâtrément de le juſtifier à quelque prix que ce ſoit.

Page 122, lig. 9. —* *Au nom deſquels il m'avoit fait tant de ſermens.* On a vu quelques lignes au deſſus, *ſans ſe mettre en peine de la ſainteté inviolable des ſermens;* & on auroit vu encore dans la même harangue, *ſans ſe mettre en peine ni de ſes ſermens ni de notre alliance*, ſi je n'avois pas ſubſtitué en équivalent, *foulant aux pieds tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes.*

Page 129, lig. 16. —* *Il fit ce voyage avec ſa viteſſe ordinaire, plein de colère & de reſſentiment contre les amis d'Albin.* On a vu quelques lignes plus haut, *Sévère fit auſſi-tôt paroître ſon reſſentiment contre les amis qu'Albin avoit à Rome;* & l'on verra plus bas quelque choſe de fort ſemblable. Pour la diligence de Sévère dans ſes voyages, Hérodien n'en a fait que trop de deſcriptions, & l'on en trouvera encore trois ou quatre.

Page 130, lig. 24. *Il accuſoit ceux qui avoient commandé en Orient d'avoir favoriſé ſon parti.* Il y a dans le grec τοῖς μὲν ἐξ ἀνατολῆς ἀνθρώποις φιλίαν. Politien a traduit, *quod amici orienta-*

tibus ; mais j'ose assurer qu'il n'a pas pris le sens. Voici la suite du passage, τοῖς δ' ἐπὶ θάτερα, γνῶσιν Ἀλβίνου ; il est visible que le φιλίαν du premier membre, se rapporte à Ἀλβίνου, aussi-bien que le γνῶσιν du second, comme τοῖς δ' ἐπὶ θάτερα répond à τοῖς μὲν ἐξ ἀνατολῆς. Il n'est pas nécessaire d'avertir que M. de B. G. a fait la même faute que Politien. Il n'a point eu d'autre original.

Page 134, lig. 20. *Sur les côtes des Parthes assez près de Ctésiphonte.* Je n'entends pas bien ici la géographie d'Hérodien. Ctésiphonte étoit à plus de 200 lieues de la Mediterranée ; & les côtes des Parthes étoient sur le golfe de Perse où les flottes romaines n'allèrent jamais *. Mais Hérodien n'est pas le seul auteur qui ait fait de pareilles fautes. Les critiques en ont relevé de plus considérables dans d'autres historiens non moins illustres.

* Ctésiphonte en étoit même éloignée de plus de 100 lieues.

Page 137, lig. 28. *Il ne logeoit pas même avec elle.* Il y a encore dans le texte, *& ne couchoit*, que j'ai cru devoir renvoyer aux Remarques.

Page 138, lig. 21. *Il avoit le rang de ceux qui avoient été Consuls en second.* Le grec porte ἔν τε τοῖς δευτέροις ὑπατεύσασιν ἐτέτακτο. Les paroles

du texte ſignifient qu'il avoit le rang de ceux qui avoient été conſuls à la place de ceux qui l'étoient les premiers mois de l'année, & dont on mettoit le nom dans les Faſtes. Je dis qu'il avoit le rang de ces ſeconds conſuls, ſans l'avoir été, parce que les ſénateurs & les magiſtrats ne pouvoient alors être préfets des cohortes prétoriennes (1), & qu'ainſi Plautien ne pouvoit avoir été conſul. Je trouve néanmoins dans des Faſtes anonymes donnés par le cardinal de Noris, qu'il le fut avec Géta l'an de Rome 956. Sévère diſpenſa apparemment depuis ſon favori de la règle générale. Quelques années après, Alexandre abolit cet uſage, & ne voulut pas que les préfets des gardes prétoriennes fuſſent exclus des magiſtratures (2). C'étoient deux choſes auparavant ſi incompatibles, que lorſque l'empereur vouloit ôter à un préfet ſa charge, il lui ſignifioit ſa volonté en lui envoyant le laticlave.

Page 138, lig. 23. *Le laticlave.* C'étoit une eſpèce de ſurveſte qui diſtinguoit les premiers magiſtrats & les ſénateurs, & qu'on appeloit *latus clavus*, ou ſimplement *clavus*, parce qu'elle étoit ſemée de gros clous de pourpre.

(1) Jul. Capitol. in Pertin.

(2). Lamprid. in Alexand.

Page 141, lig. 14. *Il ne pensa qu'à sauver sa tête en découvrant un secret dont il étoit dangereux d'être dépositaire.* J'ai ajouté ces mots, pour préparer à ce qui suit. La narration avoit sans cela quelque chose de trop brusque, & l'on ne démêloit pas bien les vues du tribun dont il est ici parlé.

Page 145, lig. 8. *Comme elle l'avoit déja été sous le règne de Commode.* J'ai cru que je devois, par cette addition, ôter à cet endroit un certain air de redite, en comparant la conduite de Sévère avec celle de Commode, dont Hérodien nous marque les motifs presque dans les mêmes termes, pag. 27. Mais il auroit dû nous marquer aussi quand cette charge, que Sévère partagea une seconde fois, avoit été réunie. Il y a bien de l'apparence que Cléandre, favori de Commode, qui avoit su mettre sur sa tête la charge de chambellan, celle de généralissime & celle de préfet des cohortes prétoriennes, avoit eu assez de crédit pour faire réunir cette troisième en sa personne. Il paroît par l'histoire de la conjuration contre Commode, & de l'élection de Pertinax, que Lætus étoit alors seul préfet des cohortes prétoriennes, quoiqu'Hérodien ne le dise pas expressément.

Page 161, lig. 18—*. *Dans les choses moins*

ſérieuſes, comme dans les ſpectacles, ils n'étoient pas mieux d'accord. C'étoit la troiſième fois que cela étoit répété. Page 159, *Qui juſques dans les plus petites choſes & les moins intéreſſantes, laiſſoient voir leur forte oppoſition*; & beaucoup plus au long dans le Livre précédent.

Pag. 163, lig. 3 —*. *C'eſt ainſi qu'il appeloit ſon frère.* L'auteur nous a aſſez rebattu la diſcorde & l'antipathie de ces deux frères; & après tant de redites, il pouvoit ſupprimer cette parenthèſe qui ne ſert qu'à faire languir les paroles de Caracalla.

Pag. 166, lig. 4. Je ne ſai pourquoi Hérodien appelle ici Germanicus frère de Tibère Néron; il étoit ſon fils par adoption & ſon neveu par la naiſſance. Ne faudroit-il point lire, au lieu de *Germanicus*, *Britannicus*, que Néron Claudius fit empoiſonner, & qui étoit ſon frère par adoption?

Pag. 166, lig. 5. *Marc Aurèle qui faiſoit tant le philoſophe & l'homme modéré, pour une légère injure, ne ſacrifia-t-il pas à ſon reſſentiment L. Verus ſon gendre?* Cette accuſation s'accorde ſi peu avec l'idée avantageuſe que tous les hiſtoriens nous donnent de Marc Aurèle, que

le lecteur aura sans doute la curiosité de savoir quel en a été le fondement. La différence du caractère de Marc Aurèle & de L. Verus, fut la première cause de leurs brouilleries, qui cependant n'éclatèrent jamais. Ce dernier étoit autant porté à la débauche & à la mollesse, que l'autre en étoit éloigné. Verus donna à son beau-père plusieurs autres sujets de plainte. On le soupçonna d'avoir fait empoisonner en Syrie, un cousin germain de ce prince. On prétend même qu'il eut un commerce incestueux avec l'impératrice Faustine sa belle-mère. Comme il mourut subitement, plusieurs personnes se persuadèrent qu'il avoit été empoisonné; les uns, par Faustine dont il avoit révélé l'infâmie; les autres, par Lucilla sa femme qui étoit jalouse de Fabia sœur de Verus, pour laquelle il paroissoit avoir quelque chose de plus que l'amitié. Enfin, quelques-uns content que Marc Aurèle lui servit à table un morceau qu'il coupa avec un couteau empoisonné d'un seul côté. C'est sur de tels bruits qu'Antonin-Caracalla impute ce crime à Marc Aurèle, pour justifier son parricide.

Page 170, ligne 29 —*. *Montant rarement à cheval & sur son chariot.* Pour faire voir combien ces paroles étoient superflues, il n'y a qu'à rapporter celles qui précèdent immédia-

tement : *Il marchoit presque toujours à pied avec eux.* Pourquoi dire en deux lignes ce qu'on peut dire en une seule ? Mais c'est l'ordinaire des Grecs de ces temps-là, d'arrondir leurs périodes, & d'enfler leur style aux dépens de la netteté, de la simplicité & de la précision.

Page 172, lig. 7. *Pitanate*, de Pitane ville du Peloponèse, assez près de Lacédémone.

Page 172, lig. 10. *Il alla à Pergame pour essayer des remèdes d'Esculape, & passa une nuit dans son temple selon la coutume.* Tout le monde sait que le dieu Esculape passoit pour guérir la nuit en songe ceux qui dormoient dans son temple, comme on le voit fort au long dans le *Plutus* d'Aristophane. Diodore de Sicile rapporte quelque chose de semblable de la déesse Isis, qui indiquoit en songe aux malades les remèdes qui leur convenoient. M. de B. G. n'a pu ignorer une chose qui ne demande pas une profonde érudition ; cependant il nous fait ici un plaisant commentaire. Il a lu dans le latin : *Somniis quantum voluit captatis*, qui répond à τῶν ὀνειράτων ἐμφορηθεὶς ; il a entendu par *somnium*, *sommeil*, & il a traduit, *lorsqu'il y fut, il dormit tant qu'il voulut.* Il ajoute ensuite une heureuse découverte, & une savante conjecture : *étant auparavant travaillé d'une insomnie*.

Page 172, lig. 22. *Qui tenoit l'agenda du prince.* Il y a dans le grec τοῦ δὲ βασιλείου μνήμης προεστώς, que Politien a rendu par *à memoriis*. La Notice de l'Empire l'appelle *magister memoriæ*. Cet officier étoit ordinairement à côté du prince ; & dressoit la feuille des graces qu'il accordoit de vive voix. Il répondoit aux requêtes qu'on présentoit à l'empereur (1), & fournissoit les mémoires des dépêches (2). Il tenoit encore le registre appelé *laterculum minus*, qui étoit proprement l'état de la maison du prince, comme *laterculum majus* étoit celui de l'empire. Il n'y a point maintenant de qualité qui réponde à celle de cet officier, & qui puisse exprimer toutes ses fonctions. Le terme dont je me suis servi marque la principale, & celle qui a le plus de rapport à son nom.

Page 184, lig. 16. *Maternianus usant de la liberté que le prince lui donnoit.* C'est que c'étoit un crime d'état que de consulter les devins sur le temps que l'empereur avoit à vivre, comme il paroît par plusieurs endroits de Tacite. Politien a traduit fort imparfaitement ces paroles du texte : χρησάμενος ἀδεῶς τοῖς ὑπὸ τοῦ βασιλέως κελευσθεῖσιν, par *navatâ principi operâ* ;

(1) Notitia imp. (2) Lamprid in Alexand.

il ſemble qu'il n'ait pas compris tout le ſens de l'adverbe ἀδεῶς qui eſt cependant eſſentiel. H. E. a ſuppléé dans ſes remarques, *audacter* pour répondre à ἀδεῶς, mais cette traduction trop littérale n'en explique point du tout le ſens.

Page 184, lig. 23. — * *Les couriers portent toujours les dépêches ſans ſavoir ce qu'elles contiennent.* C'eſt ce que perſonne n'ignore. Quand certaines réflexions ſont, ou trop communes, ou entièrement inutiles, elles deviennent fades & mêmes ridicules.

Page 187, lig. 5. J'ai ſupprimé ici une circonſtance que la politeſſe de notre langue ne m'a pas permis de laiſſer dans la narration. M. de B. G. n'a pas cru ſes lecteurs ſi difficiles; il leur dit tout crument que Caracalla fut tué *comme il renouoit ſon aiguillette.* Il les avoit préparés à cette groſſiéreté par une autre qui la valoit bien. Quelques lignes plus haut, il vous dit ſans détour que l'empereur eut beſoin d'aller *décharger ſon ventre.*

Page 188, lig. 7 — *. *Ainſi périrent la mère & le fils.* Je ne ſai ſi j'ai averti qu'on a retranché quelques-unes de ces petites concluſions, qui n'ont point de graces à moins qu'elles

ne ſoient accompagnées de quelques réflexions qui les ſoutiennent. J'ai laiſſé toutes celles de ce dernier genre.

Page 202, lig. 16. *Héléagabale.* Ce ſeroit ici une belle occaſion d'étaler une érudition qui ne me coûteroit guère, & que je trouverois toute préparée dans Selden & dans Voſſius. On doit me tenir compte de deux ou trois pages hériſſées de grec & d'hébreu que j'épargne au lecteur. Comme je me ſuis borné dans ces remarques à rendre raiſon de ma traduction, je dirai ſeulement que j'ai mis partout Héliogabale, parce que c'eſt le nom connu dans notre langue, quoiqu'il y ait dans le grec Ἐλαιαγάβαλον, *Helæagabalum*, qui revient mieux à l'étymologie hébraïque ou phénicienne de ce nom.

Page 211, lig. 15. *Il ne faiſoit cas que des étoffes de ſoie.* Il y a dans le grec Σύρων, *Syrorum.* J'aime mieux traduire avec Politien comme s'il y avoit σηρικοῖς. Au reſte, c'eſt toujours le même ſens ; car les étoffes de ſoie étoient fort en uſage chez les Orientaux ; & il eſt viſible qu'Hérodien les oppoſe ici à celles de laine, dont ſe ſervoient les Romains & les Grecs. Lampride remarque qu'Héliogabale commença le premier à porter des étoffes de ſoie ; qu'aupa-

ravant, les plus belles dont on ſe ſervît, n'étoient qu'à mi-ſoie & à mi-laine.

Page 214, lig. 13. *Et faire voir du moins une fois qu'il étoit homme.* Hérodien fait alluſion aux horribles impudicités d'Héliogabale, qui, démentant ſon ſexe, ſe proſtituoit d'une manière infâme (1).

Page 215, ligne 19. *Lorſqu'elle commença à la bâtir.* L'auteur ajoute : *βύρσαν κατατεμοῦσαν*, *diſſecto corio.* Cette circonſtance n'eſt point néceſſaire pour ceux qui ſavent l'hiſtoire ou la fable de la fondation de Carthage ; & il auroit fallu trop de diſcours pour rendre ces deux mots intelligibles à ceux qui l'ignorent entièrement. D'ailleurs, cette particularité eſt ici purement acceſſoire, & n'a point de rapport avec la déeſſe Uranie.

Page 215, l. 21. *Et les Phéniciens, Aſtroarché.* Ce mot ne fut jamais phénicien ; il eſt purement grec, & ſignifie *la Reine des Aſtres.* Il y a de l'apparence que c'eſt une corruption d'*Aſtarthé*, qui eſt le véritable nom de cette déeſſe. Elle eſt appelée dans l'Ecriture ſainte, *Aſtoreth* ou *Aſtaroth.* Mais il étoit aſſez ordinaire aux

(1) Lamprid. Aur. Vict.

Grecs d'ajuſter à leur langue ces noms étrangers. C'eſt ainſi que de Ἐλαιγάβαλος ou Ἀλαγάβαλος, ils ont fait Ἡλιογάβαλος, parce qu'on honoroit ſous ce nom le ſoleil, qu'ils appellent Ἥλιος.

Page 231, lig. 1 — *. *Qu'il valoit mieux conſerver ſon bien, que de le haſarder pour en acquérir davantage.* Qu'on liſe la phraſe précédente, & l'on jugera s'il n'y a rien dans celle-ci qui ne ſoit dans l'autre d'une manière plus propre & plus particulière. Mais les Grecs aiment à parler en lieux communs, & les François vont d'abord à l'application; ce qui donne au ſtyle plus de force & de juſteſſe.

Page 234, lig. 17 — *. *Au lieu de ſe tenir en repos dans ſon royaume, il vient porter la guerre juſques ſur les terres de l'empire.* C'étoit pour la troiſième ou quatrième fois que cela étoit répété depuis autant de pages; & n'eſt-ce pas ce qu'il a déja dit dans la même harangue, d'une manière beaucoup plus noble? *Il oſe plus encore, & mépriſant la gloire du nom Romain & la terreur de vos armes, il court & ravage nos frontières.* Ce n'eſt point un défaut particulier à Hérodien que cette abondance vicieuſe; elle lui eſt commune avec preſque tous les Grecs aſiatiques.

Page 238, lig. 20. *Où le Tigre & l'Euphrate s'étant jetés dans des marais fort bourbeux, con-confondent leurs eaux.* J'ai tâché de donner un ſens raiſonnable à cet endroit du texte, où celui qui ſe préſente d'abord à l'eſprit eſt inſoutenable. Politien a traduit à la lettre, *atque ob id, eorum duntaxat fluviorum latere egreſſus dicuntur.* Et M. de B. G. *ce qui fait dire que leur ſource eſt inconnue.* Mais qu'eſt-ce que cela veut dire ? Les ſources du Tigre & de l'Euphrate n'étoient point alors inconnues : & puis, quelle conſéquence ? Parce que ces deux fleuves ſe joignent enſemble dans des marais fort bourbeux, leur ſource en eſt-elle plus difficile à trouver ? C'eſt ainſi que les traducteurs ſe contentent ſouvent de rendre tous les mots de leur texte, ſans examiner de trop près le ſens qui en réſulte. Je crois qu'il faut entendre par ἐκβολὰς le confluent de ces deux fleuves, qui eſt embarraſſé & difficile à reconnoître, parce qu'il ſe fait dans les eaux bourbeuſes de ces marais.

Page 239, lig. 22. *Bien qu'elle ſemblât au commencement vouloir le ſeconder.* J'ai ajouté ces mots pour préparer à ce qui ſuit. Hérodien, après avoir dit que la fortune rompit les meſures d'Alexandre, parle d'abord & ſans autre tranſition, du bon ſuccès qu'eurent ſes troupes

en Médie ; ce qui ſemble détruire ce qu'il vient d'avancer.

Page 240, lig. 11. *Les Romains ne furent pas ſi heureux d'un autre côté.* C'eſt encore une tranſition que j'ai ajoutée pour lier la narration d'Hérodien qui me paroiſſoit trop découſue, & qui paſſoit bruſquement à un autre ſujet. Le lecteur en jugera.

Page 241, lig. 29. *Ils ſerrèrent leurs rangs, & joignant leurs boucliers en forme de tortue, ils eſſuyèrent la décharge des ennemis.* Le texte porte : *Ils ſe couvrirent de leurs boucliers, comme derrière le parapet d'un rempart, & ſoutinrent une eſpèce de ſiège.* Il y a dans cette expreſſion quelque choſe de trop recherché qui n'auroit point de grace en notre langue, & qui n'expliqueroit pas d'une manière ſi nette & ſi préciſe, la choſe dont il s'agit.

Page 250, lig. 17. *Où les largeſſes étoient devenues plus rares, à meſure que l'autorité s'étoit affermie.* Il y a dans le grec πάσης προανηλωμένης φιλοτιμίας, que Politien a traduit à la lettre, *omni ambitione pridem conſumptâ.* Comme cela n'étoit pas plus clair que le texte, M. de B. G. n'y a rien compris. Il a entendu de l'argent de l'épargne, ce qu'il falloit entendre de la diſpoſition

ſition du prince à faire des largeſſes, qui ſe ralentit toujours après les premières années d'un règne paiſible. Il eſt certain qu'Alexandre ne manquoit pas alors d'argent. Mammée ſa mère avoit eu ſoin de lui en amaſſer plus qu'il ne vouloit. Mais l'avarice ſordide de cette femme avoit rendu ſon fils odieux aux ſoldats, comme Hérodien le marque dans la ſuite.

Page 251, lig. 13. *Il ſe raſſura ſur le danger & le riſque d'une telle entrepriſe.* Il y a à la lettre: *Il prit le parti de s'expoſer à un danger éloigné, pour éviter celui qui étoit préſent.* Hérodien aime fort cette antithèſe. Elle étoit encore deux fois à l'élection du vieux Gordien, où je ne l'ai laiſſée qu'une fois. Comme notre langue eſt délicate en figures, & qu'elle n'aime pas à faire repaſſer ſouvent celles qui ont quelque choſe d'affecté, je l'ai retranchée ici où elle m'a paru moins juſte. Car le danger auquel Maximin étoit expoſé, les épées tirées & les menaces des ſoldats, n'étoient apparement qu'une comédie; & il eſt fort probable *qu'il avoit tout conduit*, quoique Hérodien ne l'aſſure pas.

Page 263, lig. 2 — *. *On eût plutôt dit qu'il s'étoit donné une bataille navale qu'un combat de terre.* Cette penſée m'a paru ſi puérile, que j'en ai eu honte pour Hérodien, & par charité

je l'ai cachée dans les Remarques. Ceux qui aiment les *concetti* à l'italienne, m'en feront peut-être une affaire ; mais il faut qu'ils me pardonnent en faveur de quelques petits traits du même goût auxquels je n'ai pas touché, sans compter plusieurs hyperboles un peu difficiles à digérer. On verra dans les remarques qui me restent à faire, quelques figures que j'ai laissées, quoique j'appréhende qu'elles ne trouvent pas grace auprès des lecteurs qui aiment & étudient la nature.

Page 274, l. 15. *Il leur promettoit de prendre une conduite toute opposée, de bannir les délateurs*, &c. C'est visiblement la suite du contenu dans la lettre de Gordien au sénat & au peuple; ce qui paroît par ces paroles qui sont quelques lignes plus bas : *Il faisoit espérer aux soldats & au peuple de plus grandes largesses que*, *&c.* Politien a conçu que c'étoit Hérodien qui reprenoit sa narration. M. de B. G. qui a une foi aveugle pour ce traducteur latin, n'a eu garde de s'en écarter le moins du monde en cet endroit. Il pouvoit cependant faire réflexion que Gordien, qui n'étoit maître que d'une partie de l'Afrique, & qui n'avoit pas encore été reconnu par le peuple Romain, ne pouvoit guère alors que donner de bonnes espérances de son gouvernement.

Page 275, l. 9. *Par lesquelles les gouverneurs donnent avis à l'empereur des affaires secrettes.* Politien a traduit dans un sens tout opposé, *per quas arcana occultaque negotia significare imperatores solent.* Mais outre qu'il y a dans le grec τοῖς βασιλεῦσι, que Politien a traduit d'une manière très-forcée, comme s'il y avoit eu ὑπὸ τῶν βασιλέων; cette interprétation est absolument détruite par ces paroles qui suivent quelques lignes plus bas, *qu'ils venoient lui remettre des lettres pour Maximin.* Il est vrai que Politien, pour soutenir sa première interprétation, a forcé encore ici le sens du grec, en traduisant *habere se ad eum litteras arcanas à Maximino.* Il y a deux falsifications dans ce passage; 1°. il ajoute *ad eum* qui n'est point dans le texte; 2°. πρὸς Μαξιμῖνον, signifie absolument *pour Maximin*, & non pas *de la part de Maximin.* C'est encore pour soutenir sa traduction qu'il a mis *mandata principis*, où il y a seulement dans le texte ἐντάλματα, *mandata.* Il n'est pas nécessaire d'avertir que M. de B. G. a fait ici toutes les mêmes fautes que Politien. Il ne voit que par ses yeux.

Page 275, lig. 29. J'ai ici fort abrégé la narration d'Hérodien, où j'ai trouvé beaucoup de superfluités & de redites. Le lecteur en jugera;

& de peur qu'on ne penſe que je la traduiſe d'une manière à faire valoir celle que j'ai préférée, je rapporterai la traduction de M. de B. G. » Ils le rencontrèrent preſque ſeul, » n'ayant que fort peu de monde avec lui, à » cauſe que les uns n'étoient pas encore ve- » nus, & que les autres s'en étoient allés après » l'avoir ſalué ſans attendre qu'il fût jour ; » ſi bien que ne faiſant rien, & étant dans le » cabinet avec fort peu de monde, lui ayant » expoſé ce que nous venons de dire, ils fu- » rent facilement introduits; après quoi, &c. « Pour moi, je l'avoue, je ne ſuis pas aſſez entêté de mon auteur, pour ne pas trouver ici du galimatias & des répétitions auſſi froides qu'inutiles. Après avoir dit que les ordres de Gordien *furent exécutés de point de point*, n'étoit-il pas plus naturel & plus ſimple de dire en deux mots que les gens de Gordien trouvèrent Vitalien preſque ſeul ? Il eſt vrai qu'il nous en donne une raiſon toute nouvelle; & ſans lui nous ne ſaurions pas qu'un homme n'eſt ſeul à ſon bureau, que *parce que ceux qui y ſont déja venus, s'en ſont allés, & parce qu'il n'en eſt pas encore venu d'autres.* Je reconnois ici les Grecs aſiatiques; il faut qu'ils parlent, & qu'ils parlent beacoup, quand même ce qu'ils ont à dire ne demanderoit que deux mots.

Page 295, lig. 23. J'ai cru devoir refondre cet endroit qui étoit chargé de répétitions, & de circonſtances aſſez vaines. Ce n'étoit pas tant la deſcription de l'incendie qui arriva alors, que d'un incendie en général. On y reconnoiſſoit plus un faiſeur d'amplifications qu'un hiſtorien.

Page 303, lig. 6. *Et voir plutôt couler le ſang des victimes, que celui de leurs concitoyens.* J'aurois été fort tenté d'ôter encore, pour l'honneur d'Hérodien, cette antithèſe trop recherchée, qui eſt ſuffiſamment exprimée par ce qui précède. Un homme, qui du pied du mur ſomme à haute voix une ville de ſe rendre, parle plus naturellement.

Pag. 307, lig. 24. *De ſorte que cette plaine paroiſſoit comme ornée de couronnes pour l'appareil d'une fête.* Voici un de ces endroits que j'aurois retranchés ſi je n'avois conſulté que mon goût; mais j'ai été bien aiſe que le lecteur pût voir quel étoit celui de mon auteur. C'eſt à peu près dans le même ſens, & avec encore plus de hardieſſe, qu'un autre Grec appelle les fleurs ἑορτὴν ὄψεως, *la fête de la vue*, & la verdure πανήγυριν ὀφθαλμῶν, *l'aſſemblée des yeux.*

Page 322, lig. 21. *Ils déchirèrent leurs habits.*

L'auteur ajoute, *qui étoient fort ſimples, parce qu'ils ne les portoient que dans la maiſon.* Voilà en vérité une circonſtance fort pathétique & fort touchante dans un événement ſi tragique. C'étoient apparemment leurs habits des jours ouvriers. M. de B. G. a pénétré dans la penſée d'Hérodien; il nous apprend que ces habits *étant fort uſés, ne firent pas une grande réſiſtance.* Cela s'appelle trouver le fin; la gloſe eſt au moins auſſi judicieuſe que le texte.

Fin des Remarques.


V. 6. 2. C.





